



LE LOTUS

BULLETIN DE L'ACADÉMIE

COLLEGE S^{TE} CATHERINE

ALEXANDRIE (Egypte)

BULLETIN

DE

L'ACADÉMIE

DU

Collège Ste-Catherine

ALEXANDRIE (Egypte)

JUILLET 1925

N^o 33

Académie du Collège Sainte-Catherine

au 1^{er} Juin 1925

BUREAU

MM. Naoum Khougaz, <i>Président</i>	Deuxième Année Com ^{le}
Maurice Moussalli, <i>Vice-Président</i> ..	Classe de Philosophie
Lucien Savignon, <i>Secrétaire</i>	Classe de Philosophie
Henri Yessula, <i>Trésorier</i>	Classe de Première D
Jean Vivante, <i>Bibliothécaire</i>	Classe de Première D
Antoine Savopoulo, <i>Archiviste</i>	Classe de Première D

MEMBRES

MM. Rodolphe de Léo	Classe de Première D
Michel Jaouich	Classe de Première D
Christo Mentzelopoulo	Classe de Première D
Georges Stathis	Classe de Première D
Louis Tramoni	Classe de Première D
Aldo Ramacciotti	Classe de Seconde D
Marcel Aouad	Classe de Seconde D
Alfred Amad	Première Année Com ^{le}
Evangelo Thomaïdès	Première Année Com ^{le}
Elie Attal	Année prép ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
Charles Markessini	Année prép ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
Henri Rabbath	Année prép ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
Georges Yared	Année prép ^{re} (C ^{rs} Com ^l)
René Zarb	Année prép ^{re} (C ^{rs} Com ^l)

ASPIRANTS

MM. Michel Dieudonné	Classe de Première D
Michel Loïsidis	Classe de Première D
Edgard Debelak	Classe de Seconde D
Antoine Zénié	Classe de Seconde D
Félix Romano	Classe de Seconde D
Albert Gentile	Quatrième Classe
Aziz Amad	Quatrième Classe
Joseph Bonett	Quatrième Classe
Paul Eckerlin	Quatrième Classe
Ugo Giardina	Quatrième Classe
Henri Lanzillo	Quatrième Classe
Jean Tramoni	Quatrième Classe

LE LOTUS

BULLETIN

de l'Académie du Collège Ste-Catherine

ALEXANDRIE, Egypte.

JUILLET 1925

N° 33

N° 2 de la 16^e Année



ALEXANDRIE

IMPRIMERIE DE L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES

1925

LE LOTUS

BULLETIN

DE

l'Académie du Collège Sainte-Catherine

JUILLET

1925

SOMMAIRE

Echos de l'Académie. — Nouvelles élections. — Admissions académiques. — Notre Fête Patronale. — Le 21 Mai. — Tournois littéraires et artistiques. — Séance de clôture.

Travaux littéraires. — A la manière de... *Lamartine, V. Hugo* (N. KHOUGAZ). — La mort du Lieutenant Jean de Félice (M. DIEUDONNÉ). — Histoire vraie (R. DE L.) — Au tombeau de l'Aiglon (P. ECKERLIN). — En remontant la rive. (*L'Un des Quarante*). — Bariolage ; Minaret (N. KHOUGAZ). — Le Fugitif (L. SAVIGNON). — L'Amateur de foot-ball (G. STATHIS). — Impressions nocturnes (G. YARED).

Chronique du Collège. — Revue théâtrale. Réception de l'Amiral Du Conic de Kéréhan. — La Retraite de fin d'Etudes. Le T. C. F. Absalon, Visiteur. — Réception du Cher Frère Cyprien, Directeur. La Fête-Dieu. — Le Concours de Gymnastique. — Examens Officiels. — Au Palmarès.

Les Anciens et Amis. — *Figure disparue* : M. G. Cangellaris. — *Le Coin des Anciens* : Psychologie des Ecrivains (NILUS). — A l'Ami disparu (M. BARAKATE). — Succès.

En Marge. — L'Antique Péluse. — A. Vermeuouze. — Ce qu'on dit.

A Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD

Consul de France

.....
Nous saluons en Vous la France ! Ce seul nom
Evoque à nos esprits un peuple de renom,
Généreux et croyant, un peuple à grande taille
Né d'un acte de foi sur un champ de bataille,
Un peuple inspirateur de nobles actions,
Fils aîné de l'Eglise et Roi des Nations.

Son amour dans nos cœurs avec nous a dû naître.
Il ne faut pour l'aimer d'ailleurs que le connaître.

Nous sommes peu savants, mais nous savons cela...
La France qui pour nous a tant de bienveillance
Est loin... mais près de Vous, il semble qu'Elle est là,
Lorsque nous sommes fiers de Vous faire accueilance.

Aussi nos jeunes cœurs disent mieux que nos voix,
Du même accent, du même amour, tous à la fois :
« Honneur, Félicité, Gloire au Consul de France ! »



Dessin de F. Hilaire

Photo Givivisian.

Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD, Consul de France à Alexandrie.





Nouvelles Elections



LE 7 mars dernier, les membres du Bureau de l'Académie Saint-Jean-Baptiste de la Salle se réunissaient en séance privée afin de pourvoir au remplacement de MM. M. POHOSKI, A. CRAISSATI et M. MICHALLA que des circonstances particulières avaient obligés à quitter le Collège.

Le choix fut des plus heureux.

Après délibération, le Bureau en exercice nomma :

Secrétaire . . . M. L. SAVIGNON, de la classe de philosophie,
Bibliothécaire. M. J. VIVANTE, de la classe de première D,
Archiviste . . . M. A. SAVOPOULO, de la classe de première D.

Grâce aux sérieuses qualités littéraires qui les mettaient en vedette, les élus de cette promotion emportèrent, au premier tour du scrutin, tous les suffrages de leurs collègues.

Puisse cette charge et dignité, qui récompense si bien leurs services passés, trouver en eux des auxiliaires capables de mener à bien les destinées de la Société à la tête de laquelle ils ont été placés.

Que MM. M. Pohoski, A. Craissati, M. Michalla veuillent bien trouver ici l'expression de nos plus vifs remerciements pour toute l'application et le plus entier dévouement avec lesquels ils ont assumé, chacun dans sa sphère, la tâche qui leur avait été confiée au début de la présente année scolaire.

Le *Lotus* conservera, avec le culte que l'on a pour les plus doux, les plus chers souvenirs, les belles et nombreuses productions de leur plume bien française. Il n'aura garde, non plus, d'oublier les heureuses interprétations dramatiques de MM. M. Michalla et A. Craissati — deux artistes — que la scène du collège regrettera longtemps.

Le Président.

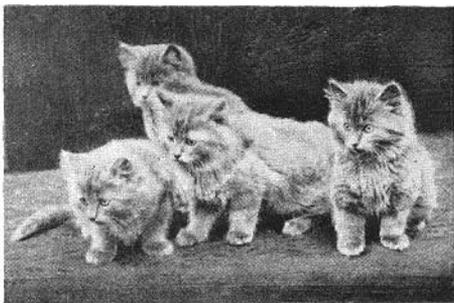
Admissions Académiques

Au cours de notre première séance de mars, nous avons le plaisir de recevoir comme membres aspirants de notre société, MM. A. AMAD, J. BONETT, P. ECKERLIN, U. GIARDINA, E. LANZILLO et J. TRAMONI, tous élèves de la 4^{me} classe C.

Ce fut M. P. Eckerlin qui, au nom du groupe des six, prit la parole. Après avoir exprimé en termes très heureux le bonheur qu'il éprouvait de faire partie de l'Académie du Collège, il nous donna lecture de son discours de réception intitulé : « Au Tombeau de l'Aiglon ». Ce travail qui se pare des meilleures qualités littéraires : ordonnance des idées, justesse du vocabulaire, vivacité du récit, variété, élégance de la phrase, fait augurer pour son jeune auteur un avenir brillant dans la carrière des lettres, et pour notre Société un sujet d'élite.

Dans sa réponse, M. N. KHOUGAZ, président, retraça sommairement et avec la maîtrise que nous lui connaissons, la période ardue mais combien féconde de nos illustres devanciers, les tout premiers artisans de notre Cénacle ; en terminant, il exhorta chaleureusement les six vainqueurs du dernier tournoi académique à marcher sur les traces de leurs aînés, sous l'égide de notre drapeau où se lisent ces deux mots si suggestifs : Science et vertu.

Le Secrétaire.





L'ACADÉMIE SAINT-JEAN-BAPTISTE DE LA SALLE (Année 1924-1925).

Photo Ginivision

1^{er} Rang : MM. R. de Leo, J. Vivante, L. Savignon, N. Khougaz, M. Moussalli, H. Yessula, A. Savopoulo, G. Yared :

2^{ème} Rang : MM. U. Giardina, H. Rabbath, M. Jaouich, C. Markessini, E. Attal, C. Mentzelopoulo, M. Aouad, R. Zarb, E. Thomaidès,
J. Bonett, A. Amad ;

3^{ème} Rang : MM. F. Romano, H. Lanzillo, A. Gentile, M. Dieudonné, E. Debelak, A. Zénié, A. Amad, J. Tramoni, P. Eckerlin.

Notre Fête Patronale

A l'occasion du 25^{me} Anniversaire de la Canonisation de Saint Jean-Baptiste de la Salle, Fondateur de l'Institut des Frères des Ecoles Chrétiennes, le Collège Sainte-Catherine donnait, le 16 Mai, sous la présidence de M. F. GIRIEUD, Consul de France, une séance musicale et dramatique.



L'Apothéose de Saint Jean-Baptiste de la Salle.

Dès les 3 heures, un public de choix — l'élite de la Cité — occupait les 2000 chaises confortablement aménagées sur la grand'cour qu'un arabesque velum transformait en une immense salle de théâtre.

A 4 heures précises, le cortège officiel faisait son entrée aux accords vibrants de la *Marseillaise* et d'une significative *Marche turque* de Mozart qui devait servir de prélude à la première et très importante partie de cette matinée.

Aux côtés du F. C. Frère ABSALON, Directeur du Collège, nous avons remarqué : M. F. GIRIEUD, Consul de France, Madame GIRIEUD, et S. E. MOHAMED SADICK KHELOUSSI bey, sous-gouverneur, auxquels faisaient suite :

M. F. VAN DEN BOSCH, Procureur Général des Juridictions Mixtes,

M. H. KRIEGELSTEIN, Député de la Nation française,

le R. P. ROCCO, Vicaire du Couvent Sainte-Catherine,

M. J. ADOUE, Directeur du Crédit Lyonnais,

M. R. DE BOURGUES, Directeur de la C^{ie} des Trams,

M. J. DESVERNOIS, Directeur du Comptoir National d'Escompte,

M. E. GAUDAIRE, Agent Général de la C^{ie} des M. M.

M. L. JULLIEN, Directeur de l'Union Foncière d'Egypte,

S. E. RAGHEB bey GHALI, Juge, Président de l'Union Catholique d'Egypte,

MM. E. SHAMA, RAMADAN bey, ABD-EL-AZIZ HEDDENT bey, Conseillers Municipaux,

M. TUBY bey, Président de la Communauté Israélite,

M. le BARON FÉLIX DE MENASCE,

MM. DJAFFAR FAKRY bey, MONFRONT bey, A. MAAKAD bey, A. DELPRAT,

M. AZIZ ANTOINE, Avocat et Député,

Chevalier C. LUZIANOVICH, Président du Cercle Sainte-Catherine,

D^r MENTZELOPOULO, D^r LOUTFALLAH, SISTO bey, H. THUILE de la maison Civile du Roi,

des délégations des Communautés religieuses de la ville.

A un signal du Chef d'Orchestre, le rideau de la scène se leva démasquant le chœur imposant des soprani, des alti, des ténors et des basses ; le sourire qui en ce moment rayonna sur toutes ces lèvres juvéniles prêtes à interpréter avec un rare

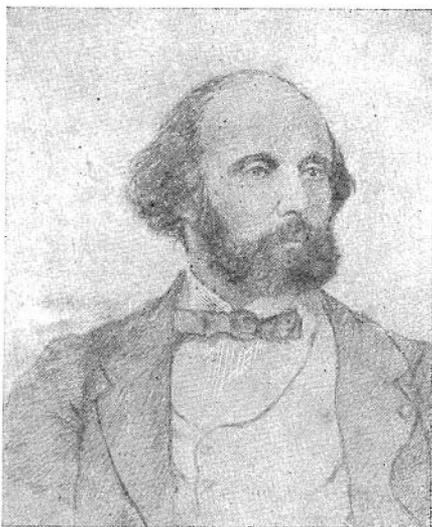
talent l'impressionnante Ode-symphonie, *le Désert* de Félicien David, affirmait cette maîtrise que seul possède l'artiste sûr de la partie qu'il va jouer. Aussi, confiant dans le succès que lui promettait un si bel élément, l'auditoire fit silence et attendit... Son attente ne fut pas vaine.

En reproduisant simplement le simili-libretto qui faisait suite aux n^{os} du programme de cette fête, nous aurons, je crois, jeté suffisamment de clartés sur la parfaite exécution de cette œuvre magistrale où l'on retrouve si vivante et si vraie, jusque dans ses moindres détails, toute la nature de notre Orient si plein de lumière et de magie.

1^{re} Partie. — L'ENTRÉE AU DÉSERT.

Le silence!.. silence profond qui grandit à mesure qu'on avance... enveloppe, pénètre. C'est par l'effet d'une seule note indéfiniment prolongée que l'auteur est parvenu à rendre ce silence du désert...

De ce silence même s'élèvent partout, pour qui les sait entendre, des voix harmonieuses à la gloire du Créateur. Le son lointain du cor se précise, le sable sans fin, aux innombrables grains, rend, par la voix du cœur, hommage à l'Éternité, à l'Immensité d'Allah, le Glorieux, le Miséricordieux, le Maître de la vie, le Maître de la Mort: Allah! Allah!



Félicien David.

Mais un point noir a paru à l'horizon qui va grandissant et décrit sur le sable brûlant une longue traînée d'ombre : c'est une caravane.

L'Orchestre, en sourdine, en scande le rythme pesant ; puis, le hautbois fait entendre, au-dessus de la marche des cordes, une broderie qui passe tour à tour aux violoncelles et à toutes les basses. Enfin la masse orchestrale tout entière reprend en

fortissimo le thème des violons auquel font suite les accents joyeux du chœur...

Soudain, les chants s'arrêtent, entrecoupés de grondements sinistres. L'air s'alourdit, le malaise se traduit à l'orchestre... Le simoun éclate impétueux. Au milieu des vents déchaînés, le chœur clame son angoisse, implorant d'Allah « Pitié pour les Croyants »...

Le calme renaît enfin ; un air plus léger dilate les poitrines, et la caravane reprend sa route à travers : « Ces horizons du Mystère ».

II^me Partie. — LA NUIT.

Un ciel constellé d'étoiles fait oublier les tourbillons accablants de la journée. Une brise rafraîchissante court partout sous les tentes dressées. La nuit incomparable du ciel d'Orient, offre au voyageur lassé un bienfaisant repos.

Un ténor — M. P. PAPANTI — à la voix délicate et prenante en célèbre les charmes...

Une grande fantasia est vite organisée, pleine d'entrain et de couleur exotique ; son rythme caractéristique est marqué au coin du plus fidèle orientalisme. Bien orientale aussi, cette mélodie du hautbois concertant avec la clarinette ! mais, d'un rythme tout différent, elle retrace, des almées, les gracieuses ondulations.

Le chœur chante ensuite en un « vivace » triomphal la « liberté au désert ».

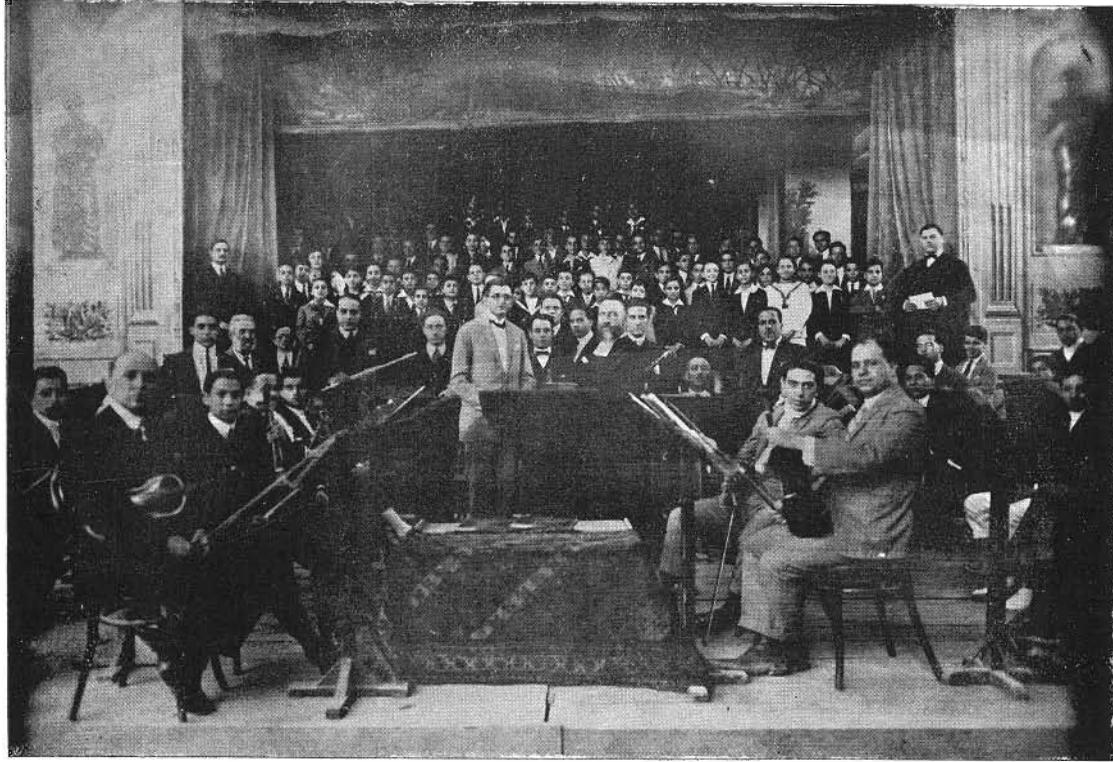
Puis, en attendant ce sommeil réparateur, chacun s'abandonne à la « Réverie du Soir ». Le Ténor en redit trois fois le thème, accompagné chaque fois par l'orchestre de façon différente. Le chœur reprend ensuite à l'unisson cette même mélodie. Enfin tout se tait et rentre dans le silence.

III^me Partie. — LE LEVER DU SOLEIL.

Les premiers feux du jour commencent à poindre. L'une après l'autre les choses reprennent contact avec la vie, le soleil a paru.

De sa voix la plus haute, le muezzin invite le peuple à la prière...

Et la caravane se remet en route, cependant que le désert insondable redit son hymne sans fin.



UN GROUPE D'EXÉCUTANTS DU *DÉSERT* DE FÉLICIEN DAVID.

Photo Givisian

Le Ténor M. P. Papanti

M. A. Laumônier, pianiste virtuose, de passage.

Le Récitant M. J. Rosenthal

Frère Gilbert, chef d'orchestre.

Maestro G. Borghesi, professeur de violon.

*
**

Il y a longtemps que le public alexandrin n'avait assisté à l'audition d'une œuvre aussi puissante, aussi originale, et d'une exécution aussi soignée !

Aussi, est-ce sans réserve que nous prodiguons nos meilleurs éloges aux chanteurs — chœurs et soli — ainsi qu'aux musiciens et à leur chef très distingué, le Cher Frère Gilbert.

La seconde partie de la séance comportait la représentation du beau drame en un acte et en vers de MM. P. Bilhaud et Carré : *L'Ame des Héros*. Ce drame, tissé des plus généreux sentiments d'amour patriotique, sut trouver dans la personne de MM. J. ZÉNIÉ, M. MICHALLA, F. CÉPICH, E. JAOUICH et R. STEFANI, ce souffle ardent, cette âme vibrante capable de rendre merveilleusement ses héroïsmes sublimes.

M. J. Zénié incarna, avec le rare talent que nous lui connaissons, Grégoire Aubry, ce « grognard » de la grande Armée qui, à 80 ans, s'éprend des beautés cornéliennes et, en présence de Talma qui déclame Horace, meurt en criant le « *Qu'il mourût !* » du vieux romain. A un jeu de scène très étudié, M. Zénié allie une voix souple et prenante, et une diction parfaite.

M. M. Michalla, malgré sa jeunesse, interpréta assez heureusement le rôle si difficile du grand tragédien de l'Empire, Talma ; M. Michalla eut certains accents qui soulevèrent de chaleureux applaudissements.

MM. F. Cépich et E. Jaouich ont tenu fort bien leur rôle, de moindre importance, il est vrai, mais qui demandait : à celui-ci la morgue sceptique du docteur incroyant, et à celui-là l'allant du vieux troupiier qui a conservé toute la verve, tout l'entrain de ses premières années de service.

M. R. Stefani se montra à la hauteur de son petit personnage. Avec quelle aisance et quel naturel il sut interpréter le rôle de Frilot si jeunet par l'âge mais déjà crânant comme un « Ancien ».

A tous ces artistes de la scène nos meilleurs compliments. Nous ne saurions clore cet article que d'aucuns voudraient peut-être avec une note plus élogieuse encore, sans adresser nos sincères félicitations à tous les organisateurs et artisans en tous genres qui ont contribué au triomphe de cette splendide et inoubliable matinée.

RENÉ.

Le 21 Mai

Les premières lueurs du jour se lèvent indécises pour se noyer dans des nappes déjà chaudes de poussière et de sable . . .

Une saute de vent semble un temps bouleverser l'atmosphère et vouloir apaiser les éléments déchaînés : fausse alerte ! Le ciel se fait encore plus pesant et plus noir . . .

17 heures 30. — Le sort en est jeté ! Quoi qu'il nous arrive, nous quittons le Collège dans l'espoir de nous plonger dans les enchantements matutinaux d'Eleusis et de Nicopolis prévus si malencontreusement au programme de cette promenade académique . . .

Avec toute l'allure d'un train électrique de banlieue nous filons vers Ramleh. On dirait, en ce moment qu'« Auster » tempère ses ardeurs accablantes ; la mer unie comme un miroir voit par endroit sa face se rider aux caresses d'une brise hésitante et qui meurt sur les sables brûlants du bord . . .

8 heures 35. — Sidi Bishr sis aux confins du désert Ménélaïte et des dernières corbeilles fleuries de Nicopolis, s'offre à nous mi-riant, mi-sévère. A la chaleur quasi équatoriale qui fond les plus mâles énergies, s'ajoute l'aridité désolante des sables à la conquête desquels nous devons nous lancer ; mais, cette conquête ne peut se faire sans monture, aussi devant le quadrupède qui doit nous porter à travers ces espaces sans borne, devant Maître Aliboron, le décor semble changer : le ciel nous paraît plus bleu et Phébus nous inonder de ses rayons les plus gais. Alors se déroulent les mille et un petits incidents qui d'ordinaire jalonnent si agréablement la pittoresque équipée d'une bourricade.

Non moins agréementée est la randonnée pédestre des moins favorisés ! Le parcours, quoique plus long, est couvert sans encombre, et assez rapidement. La colonne s'ébranle le long de la grève où la vague déploie l'argent de son écume ; elle en suit tous les caprices, se fractionne, s'échelonne puis, par petits groupes, gravit le hardi promontoire qui surplombe le gouffre sur lequel s'ouvre béant le vomitoire du « Trou du Diable ». Après avoir exploré tous les abords accessibles de cet endroit redoutable du « Chéitane », la colonne reformée reprend sa marche vers Mandara.

Au loin, un rideau de verdure sombre barre l'horizon et marque le lieu de la grand'halte . . .

A 10 heures nous atteignons ce qui fut *Taposiris parva* ; la Villa du Moulin Sans-Souci nous accueille de son meilleur sourire et nous ouvre très largement ses portes ; à son pied

s'étale l'or éblouissant d'une plage dont la ligne profondément arquée esquisse vaguement quelque coin en vogue de la Côte d'Azur.

Les eaux de la baie sont si caressantes que nous ne résistons pas au désir qu'elles ont de nous envelopper, de nous bercer dans leurs plis d'azur mouvant . . . Mêlée aux innocentes et joyeuses distractions des jeux de tric trac et de dominos, ainsi qu'aux accords de quelques passages d'un opéra-comique improvisé, la fraîcheur de la véranda de notre villa royalement hospitalière nous permet d'attendre vaillamment les douze coups de midi . . . Mais on a compté sans les aléas d'un mode de transport usité aujourd'hui pour la première fois. Ce contre-temps a pour merveilleux résultat d'aiguiser les appétits les plus obtus . . .

Enfin les convives prennent place autour d'une table où la blancheur immaculée des nappes rivalise avec l'argent éblouissant du service et l'impeccable brillant de la porcelaine . . .

Le menu, des mieux ordonnés par les soins de la *Pasticceria Milanese*, fait alors défiler ses plats succulents et d'un fumet à nul autre pareil.

L'attaque bat son plein, lorsque — ô miracle des dieux ! — le ciel soudain déchire ses voiles, et du large avec les flots en goquette, les brises accourent folâtres et rieuses ; le liquide élément a vaincu. Quelle fraîcheur ! avec elle, ce lieu devient un véritable Eden . . .

Au moment où la *Goutte d'Or* scintille dans le cristal des coupes, le C Frère CYPRIEN, Sous-Directeur du Collège, présidant nos agapes, après un toast empreint de délicatesse et d'à-propos, lève son verre et boit à la santé de tous les joyeux convives et à la prospérité de notre société.

Ainsi se termine la deuxième partie du programme.

16 heures 15. — Nous sommes en route pour Bab-el-Hadid. Rien de plus monotone que ce trajet de trois quarts d'heure, en pleine brousse et par ce mode si prosaïque de locomotion : le chemin de fer. On nous avait promis un peu de couleur locale, nous sommes servis à souhait, et dans tout le parcours : de Mandara à la gare du Caire, et de la gare du Caire à travers les quartiers de la ville, et non les moins indigènes, jusqu'à la porte n° 1, où nous nous embarquons à bord de deux sveltes cutters.

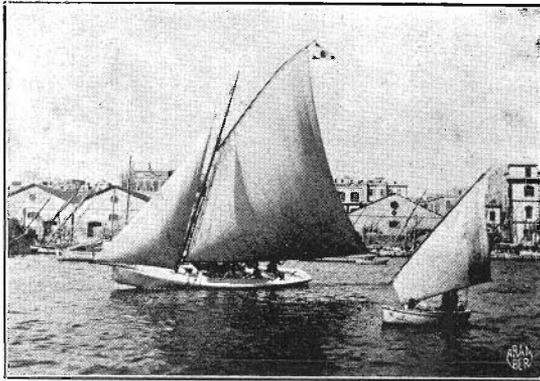
Après les sables brûlants du désert, la douceur des flots et la fraîcheur des brises. Ici, le poète devrait nous prêter sa lyre,

alors nous chanterions ce que chacun de nous murmure dans son cœur :

*Qu'elle est belle
Ma nacelle
Dont la voile semble une aile ;
Embarquons et bien loin du port
Lançons-nous pleins d'un beau transport . . .*

Mais nos vœux sombrent bientôt sous les paquets de lames vertes et bleues qui rampent aux flancs de nos voiles pour s'y briser et nous couvrir d'une pluie de fines gouttelettes. Aussi, en gens prudents et sages, décidons-nous à ne point mettre le cap sur Ajamy,

La perle du désert tremblante au bord des eaux ;
le Swimming devient notre lieu de refuge . . .



Les derniers feux du jour s'éteignent au couchant ; une quiétude, immense comme la mer, enveloppe toutes choses tandis que le bleu profond du ciel se pique de clous d'or : c'est l'heure du retour. Nous chantons :

*Légères elles vont dans le vent ; les étoiles
Emaillent les flots bleus de sourires tremblants ;
Le vent souffle du large, enfle à demi nos voiles ;
Nos nacelles, aux flots, tracent deux sillons blancs . . .*

19 heures 30. — Nous abordons les quais de la porte n° 1, notre point de départ. Nous avons vécu notre beau rêve caressé depuis de si longs jours ; il s'en est allé comme le sillage d'argent qui marquait sur les flots noirs, il y a un instant à peine, notre si gai et si brillant passage.

MAX.

Tournois littéraires et artistiques

CONCOURS DE VERSIFICATION

Notre second concours de versification a réuni un nombre assez considérable de concurrents. Plus de trente amis ou soi-disants amis des Muses ont essayé de monter Pégase, mais ce légendaire animal du Parnasse, peu habitué à se voir malmené par de si novices cavaliers, leur fit mordre la poussière.

Oui, bon nombre de nos champions furent désarçonnés pour leur complète ignorance des règles de la versification. Supportant assez mal la contrainte un peu dure du code classique, ils ont donné libre cours à leur verve endiablée ; elle fut si désordonnée qu'elle dérouterait les plus extravagants de l'école poétique la plus révolutionnaire.

Nous prions ces jeunes plumes, d'allure trop inquiétante, de vouloir bien relire et méditer les conseils de l'Art poétique de notre Maître Boileau, sur la manière d'écrire et de versifier. Qu'ils sachent qu'avant de marcher tout seul il faut apprendre à marcher, et que les facultés de l'homme s'ordonnent et se cultivent d'après les procédés de la méthode classique.

Qu'il nous soit permis de glaner parmi les meilleurs travaux qui nous ont été présentés :

Le Printemps.

L'aimable Renouveau surgit du fond des bois
Et chasse devant lui maître Hiver aux abois :
Partout l'air est joyeux : l'oiseau dans la ramure
Répond en gazouillant au ruisseau qui murmure —
Idyllique chanson ! — Les pétales légers
S'envolent et s'entr'ouvrent puis sur le sol neiger ;
Tout respire et tout rit dans la neuve lumière :
Les ailes, azur, fleurs, ciel, berceaux, poussière.
Son âme, en ce concert, exulte et dans son chant
Proclame du Très Haut la bonté singulière
S'émant l'être et la vie au milieu du néant.

L. TRAMONI

(Mention Bien).

*
* *

Fraîche comme un matin
A son aube première,
La saison printanière,
En robe de satin,
S'en vient comme une fée
De puissance chargée
Afin de rajeunir
La terre, et la bénir.
Sa magique baguette
Epanouit coquette
La gentille fleurette

Qui décore les champs.
L'oiseau dans le bocage
Lance son doux ramage,
Et les cieux éclatants
De leurs belles lumières,
D'or et de diamant
Coiffent également
L'humble toit des chaumières
Et le dôme puissant
Des palais..

R. DE LEO

(*Mention Assez bien*)

*
* *

Un oisillon sur la branche
Lance sa fraîche chanson
Sous la légère avalanche
Des aubépins du buisson...

J. VIVANTE

*
* *

Au matin qui renaît et s'emplit de chansons
J'aime à perdre mes pas dans la verte prairie ;
Dans la rose splendeur des primes floraisons
Je bois avec délice aux sources de la vie..

G. STATHIS

*
* *

Voici le printemps, ô mon âme !
Le ciel est bleu, le soleil rit,
La source jase : tout acclame
La nature qui reverdit...

A. SAVOPOULO

L'Angelus.

Dans le creux d'un vallon rêveur et solitaire,
Loin du monde et du bruit, je m'étais attardé ;
Sur le velours des fleurs l'ombre des soirs d'été
Avait jeté son voile aux plis lourds de mystère.

A la crête du mont apparaissait Vénus,
L'Etoile du Berger, du soir Prêtresse et Reine ;
Et l'ombre s'emplissait de douceur souveraine
Quand d'un clocher voisin s'égrena l'Angelus.

Ces sons mélodieux, cette plainte ou prière,
Ces murmures divins, ce souffle, cet accent,
Cet envol d'angelets aux voix d'or et d'argent,
A toute heure du jour, échappés de la pierre,

Sous le dôme des cieux vibrent joyeusement,
Courent sur les prés verts, frissonnent sur les ondes,
Escaladent les pics, dans les forêts profondes
Pénètrent pour porter l'âme au recueillement.

Toutes ces voix d'amour et de pardon immense
Dominent chaque bruit de l'esprit et du cœur ;
L'univers se recueille et surprend sa douleur
Se taire et s'endormir en un profond silence ;

Car ces voix de bonheur proclament que de Dieu
Le Verbe s'est fait chair pour racheter notre âme,
Qu'il a cloué son corps sur un gibet infâme
Pour nous ouvrir son cœur ainsi que son ciel bleu.

Et la cloche engendra dans la pleine lumière,
Pour ces oiseaux de bronze au chant mélodieux,
La cage, le clocher, ce bijou merveilleux
Que l'art a ciselé tout entier dans la pierre.

Plus splendides que les diadèmes des rois,
Les flèches et les tours des belles cathédrales
S'élancent dans l'azur en lignes triomphales
Et couronnent leur front de l'éternelle Croix.

PHAROS (*Mention Très Bien*)



L'Angelus de Millet.

L'Angelus.

Le crépuscule étend sur l'immense campagne
Son ample manteau gris brodé de rayons d'or,
Tandis qu'un doux zéphyr qu'un parfum accompagne
Fait frissonner les blés qu'a jaunis messidor.

Seul et silencieux sur le bord de la route
Un pâtre est arrêté ; dans l'air calme et léger
Qui flotte dans l'espace il regarde, il écoute ;
A l'horizon reluit l'étoile du berger.

Et de l'ombre, plus bas, où le ravin se creuse
Une femme surgit, elle vient du lavoir ;
La rivière s'endort : sur son eau moins riieuse
Descendent lentement les ténèbres du soir,

Quand, soudain d'un clocher noyé dans le mystère
Tinte la voix d'argent de l'âme du Saint Lieu :
C'est l'angelus du soir, l'heure de la prière
Qui suspend les travaux et ramène vers Dieu.

A. RAMACCIOTTI (*Mention Bien*)

CONCOURS DE DÉCLAMATION

Alors que le Concours de Décembre 1924 ne mettait en présence que 34 concurrents, celui du 28 Février dernier en groupait 91 ; au groupe de la 1^{re} Division se joignirent ceux beaucoup plus nombreux de la division des petits.

PREMIÈRES CLASSES

(30 Concurrents — 3 Lauréats)

Lauréats

M. Maurice MICHALLA | M. Félix ROMANO
M. Jean VIVANTE

Mention

MM. Michel LOÏSIDIS	MM. Michel DIEUDONNÉ
Naoum KHOUGAZ	René ZARB
Lucien SAVIGNON	Rodolphe DE LEO
Evangelos THOMAÏDÈS	Elie ATTAL
Antoine ZÉNIÉ	Aldo RAMACCIOTTI
M. Charles MARKESSINI	

SIXIÈMES CLASSES

(12 Concurrents — 6 Lauréats)

Lauréats

MM. Pierre SACY	MM. Georges COOK
Raymond THIERRARD	Arthur KÉDÈMOS
Paul LAKAH	Paul SACY

Mention

MM. Maurice NÉGRINE	MM. Albert TIRINANZI
Aldo GIARDINA	Alexandre ARVANITAKI
Henri SLAMA	Faddy LAKAH

SEPTIÈMES CLASSES

(17 Concurrents — 4 Lauréats)

Lauréats

MM. Edouard CASSAR	MM. Paul GIBARA
Maurice STRUMZAS	Elie CHACRON

Mention

MM. Lucien MÉJEAN	MM. Georges MATRAGI
Alexandre KHOURI	Raoul ROSENTHAL
Marcel STEPHAN	Max COMELL
Raymond DAHAN	Moïse HOLLANDO
Gabriel CRAISSATI	Albert FOSCOLO
Jean VOUCOLOU	Jacques PEREZ

M. Mohamed KASSEM

HUITIÈMES CLASSES

(13 Concurrents — 3 Lauréats)

Lauréats

M. Joseph LEVATON		M. Albert EDRÉI
M. Pierre FARAH		

Mention

MM. Roger ISRAEL		MM. Ismaïl-SID-AHMED
Jean LAZZAROPOULO		Dimitri GDÉI
Jean ABOU-CHAAR		Ibrahim ABD-EL-LATIF
Antoine GRECO		Joseph SULLAM
Roger BAUDOT		Robert GIBARA

NEUVIÈMES CLASSES

(19 Concurrents — 5 Lauréats)

Lauréats

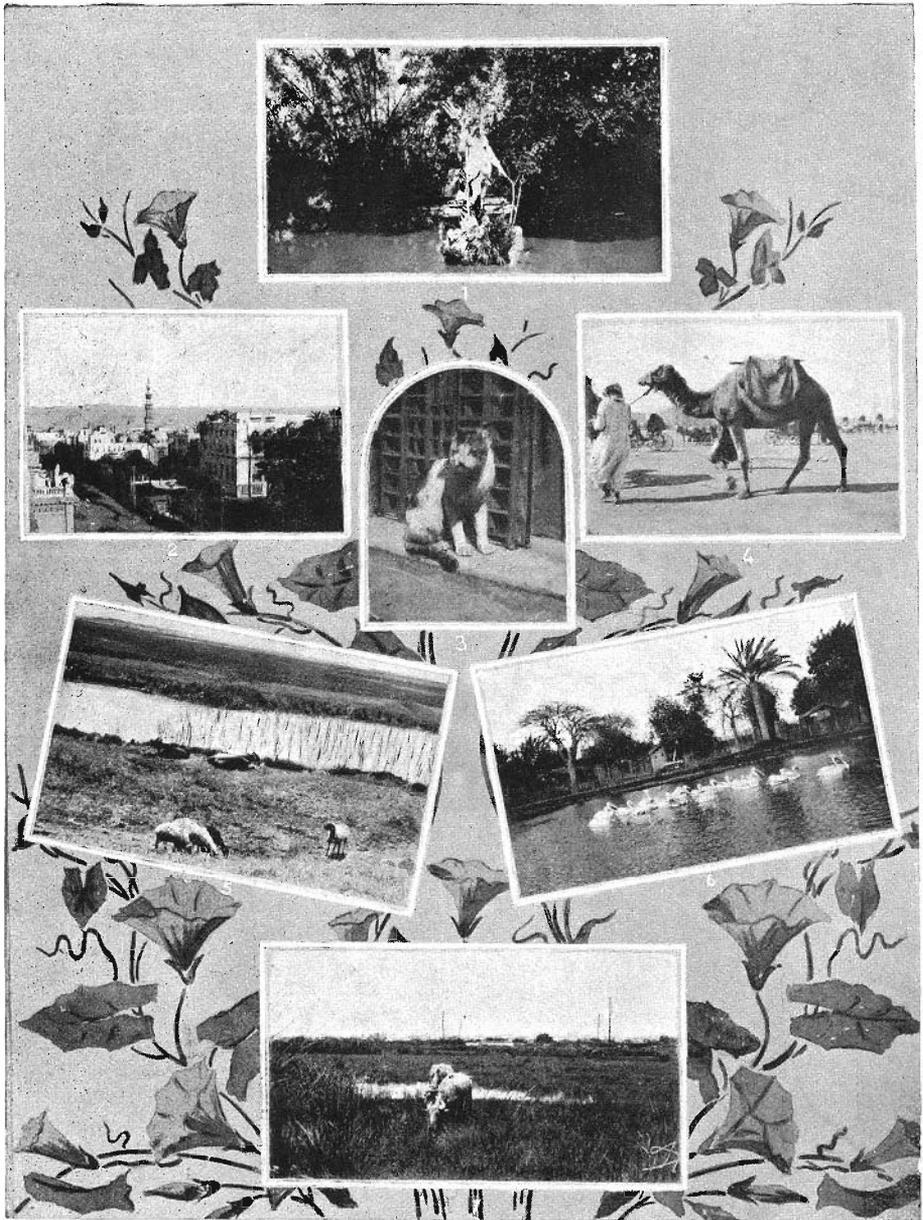
MM. Gabriel RATTLE		MM. Albert ACKAOUI
Joseph VITALI		Joseph BITTAR
M. Laurent REYNAUD		

Mention

MM. Luigi CAMIGLIERI		MM. Léon HARRARI
Lucien AOUAD		Pierre ZARPANELLI
Ange RODI		Jacques MATTATIA
Léon SMAGA		André NÉMÉTALLAH
Guido LIFONTI		Joseph BRAUNSTEIN
Vincent CIANTAR		Mario PARADELLI
Mario MOYAL		Alexandre ZARPANELLI

Nous constatons avec plaisir que nos Benjamins se sont couverts de gloire; nous ne pouvons qu'applaudir à cet heureux début.

Nos meilleurs encouragements donc à ces jeunes débutants du geste et de la parole, et toutes nos félicitations à M. Joseph ZÉNIÉ leur maître si docte et si dévoué.



PHOTOS PRIMÉES AU 2^{ME} CONCOURS DU LOTUS.

- 1. — Neptune
- 2. — Le Caire (Bab-el-Louk).
- 5. — Sur la route de Ghiseh .
- 6. — Un coin de Nouzha

M. B. J. DUTTON

- 3. — A l'affût MM. G. DI GORGIO
- 4. — Le Chameau A. ISCOVICH
- 7. — Campagne de Hadra. H. YESSULA

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

Nombreux ont été les amis du « Kodak » qui ont bien voulu prendre part à notre second concours de photographie ; excellent en a été le résultat.

(35 Concurrents — 2 Lauréats)

Lauréats

M. Bernard DUTTON

|

M. Marcel BONGUARDO

Mention

MM. Antoine HABRA

Henri YESSULA

Michel ABOUDY

|

MM. Georges DI GIORGIO

Alexandre ISCOVICH

Félix KHOORI

Pour occuper utilement et agréablement vos vacances, nous vous invitons à prendre part aux Concours que nous vous proposons ci-après :

CONCOURS DE POÉSIE

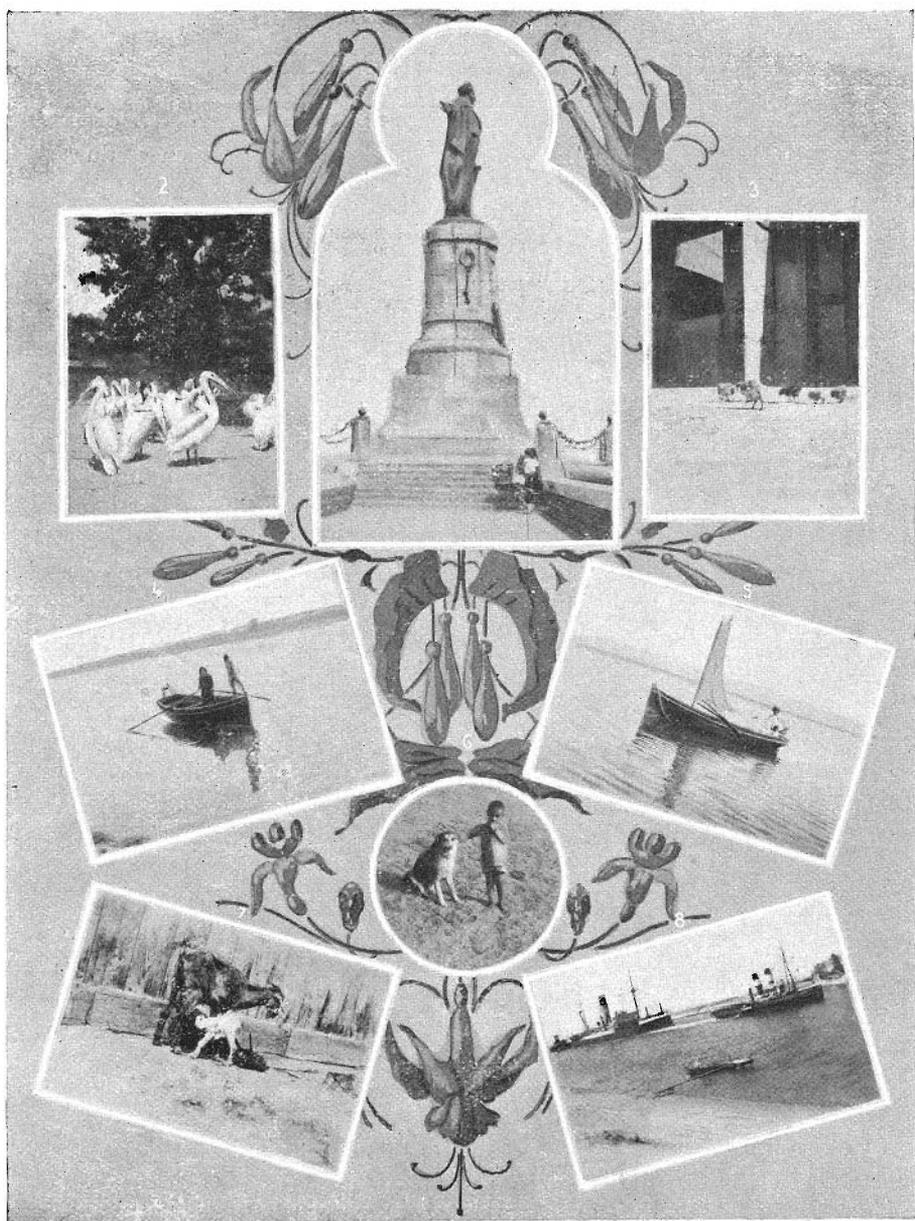
1° Mettre en vers de mesure et de rimes libres le fragment suivant :

La Source.

Chut ! Un nuage a voilé le soleil. Fauvettes et pinsons se taisent un moment. N'entendez-vous pas ce bruit frais, ce murmure clair ? Pénétrez sous bois. Gare aux branches ! Et faites attention à ne pas glisser sur le sol spongieux. Regardez. Près de ce tas de pierres verdâtres, des cressons frémissent. Et, plus loin, ne voyez-vous pas ce mince ruban d'argent limpide qui serpente et court comme une couleuvre effrayée ?

Vous y êtes... C'est la source.

Dans quelques jours, cette eau pure et glacée, dont on remplit le creux de sa main et qu'on hume avec la délicieuse sensation qu'on boit de l'innocence, atteindra l'atlantique et sera mêlée aux ondes lourdes et saumâtres d'un vaste estuaire. Elle glissera contre les bouées qui marquent, de leurs grosses olives peintes en vermillon, les écueils de la rade ; elle clapotera à petits coups sur les flancs encrassés de coquillages des énormes *cargo-boats* mouillés à l'embouchure du grand fleuve.



PHOTOS PRIMÉES AU 2¹¹⁰ CONCOURS DU *LOTUS*.

1. — Ferdinand de Lesseps.
 4. -5. — Plaisirs de la Plage
 6. — En arrêt...
 7. — La goutte de lait.....

M. M. BONGUARDO

8. — Le Canal de Suez. MM. M. BONGUARDO
 2. — Pélicans..... A. HABRA
 3. — Poussins J. KHOORI

Combien ce filet d'eau, qui va faire tant de chemin et se corrompre, hélas ! au cours du voyage, est exquis, au départ ! Il offre le symbole même de la candeur. Qui de nous, courant à travers les bois, après avoir éteint sa soif dans une source, n'est pas resté, quelques instants, lié comme par un charme auprès d'elle, et là, — bercé par son babil, admirant son éclat limpide, — n'a pas involontairement rêvé d'enfance et de virginité ?

FRANÇOIS COPPÉE.

2° Composer une Ode à Sainte Cécile.

3° Composer un Sonnet sur Le Sphinx.

CONCOURS DE COMPOSITION FRANÇAISE

Sujet. — Un Conte de Noël égyptien.

CONCOURS DE PHOTOGRAPHIE

Nous adresser, dans le courant du mois d'octobre prochain, de bonnes épreuves photographiques de tous formats, représentant :

- 1° Une scène de la vie de famille.
- 2° Une scène de la vie indigène.
- 3° Un animal seul ou dans une scène quelconque de sa vie.
- 4° Un joli site de l'endroit où vous passerez vos vacances.
- 5° Le dernier concours de Gymnastique.



Séance de Clôture

Pour des raisons très particulières, notre Séance de clôture n'a pas eu, cette année, le privilège du décorum officiel prévu par les statuts de la Société ; mais, elle n'en a pas moins conservé le charme qui caractérise l'intimité de toutes ces réunions où ceux qui en font partie, après avoir poursuivi huit mois durant et dans le plus bel élan et la plus parfaite cordialité, un même idéal de science et de vertu, se retrouvent une fois encore avant de se séparer, la plupart pour quatre mois, certains pour toujours peut-être.

Nous sommes heureux de publier *in extenso* le Comptendu général de l'exercice académique 1924-1925, lu à cette séance par son auteur M. Lucien SAVIGNON, secrétaire :

TRÈS CHER FRÈRE DIRECTEUR,
MESSIEURS,

C'est avec un vif regret que je me vois dans l'obligation de clôturer par la lecture de ce compte-rendu général, les exercices académiques de cette année 1924-1925.

Oui, Messieurs, nous voilà au bout de notre dernier sillon ; comme le temps a marché ! . . .

Malgré les huit mois révolus qui nous séparent du jour de notre première réunion, il me semble que c'était hier seulement que nous assistions à l'élection des membres du Bureau ; mais, n'a-t-on pas dit que les peuples heureux n'avaient pas d'âge et partant point d'histoire ? Notre société, je crois, jouit bien un peu de ce privilège car elle aussi connut le bonheur vrai, le bonheur qui naît de l'effort dans l'union, vers un idéal de grandeur et de beauté.

Cet idéal, que notre distingué Président nous faisait entrevoir dans son premier discours, a été poursuivi avec un tel élan, et un esprit de suite si bien contenu que nous sommes étonnés nous-mêmes du travail que nous avons fourni ; ce travail fut fécond ; j'en ai pour garants le nombre, la variété et le choix de toutes les productions qui encombrèrent si heureusement les registres de nos archives. Le cortège est imposant.

Mais procédons avec méthode.

Voici en premier rang — à tout seigneur, tout honneur ! — la magistrale et grave dissertation qu'accompagnent plus gravement encore ses deux plus fidèles acolytes : MM. N. Khougaz et M. Moussalli ; celui-ci aborda avec bonheur les questions ardues de la philosophie ; son étude solidement argumentée revêtit, sous sa plume soucieuse de clarté et de simplicité, un charme qui surprit et satisfit même les moins férus en la matière ; quant à M. N. Khougaz, dans « Mon Crime », avec la dextérité du praticien en renom, il tailla dans le vif de l'âme humaine pour en dévoiler les plus profonds arcanes ; son travail fut des mieux réussis ; aussi l'avons-nous chaleureusement applaudi.

A la suite de ces deux vaillants, placés à la tête de notre société, s'avance le groupe plus nombreux des pseudo-romantiques que le genre descriptif sous toutes ses formes : tableaux, portraits, impressions etc. etc . . a su retenir sous ses charmes prenants.

Aux noms de Messieurs M. Dieudonné, R. de Leo, C. Mentzelopoulo, — ainsi que sous les coups d'une baguette magique, — des sites bien connus revivent de nouveau sous nos yeux : c'est le port de Saint-Malo qui étale sa nappe d'eau grise sur laquelle se balance une forêt de mâts, de voiles et de chalands, tandis que, hardi dans ses lignes agrestes, le Mont Saint-Michel semble s'élançer à la conquête des nues que les vents d'Ouest emportent ; soudain, le décor change ; quittant la lande aux genêts d'or qu'enveloppe un ciel de brumes, nous nous trouvons transplantés en un petit coin de l'Italie méridionale, en Calabre, riche par la seule poésie de sa lumière et le seul parfum — mais combien exquis ! — de ses souvenirs ; puis, revenant sous les ciels enchanteurs de notre chère ville d'Alexandrie, nous nous surpréons parmi les ruines de ce qui fut *Canope*.

Moins objectifs dans leur romantisme, Messieurs G. Yared, et R. Zarb nous firent un temps rêver, à la lecture de leurs *Impressions* crépusculaires et nocturnes ; leur plume curieuse et sensible eut le don de faire surgir de cette ombre qui ferme ordinairement tant de cœurs et tant d'yeux, tout un monde de sensations et de choses, de ces « choses inanimées qui ont une âme » et qui nous parlent.

Et voici nos délicats portraitistes MM. A. Savopoulo, G. Stathis et H. Yessula ; sous leur bras, leurs cartons superbement dotés se gonflent d'esquisses dessinées avec tout l'art, toute la verve des La Bruyère.

Plus loin, c'est la pléiade en goguette de nos narrateurs charmants : MM. M. Michalla et A. Amad, de nos conteurs exquis : MM. G. Attal, C. Markessini et A. Gentile, de notre romancier fécond M. M. Dieudonné, et de notre humoriste inimitable, M. G. Yared. Ici, je dois faire mention spéciale de la toute dernière œuvre de notre Président qui, à l'instar d'un Paul Reboux et d'un Charles Muller, s'essaya dans le *Pastiche* et non dans celui le plus facile à réussir : cela devait être car nul n'ignore les talents de notre Mentor ; leur fécondité nous donna coup sur coup quasiment quatre chefs-d'œuvre : à la manière de : Lamartine, de V. Hugo, de Boileau et de Pierre Loti. Il y ajouta *Sa Manière* qui fut proprement un bijou littéraire ciselé dans le plus pur métal. La réelle valeur de ses œuvres, doublée de ses salutaires encouragements, furent pour beaucoup dans la riche éclosion des jeunes poètes qu'il entraîna à sa suite ; ne sommes-nous pas encore sous le charme des *Heures d'Exil*, de *La Nuit Vénitienne*, de *l'Angelus* de M. A. Ramacciotti, et des *Printemps* si fleuris et si frais, de MM. L. Trameni, R. de Leo, A. Savopoulo, J. Vivante et G. Stathis ? . .

Messieurs, je n'ai pas encore fait briller à vos yeux le merveilleux étalage de tous nos articles littéraires ; après la prose, nous avons admiré les vers ; et, voici présentement l'importante mais combien redoutable interprétation des chefs-d'œuvre français.

Oui, Messieurs, la déclamation est un art que seule une minorité privilégiée cultive avec bonheur, car *bien dire* requiert un concours d'éléments spéciaux que l'on rencontre rarement greffés sur un même sujet ; *bien dire*, n'est-ce pas parler distinctement, parler correctement, parler expressivement, parler agréablement, toutes conditions qui réclament de la voix, du sentiment, un jeu de

physionomie, des attitudes, des gestes. Voilà pourquoi si les champions qui entrèrent en lice furent nombreux, bien peu remportèrent la victoire ; seuls trois d'entre eux méritent nos applaudissements, ce sont MM. M. Michalla, J. Vivante et F. Romano. Je fais des vœux pour que les générations à venir exploitent avec plus de succès qu'on ne l'a fait jusqu'ici, le richissime filon de la déclamation qui ne peut qu'ajouter au prestige d'une société qui devrait être artistique autant que littéraire.

Le côté littéraire, Dieu merci, a fait ses preuves ; le numéro du *Lotus* qui a paru en janvier dernier dit assez la vitalité de nos jeunes plumes ; mais, tout autre a été notre situation au point de vue artistique.

La pénurie des ressources scéniques nous a contraints à limiter nos séances publiques et à recourir aux obligeants talents de certains amis de notre société ; ces amis, vous les avez déjà nommés, ce sont MM. J. Zénié, E. Jaouich et F. Cépich ; ils ont fait le succès de nos fêtes. Grâce à eux, « *Yvonnik* », « *Son Altesse* », « *Ame des Héros* » sont bien de la lignée des plus belles pièces théâtrales que l'Académie a données durant ses trente-sept années d'existence.

Honneur donc et sincères remerciements à nos trois artistes et amis !

Voilà. Comme vous pouvez le constater, Messieurs, superbe a été la moisson récoltée cette année ! Eh ! ne devait-elle pas l'être ? . . . L'impulsion si vigoureusement donnée dès le début de l'exercice et maintenue jusqu'à ce jour par les soins intelligents et dévoués de notre Président, puissamment secondé par son bras droit M. le Vice-Président et les autres membres du bureau, sans omettre le précieux concours de toutes les bonnes volontés coordonnées sous la ferme mais paternelle autorité de notre Directeur, ne pouvait et ne devait amener que d'aussi beaux résultats.

J'ai fini.

Il ne me reste plus qu'à présenter les hommages de l'Académie, avec la gerbe opulente de ses remerciements et de ses vœux, au T. C. F. Absalon, Directeur, qu'une touchante sollicitude l'a fait se pencher sur notre œuvre pour en vivre tous les moindres instants ; que de fois, cette année, n'avons-nous pas eu l'honneur et le plaisir de le voir présider nos réunions officielles et semi-officielles, afin d'y apporter le rayon qui éclaire et qui réchauffe ? Pour toutes ces délicates attentions ainsi que pour tous les dons généreux dont nous avons été l'objet, veuillez agréer, une fois encore, T. C. F. Directeur, l'expression de notre profonde gratitude et de notre entier dévouement.

Nous adressons un merci très cordial aux Très Chers Frères Pro-Directeur, Sous-Directeur, Inspecteur, aux Chers Frères titulaires et auxiliaires des classes supérieures où se recrutent les membres de l'Académie, pour l'intérêt qu'ils portent à notre Société, soucieux qu'ils sont du beau renom qui l'auréole.

Messieurs, si notre moisson est faite, la tâche académique doit encore se poursuivre. Nous avons été les ouvriers d'aujourd'hui, demain, alors que nous aurons quitté la glèbe qui nous avait été confiée, d'autres se lèveront pour prendre notre place ; à cette génération nouvelle qui, debout à nos côtés, esquisse déjà le geste auguste du Semeur, nous souhaitons une carrière telle qu'elle maintienne très haut le prestige de notre société superbement auréolée par le double nimbe qui brille en lettres d'or au frontispice de notre Cénacle : *Science et Vertu*.

Prix des Anciens Académiciens

Le *Prix des Anciens Académiciens* a été décerné à M. Naoum KHOUGAZ, de la Deuxième Année du Cours Commercial.

Prix d'Académie

Voici par ordre de mérite les noms des Académiciens qui ont obtenu le *Prix d'Académie* :

MM. Maurice MOUSSALLI	MM. Henri YESSULA
Lucien SAVIGNON	Georges YARED
Antoine SAVOPOULO	Jean VIVANTE
Aldo RAMACCIOTTI	René ZARB
M. Rodolphe DE LEO	

Diplôme d'Académie

MM. Naoum KHOUGAZ....	—	<i>Diplôme de Président.</i>
Maurice MOUSSALLI..	—	<i>Diplôme de Vice-Président.</i>
Lucien SAVIGNON.....	—	<i>Diplôme de Secrétaire.</i>
Jean VIVANTE.....	—	<i>Diplôme de Bibliothécaire.</i>
Antoine SAVOPOULO..	—	<i>Diplôme d'Archiviste.</i>





TRAVAUX LITTÉRAIRES

A la manière de

Alphonse de Lamartine

LA LASSITUDE

.

Les yeux encor fixés sur l'esquif d'un nuage
Qui poursuit dans l'azur son lumineux voyage,
Je sens que mon regard, toujours désenchanté,
Dérobe à la nature un peu de sa beauté.
L'ombre des noirs sapins que le vent découronne
Prolonge près de moi les tons gris de l'automne.
Le souffle frais du soir caresse les buissons ;
Le zéphyr donne aux fleurs leurs intimes frissons,
Et, dans les prés, baignés d'une lueur changeante,
Rêveuse vision qu'un rayon pâle argente,
Un pasteur, attardé près de frêles remparts,
Rassemble, avec ses chiens, ses blonds agneaux épars...
L'astre du jour expire au bout de sa carrière
Environné de pourpre, et d'or et de poussière ;
Et, sous les cieux calmés, par le soir assoupis,
Ondule dans les champs l'or tremblant des épis ;
Le souffle parfumé de la nocturne haleine
Glisse timidement sur l'idyllique plaine,
Et, gonflant de soupirs mon sein qui souffre encor,
Fait, sous mes doigts légers, vibrer ma harpe d'or...

O berceau de mes pleurs ! O bocage ! O silence !
O flots dont, pour mon cœur, le rythme est si troublant,
Je vous retrouve ici, dans cette plaine immense
Où le chaste berger conduit son troupeau blanc.
Et puisqu'au sein des bois mon âme est isolée,
Bien que mes pas furtifs éveillent tant d'échos ;
Puisque j'entends mourir les bruits de la vallée
Comme un profond soupir qui trouble mon repos,
Je ne chercherai plus la raison de vos charmes,
Mélodieuses voix ! souffle expirant du jour !
Je dois reprendre hélas ! les yeux baignés de larmes,
A l'approche du soir, le chemin du retour.

.
Quelquefois, je m'assieds tristement sur la route
Où j'entends gazouiller les oiseaux dans leur nid.
Je regarde chanter ces êtres que j'écoute
En ces lieux d'où je suis banni.

En son char vaporeux, l'ondoyant crépuscule
Rougoie et vient mourir au seuil de l'horizon.
Je distingue déjà son ombre qui circule
Errant autour de ma maison.

Dans ce charmant asile où coula mon enfance,
J'ai goûté le plaisir du plus riant séjour.
Hélas ! mon âme errante a compris la souffrance ;
J'ai perdu l'espoir et l'amour.

Ah ! laissez-moi pleurer ces ombreuses retraites
Où le tendre zéphyr, remplaçant l'aquilon,
Revenait caresser le feuillage des faîtes
Et la verdure du vallon.

Bocages, votre vue, à mon âme si chère,
A perdu pour toujours sa grâce d'autrefois...
Je suis le fugitif exilé sur la terre,
Je ne reconnais plus vos voix.

Et vous, tendres oiseaux qu'un murmure effarouche
Mon luth pour vous chanter a perdu ses accents ;
Et les mots affaiblis qui sortent de ma bouche
Ne disent plus ce que je sens.

Troublante solitude, ô nature éternelle,
Pleurez sur votre enfant qui vous a tant chéri,
Et qui vient abriter, sous l'ombre de votre aile,
Son pauvre cœur endolori.

Quand le chantre des bois n'a plus que son délire,
Il s'éteint sur la branche, au revers d'un talus ;
Pareil à lui, je meurs. O vent, brisez ma lyre,
Fermes mes yeux qui ne voient plus... (1824).

J'ai toujours pensé que la poésie est la langue de la tristesse. Chaque fois que les fibres émues de mon cœur ont vibré, ce fut pour déverser sur le papier le trop plein de ce cœur, gonflé par une indicible émotion. L'harmonie et le rythme des vers composent une musique, pour laquelle j'ai voué un culte, et je considère comme pontife celui qui, en alignant les mots, leur donne une tournure telle qu'on y voit le reflet de cette langue intérieure qui est le soupir de l'âme.

Sous l'impulsion d'un chagrin profond, je résolus d'écrire ces vers. Je me promenai dans les environs de Chambéry, dans un de ces bois qui surplombent cette gracieuse ville. Quoique jeune encore, je sentis le besoin de détourner de mes lèvres la coupe de l'ivresse et du bonheur. Mes yeux ne voyaient le monde qu'à travers le voile de ma lassitude. Je désirai le voluptueux frisson de la mort. Dans cette solitude quasi totale, je me sentis gagné par le besoin de quitter ces lieux qui m'invitaient pourtant, par leurs charmes, à célébrer, dans une hymne de prière et de foi, la grandeur et la puissance de leur conception.

Mais, qui n'a pas éprouvé, à certaines heures de sa vie, ce désenchantement qui vous inocule lentement le doute et le désespoir? Après la mort de Graziella et mon retour d'Italie, le même doute m'a souvent assailli brusquement.

Devant le charme des larges horizons, dans l'air limpide et muet qui vibre, semble-t-il, à l'unisson d'un cœur, en face du mystère qui enveloppe la nature et les mélodies qui accompagnent, en sourdine, la musique intérieure de mon âme, les mêmes impressions funèbres agitent mon cœur et en accélèrent les pulsations.

Je notais sur un carnet le chant spontané qui jaillissait de moi. Les premiers vers semblaient d'eux-mêmes venir s'aligner sur la feuille. De retour à la maison, je les relus; ils me parurent très faibles mais, dédaignant toute retouche, je les jetai dans un tiroir. Ce n'est qu'un mois plus tard que des amis, fouillant mes paperasses, les découvrirent et m'engagèrent à les publier.

A. DE LAMARTINE
ou plus exactement
N. KHOUGAZ

Victor Hugo

LES PYRAMIDES

Petits-fils du désert, montagnes formidables
Dont la tête est d'azur et la base de sables,
Géants herculéens, titans, monstres lointains
Vous ressemblez, le soir, à des volcans éteints.
Et quand le bleu du ciel devient sinistre et sombre ;
Quand l'ombre des palmiers se double d'une autre ombre ;
Quand frémit l'hirondelle en son réduit mouvant
Et que l'arbre tressaille aux caresses du vent ;
Quand l'air tiède assoupit la rose qui frissonne ;
Quand la cloche s'ébranle et que l'horloge sonne ;
Et quand le vieillard blanc qui compte ses hivers
Ne peut plus distinguer les yeux bleus des yeux verts,
Les ténèbres, manteaux, sépulcrales chlamydes,
Couvrent votre sommeil étrange, Pyramides,
Et tous vos rêves d'or bravent la nuit des temps.

La clepsydre et l'horloge ont compté les instants
Où dressant votre pointe obtuse dans l'espace
Vous regardiez déjà l'humanité qui passe ;
Où votre âme, impassible et grave, contemplant
Le flot des rois déchus, lave qui s'écoulait ;
Où suivant son étoile et terrassant l'immonde,
Napoléon domptait les milices du monde
Criant toujours : « Victoire ! » et commandant « debout ! »
O blocs, vous l'avez vu s'éteindre jusqu'au bout ;
Vous l'avez vu traîner sa gloire et ses défaites
Dans le sang des combats, dans la pourpre des fêtes,
Puis mourir, pauvre et seul, dans un triste abandon.
Les bourreaux ont bien dit à son ombre : « Pardon ! »
Terrible déchéance ! sublime solitude !
Plus rien n'effacera l'horrible servitude...
Pourtant toujours muets aux cris sur vous jetés,
Intrépides géants, démons épouvantés,
Vous avez vu rouler l'écume sur la fange,
Et les monstres, aux pieds de boue, à tête d'ange

Ont cherché, dans l'azur qu'atteignent vos sommets,
La paix d'un cœur serein qu'ils ne verront jamais.
Du crépuscule à l'aube et de l'aube à l'aurore,
Vous avez sommeillé ; vous dormirez encore
Et rien ne troublera votre repos. Les nuits
Mettront dans leur linceul vos yeux évanouis.
Gorgés de monstrueux, aveuglés de vertige
Vous ne connaîtrez plus la force du prodige ;
Vous confondrez la brise et le feu de l'enfer,
L'espace avec le temps, le bronze avec le fer,
Vous serez rois, vous serez grands, blocs formidables,
Infini de grandeur dans l'infini des sables ;
Et, Géants oublieux que l'âge a crevassés,
Vous deviendrez les cathédrales du passé !

V. HUGO

ou plus exactement

N. KHOUGAZ



La Mort du Lieutenant Jean de Félice

La petite caravane, formée par un groupe de jeunes et hardis explorateurs français, était arrêtée. Elle avait laissé à l'est l'oued Igharghar pour prendre la route de l'oasis de Ghardaïa. Au couchant, le soleil venait de dépasser la ligne de l'horizon, laissant derrière lui une longue traînée de feu qui se reflétait sur le sable comme la lune dans un océan sans fin.

Le chamelier quittant ses larges babouches se prosterna du côté de l'Orient. Sa grande tête bronzée que le soleil dorait le rendait beau dans la prière. De temps en temps, on entendait le nom d'Allah que le vent semblait porter vers Celui que tout nomme. Après une dernière prostration, le grand maître du désert se leva, puis se dirigea vers le groupe d'officiers qui se chauffait autour d'une flambée d'alfa et de ronces sèches.

A la lueur de la braise presque éteinte, le colonel Granger, chef de l'expédition, expliquait le reste de l'étape qui comprenait encore trois grandes journées de marche. A l'écart, quelqu'un restait pensif :

c'était le lieutenant Jean de Félice, du 23^{me} régiment d'infanterie, jeune homme d'une trentaine d'années que les désillusions et les chagrins avaient rejeté de toute société.

Jean était triste ; il pensait à la vie qui pour lui s'était annoncée brillante et belle, mais qui depuis août 1914 l'avait sevré de toutes les joies même les plus légitimes. Alors, devant ses yeux mi-clos par la fatigue, il revit toute sa vie passée. Chaque pulsation de son pauvre cœur désemparé semblait redire le mot douloureux, mais combien sublime pour celui qui le comprend, de souffrance. Dans son âme, à jamais fermée au bonheur, une bataille s'était engagée : d'un côté se dressait le monde avec ses désenchantements, ses humiliations même, de l'autre . . . ah ! de l'autre, la mort en sombre appareil de deuil tragique. En ce



Autour d'une flambée d'alfa...

moment la crise était à sa phase la plus aiguë. Soudain, comme surpris par une apparition réelle mais jaillie tout entière de son cerveau enfiévré, il se leva et se dirigea précipitamment vers le brasier en flamme comme pour s'y jeter, puis se ressaisissant il roula épouvanté, criant : « Horreur ! Horreur ! . . . »

Aux premières lueurs du jour, Jean de Félice rouvrit ses yeux las et cernés : en hâte il rejoignit la caravane qui partait pour le Ghardaïa. L'oasis bientôt apparut dans la fraîche enceinte de ses palmiers. Nos explorateurs devaient y séjourner une quinzaine de jours environ, afin d'essayer une tentative d'infiltration pacifique dans la région de l'Adrar, où aucune mission n'avait pu pénétrer.



L'oasis de Ghardaïa.

Hubert de Beauvoir, lieutenant du 3^{me} régiment de Hussards, l'ami et le confident de Jean de Félice, profita de ce répit pour entreprendre, de concert avec ce dernier, un pèlerinage à Tamarrasset pour rendre hommage au général Lappérine et au Père de Foucault qui depuis six mois gisaient dans un coin oublié de cette oasis.

Ils partirent donc pour ce long voyage à dos de méhara qui avaient, plusieurs fois déjà, arpenté l'immense étendue de cette portion du désert.

Après une journée de marche au Bled-el-Ilouf, exténués et hors d'haleine, les deux jeunes officiers furent attaqués par une tribu de Touaregs, rebelle à toute autorité française. Accablés par le nombre, nos deux malheureux expéditionnaires furent désarmés et faits prisonniers. Mais cette atmosphère de gens barbares poussa bientôt Hubert et Jean à s'enfuir.

Par une nuit noire, où seules quelques étoiles clignotaient dans le firmament, ils purent saisir deux chameaux laissés à l'écart et fuir vers des régions plus clémentes. Hélas ! . . . à peine le petit jour eut-il blanchi les terres en bordure du Levant que l'une des bêtes, rendue de fatigue, tomba inanimée sur le sable.

Son cri lugubre retentit à travers les dunes. En se renversant, la bête avait crevé une outre d'eau — la seule qui restait — et que le sol assoiffé but avidement.

Faute d'eau et privé d'une monture, l'un des deux fugitifs se vit condamné à périr de la mort la plus affreuse. . .

Alors dans un geste de sublime abnégation, sentant l'âpre nécessité du plus grand sacrifice, Jean quitta sa gourde remplie de rhum et la tendit à Hubert en lui disant : « Ta bête peut encore marcher ; va à Tamanrasset par la route des caravanes, tu y arriveras avant ce soir . . . Va ! et que Dieu te garde et . . . te ramène bientôt . . . »

Hubert n'osait partir ; il ne pouvait se résigner à laisser son bon et brave camarade seul au pays de la peur ; mais, pensant amener du renfort avant le coucher du soleil, il monta sur son méhari et le lança bride abattue vers la région du secours . . .



La soif d'abord, la faim ensuite avaient réduit Jean de Félice aux dernières extrémités.

Vers Tamanrasset.

C'est alors que vint l'agonie avec toutes ses horreurs . . . Soudain il ouvrit ses yeux agrandis par la fièvre, et crut apercevoir, là-bas dans le lointain, glissant sur la crête des dunes, deux formes blanches ; ces formes s'avançaient vers lui. Cette vision lui donna un regain de vie ; s'arque-boutant sur ses mains et ses genoux, il se traîna vers *celles* qui semblaient lui apporter la délivrance. Tout à coup son torse projeté en avant se rejeta en arrière, ses yeux s'exorbitèrent tandis que de son gosier brûlant comme une forge, jaillit ce cri : *Odette !*

Odette Dolone était une jeune fille que Jean de Félice avait connue et aimée avant de partir pour la guerre de 1914 ; mais, à la suite d'un faux renseignement militaire qui le disait disparu, Odette avait quitté le monde pour le cloître. Alors pour tromper son chagrin, son fiancé inconsolable s'était jeté dans les aventures d'une exploration africaine . . .

Au moment où il tentait un dernier effort pour saisir l'ombre de sa fée libératrice, Jean s'effondra lourdement sur le sol : la faux impitoyable de la mort venait d'abattre, loin des siens et de

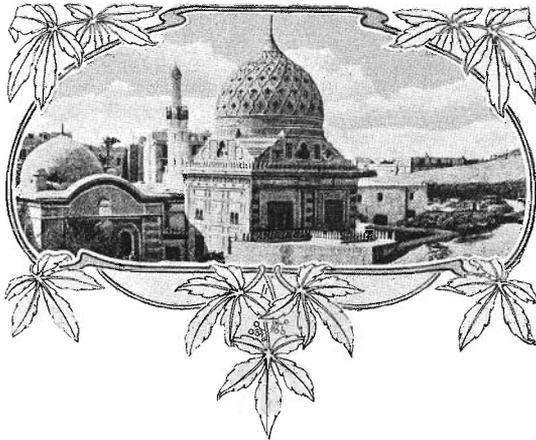
tout secours étranger, cet épi encore vert, ce jeune brave, ce héros de l'Alsace reconquise . . .

Sur l'horizon clair, quelques silhouettes mouvantes se dessinaient : c'était le lieutenant Hubert de Beauvoir qui revenait de Tamanrasset, doublé d'un précieux renfort . . .

Après avoir cherché quelque temps dans le désert, Hubert trouva le corps inanimé de son ami. Il le pleura longtemps . . .

MICHEL DIEUDONNÉ.

Extrait de son roman inédit : *Au Bled-el-Houf*, « Le Pays de la Peur. »



Une histoire vraie

UNE impériale de première... en tram..., sur la route de Ramleh...

Au milieu de la cohue qui débordait par toutes les portières, mon ami et moi finîmes par nous couler dans un coin de la voiture, nous y blottissant tout en occupant le plus de place possible, laissant ainsi entre nous deux un espace, insuffisant cependant pour y loger un troisième voyageur...

Nous avons déjà quitté la station tête de ligne et roulions à toute allure via Chatby... Ne songeant à rien, j'essayais de faire trêve à tous les soucis de ma petite journée d'écolier posant distraitement mon regard, tel un léger papillon, sur les gens et les choses qui grouillaient autour de moi. Bientôt, fatigué, je m'assoupis...

Soudain une voix de fausset, qui semblait glapir au-dessus de ma tête, me tira vivement de ma somnolence ; j'ouvris brusquement les yeux. Alors, dans l'encadrement de la portière d'en face, je vis surgir une grande silhouette féminine prise assez gauchement dans une robe de flanelle blanche. La tête insignifiante de ce mannequin ambulante se dissimulait presque tout entière derrière les mailles serrées d'une voilette fauve et sous les ailes flottantes d'un énorme chapeau noir. Cette entrée fit sensation...

D'un regard circulaire, Madame constata avec un certain désappointement qu'aucun siège n'était vacant et que, faute de meilleure commodité, elle devait se résigner à rester debout, à moins qu'un jeune homme — comme il faut — ne poussât la galanterie jusqu'à lui céder sa place... Un second regard plus interrogateur que le premier ne recevant aucune réponse, Madame se crut lésée dans ses droits ; alors, revendiquant hautement ce qu'on lui refusait, elle s'écria : « Il n'y a donc pas de place pour moi ? » puis, se tournant vers mon camarade, elle lui dit sur un ton plus aimable : « Me serait-il permis de m'asseoir près de vous ? » Mon ami interloqué, très timide, baissant les yeux, se refoula dans son coin tandis que je m'effaçais un peu et que Madame prenait place à nos côtés.

Je venais de me replonger dans ma rêverie incidemment interrompue, quand il me sembla entendre marmotter près de moi ; c'était ma gênante voisine, la Dame à la voilette fauve et au grand chapeau noir, qui se parlait à elle-même tout en fouillant fébrilement dans les profondeurs d'un vaste réticule. Au bout de quelques instants de recherche inquiète, elle en sortit une boîte. . . , la *boîte aux surprises*, qu'elle agita au-dessus des têtes, afin d'en étaler la couleur et la forme.

Sa manœuvre donquichottesque fit sourire : quant à son timide voisin de gauche, lui ne riait pas, il se sentait mal à l'aise à côté de cette personne capable de toutes les incongruités, aussi essaya-t-il de faire diversion en s'absorbant dans la lecture du dernier numéro de la *Revue Française* ; mais, Madame mise en verve par ses premières prouesses, tendit à mon camarade la fameuse boîte aux surprises, afin qu'il en exhibât le curieux contenu. Ce petit jeu m'intéressa beaucoup, car connaissant l'extrême timidité de mon ami Félix, je m'amusais déjà en pensant aux bévues ridicules qu'allait lui occasionner son plus ridicule mais incurable défaut. Tout d'abord il rougit, puis saisit du bout de ses doigts tremblants la boîte mystérieuse, l'ouvrit si brusquement qu'il faillit en jeter par terre le contenu précieux, en sortit, tout en les énumérant, une bille, un méchant peigne en bois blanc, des lunettes de mica rose et. . . une seconde bille. « Oh ! oh ! s'exclama la dame, que d'objets ! et, tout cela pour une petite piastre ! » Son obligeant voisin crut sa tâche terminée quand, sortant une deuxième boîte, en tout semblable à la première, la dame aux surprises la lui tendit aussi complaisamment que tout à l'heure en lui disant : « Tenez, ouvrez encore celle-ci. » Cette fois tout le monde d'admirer un crayon minuscule pour carnet de bal, une bague grossièrement ciselée dans du mauvais cuivre, une papillote et un imprimé en arabe ; la dame pria successivement ses deux plus proches voisins de vouloir bien lui livrer l'énigme de ce billet, mais ni l'un, ni l'autre n'entendaient pareille langue.

Apercevant alors un *Chaouiche* qui se tenait impassible et debout dans son uniforme raide et étriqué, elle lui fit passer l'indéchiffrable bout de papier. Se croyant encore dans l'exercice de ses fonctions, l'agent de la sûreté publique lut à haute et intelligible voix les merveilleuses prédictions de l'oracle qui annonçait une suite ininterrompue de jours tissés dans le plus parfait bonheur.

A chacun des mots révélateurs d'un si bel avenir, la dame exclamait des *ah !* et des *oh !* traduisant par là des sentiments

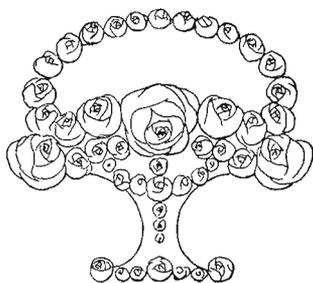
d'une joie tout enfantine et que rendaient plus enfantine encore de petits gestes nombreux et saccadés.

J'admirais avec une réelle satisfaction la gamme de ces sentiments poussés en *crescendo* quand, au *fortissimo* de cette montée musicale, la soliste très en voix saisit les deux mains de Félix ahuri lui criant : « Mais comment vous nommez-vous donc, mon cher ami ? » Le mot de *Félix*, balbutié entre des lèvres tremblantes, mit le comble à son bonheur ; plus de doute, le bonheur lui souriait, car Félix, son médium, lui avait « ouvert la chance ».

Puis, ce fut un torrent d'expressions, d'exclamations, des mots en toutes langues, roulant avec une volubilité, un fracas étourdissant : j'en avais les oreilles abasourdiées.

Quant à mon ami, couvert de honte, rougissant, pâissant, passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, ne sachant où se cacher, il s'était pelotonné, presque anéanti, dans son coin, se faisant le plus petit possible, et soupirant dans son cœur défaillant, après la bienheureuse station qui tardait tant à venir et qui devait l'arracher à l'obsession de son implacable Furie qui ne le lâcha qu'à *Sporting*.

R. DE L.





Au tombeau de l'Aiglon

AIGLON ! toi que, dans son orgueil, Napoléon avait appelé le roi de Rome, toi qui, dans la pensée du grand homme, aurais dû être le très digne successeur de tant de travaux, de tant de combats, de tant de victoires, tu reposes en cet humble coin de terre qu'est la crypte de l'église des Capucins, à Vienne. Tu dors là ton dernier sommeil.

Et toi, petit tombeau perdu au milieu de tant d'autres qui t'écrasent par la richesse de leurs sculptures, tu es là confondu ; mais, pour celui qui te connais, tu es grand et beau, car tu recouvres celui qui fut le duc de Reichstadt.

Oui, je l'ai vu ce tombeau et je le revois encore comme dans un rêve. Je me revois me dirigeant vers cette église des Capucins, à deux heures de l'après-midi. Une foule cosmopolite attendait, avec impatience, l'ouverture de la crypte qui est une des curiosités de la ville.

Le guide apparut bientôt revêtu d'une livrée rouge ornée de gros boutons dorés. Un énorme trousseau de clefs pendait à sa main, ce qui lui donnait l'allure quelque peu farouche d'un sinistre geôlier. Il ouvrit la lourde porte en fer forgé qui grinça sur ses gonds. Nous nous aventurâmes dans la cage d'un escalier en spirale, à demi noyé dans l'ombre, mais qu'éclairait, de distances en distances, une lumière blafarde. Enfin, après bien des hésitations, nous débouchâmes sur une plate-forme pour nous heurter à une nouvelle porte bardée de haut en bas.

Le guide alluma une lanterne sourde, poussa le massif portail, éclaira une salle d'assez vastes dimensions, puis revint. La crypte basse, les murs blanchis à la chaux, les noirs tombeaux des empereurs, les lumières pâles qui clignotaient dans cette demi-obscurité, tout y jetait quelque chose de lugubre qui me fit frissonner. Mais nous avançâmes hardiment à la suite de notre vaillant et érudit cicérone. Un tombeau se dressa soudain devant nous, tel un fantôme.

« Ici repose l'empereur Frédéric III, d'illustre mémoire, qui fut le premier enterré dans cette crypte ; il montra pendant son règne l'habileté d'un vrai roi. . . Voilà le tombeau de Maximilien,

le vrai fondateur de l'empire qui étendait ses limites aux confins de la terre. Voyez ! quels chefs-d'œuvre que ces sculptures qui forment les bas-reliefs. » Le guide continua ainsi à nous débiter imperturbablement l'interminable série des mille petits détails qu'il avait consciencieusement appris dans le classique Bœdeker des touristes.

Nous passâmes devant un grand nombre d'autres, ainsi que devant le lourd mausolée de Marie-Thérèse. Elle y était représentée couchée sur un bras, les yeux mi-clos, dans une attitude rêveuse. A quoi songeait-elle donc ? Aux magnats hongrois, qui brandissaient leurs épées en criant : « Mourons pour notre roi Marie-Thérèse. » ? Rêvait-elle à ses victoires ?...

Ici, le guide nous étonna par son éloquence à nous dépeindre tous les actes de la vie de cette grande reine, dont le règne célèbre fut cependant si agité.

Notre homme avançait toujours. Les titres succédaient aux titres, quand frappant de son trousseau un humble petit tombeau recouvert à peine de quelques couronnes, il laissa tomber ces simples mots : « Ici le duc de Reichstadt. »

Aussitôt, le silence se fit morne et glacial, comme si le spectre de ce malheureux prince sans couronne s'était soudain dressé devant nous. En ce moment, mon esprit évoqua toute la trame de cette vie sans bonheur. Je le revis alors entre les bras du grand empereur, le montrant à la foule et annonçant : « Le roi de Rome. »

Puis, ce fut à la cour d'Autriche où je le vis faible et languissant, se consumant doucement, se nourrissant de rêves glorieux qu'il ne pouvait réaliser et qui le jetaient chaque fois dans un abattement qui faisait craindre pour sa vie. Je le revis encore mince et pâle comme une blanche vision s'estompant peu à peu au fur et à mesure qu'il se perdait au fond des allées de Schœnbrunn, au crépuscule des soirs d'été... Tout cela passa devant mes yeux en quelques secondes. Et du fond de mon cœur, avec ma pitié profonde pour tant de souffrances, monta ma prière, afin que Dieu ait pitié de son âme et l'accueille en son saint Paradis.

J'étais encore plongé dans ma méditation profondément triste, quand une française, placée à côté de moi, retira soudain de dessous son manteau un bouquet d'éclatantes roses rouges qu'elle déposa pieusement sur le tombeau de l'adolescent malheureux.

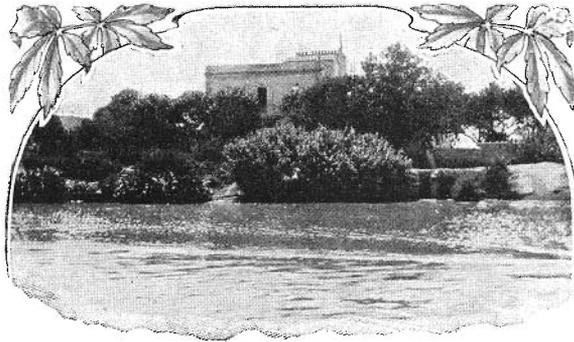
Ce geste, si beau dans sa simplicité, nous arracha des larmes. Je regardais avec émotion la tombe où reposait le corps chétif de celui en l'honneur duquel venait de s'accomplir cet acte qui traduisait nos sentiments à tous.

Nous sortîmes.....

Une fois dehors je m'essuyais le front ; je titubais comme si je venais de sortir d'un rêve.

O Aiglon ! O fils de celui qui fut plus grand qu'Alexandre et que César, je t'envie et pourtant je te plains, car semblable à la fleur qui tremble encore sous les premiers feux du jour qui l'ont fait s'entr'ouvrir, mais qui, dans ce même matin, se voit se faner et disparaître, tes jours se sont éteints à l'aube de ton royal printemps.

PAUL ECKERLIN.



BARIOLAGE



*Le ciel est ponctué d'un nuage tout blanc
Serti dans un fond clair de rose et d'émeraude,
Et, fleur arborescente au calice tremblant
L'arabesque s'accroche à l'azur qu'elle brode.*

*Suivi par un essaim de mouettes qui rôde,
Sur la mer qu'il émeut glisse un calme chaland.
Le ciel semble limpide et l'atmosphère est chaude.
A l'horizon s'étire un point sanguinolent.*

*Un oiseau délicat, volant près du rivage
Allié à la splendeur de son mauve plumage
L'argent clair de l'écume et l'or du sable fin*

*Et le soleil mourant fait un ciel futuriste
Qu'un pinceau, baigné d'ocre et trempé de carmin,
Aurait bariolé de rouge et d'améthyste.*

NAOUM KHOUGAZ
Président.





En remontant la rive

D'AUCUNS de mes Collègues se demanderont peut-être de quelle plume inconnue peut bien avoir surgi ce devoir qui ne figure pas dans la longue liste de nos travaux littéraires de cette année.

Devoir inédit, j'en conviens, mais que ces Messieurs se rassurent, car il est bien de l'académie celui qui, par trop sentimental, a voulu garder, sous l'incolore anonymat, le parfum exquis du jardin de son âme. L'exhibition d'un nom au bas d'un semblable travail lui paraîtrait une profanation. Oh ! non, ne livrons pas à la banalité des foules l'intime de nous-même ! Ce cénacle doit rester inviolé, et, le mystère qui l'enveloppe ne doit jamais s'éclairer brutalement à des regards indiscrets.

Voilà pourquoi mon trop modeste travail n'a pas encore frayé dans le domaine de la publicité.

Messieurs et chers Collègues, vous me connaissez fort bien ; j'ai vécu parmi vous assez longtemps, comme un ami et un frère ; j'ai assisté à toutes vos séances ; j'y ai lu quelquefois — oh ! très rarement ! — d'insipides travaux ; j'y ai fort peu critiqué, c'est un tort, parfaitement, mais si apparemment je me suis tu, si, au premier coup de timbre présidentiel, je prenais une attitude de solitaire invétéré, scellant mes lèvres, fermant presque mes yeux, je n'étais point pourtant un étranger parmi vous, car mon âme, sensible aux moindres impressions, enregistrait avec une fidélité remarquable toutes les plus faibles pulsations de notre vie académique.

Que d'heures délicieuses j'y ai vécu ! Que de moments d'angoisse — celle survenue à l'audition d'une page palpitante et tragique — j'ai souffert ! Que de fois j'ai souri ! que de fois j'ai pleuré ! Parfois même, je me surprenais emporté, sur les ailes de quelques mots évocateurs, dans des mondes magiques.

Comme alors j'aurais voulu que vous fussiez témoins de ces animations, de ces presque créations intérieures, de ces voix mystérieuses et lointaines, de ces vibrants concerts de toutes les harmonies de ce monde insoupçonné que nous portons au dedans de nous-même, mais monde plus réel et plus vrai que celui

dans lequel nous nous trouvons et qui nous extériorise tout en nous défendant d'être tout à fait nous-même.

Quand parfois l'état de mes humeurs devenait anormal, et que malgré l'intérêt du sujet qui mettait en frais mes deux remuants voisins, nés légers et moqueurs, mon esprit vagabondait, j'échappais à la discussion. Oh ! je ne quittais point la salle ; mais, ne pouvant tenir en place, mon esprit s'accrochait aux frontons plissés et poussiéreux des fenêtres, ou bien pèlerinait le long des murs blancs, faisant station à chacun des bustes qui trônaient sur leur socle ouvragé. C'est alors qu'il désertait l'enceinte : Lamartine l'entraînait sur les bords enchantés du Lac Léman, ou sous les ciels éblouissants de l'Italie ; Chateaubriand le jetait dans le trouble, puis le rêve, pour le suspendre ensuite sur les abîmes du Nouveau-Monde ; La Fontaine l'amusait ; le doux Racine le laissait indifférent ; Molière, au contraire, le préoccupait beaucoup, il lui semblait voir cette physionomie du contemplateur s'éveiller, prendre vie à la réalité des choses et poser sur chacun de mes collègues son regard scrutateur, pour y saisir encore quelques traits bien connus de l'éternelle humanité.

Ce temps-là était alors le beau temps !... Mais, que les temps sont changés !

Ah ! ici, ma plume hésite et se trouble ! Racontera-t-elle ses déboires, ses infortunes ? Et à l'instar du « pénitent en robe de chambre écarlate », devra-t-elle regretter amèrement l'attrayante simplicité de ces murs d'autrefois dont la patine révélait tout un passé de travail littéraire entrepris par plus de vingt générations académiques ? Ou bien, sensible encore à la saisissante impression des vertus primitives, s'indignera-t-elle contre les conséquences funestes des convenances obligées et les ravages outrés d'un luxe par trop moderne ? !... Le simple lambris de noyer s'est transformé en royal acajou : les murs blanchis à la chaux se sont étoffés de splendides tapisseries aux teintes viridines qu'une large bordure de feuillage et de fleurs somnifères couronne agréablement. Mais, qu'est donc devenu le mobilier d'antan ? Et dans quel réduit obscur a-t-on outrageusement condamné à l'éternel oubli, ce qui fut *certaines œuvres d'art* un tantinet vieillottes, je le concède, mais tous objets familiers que nos yeux aimaient à rencontrer, et avec lesquels ils causaient comme à de bons vieux amis... O luxe décevant, que de crimes on commet en ton nom !..

Autrefois, je franchissais, heureux et confiant, le seuil de *notre* salle, certain d'y retrouver tout ce que j'y avais laissé avec

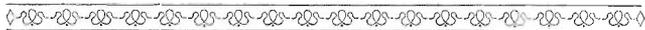
cet air attendri des choses avec lesquelles on a vécu longtemps et qui sont de la famille.

Aujourd'hui, il me semble que je pénètre sur un sol étranger, presque la terre d'exil. Sous ces tentures de haute lice et cette profusion de richesses qui m'écrasent, je me sens seul et j'ai froid...

« Mes amis, gardez vos vieux amis, craignez l'atteinte de la richesse ».

Dans le sanctuaire scellé de votre souvenir, gardez surtout le nom bien connu de celui qui, au soir du 30 mai, franchissait le seuil de votre Cénacle pour la dernière fois, et qui signe :

L'Un des Quarante.



MINARET

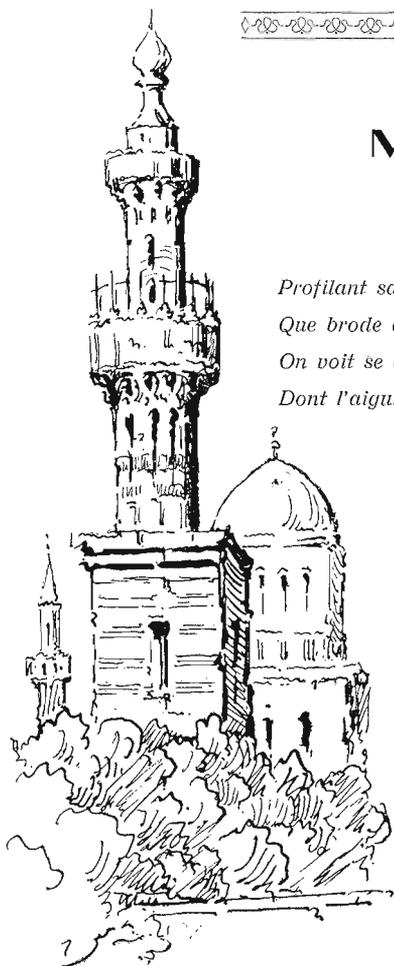


*Profilant sa blancheur sur le couchant doré
Que brode en fils soyeux l'améthyste et l'opale,
On voit se dessiner le svelte minaret
Dont l'aiguille d'argent perfore le ciel pâle.*

*Il trempe dans l'azur ses balcons gracieux
Où s'enroule, sans bruit, l'arabesque légère ;
Le soir, en grappes d'ombre, éparpillé des cieus,
Niche sur les dessins de sa dentelle austère.*

*Et, stryges anguleux pour un soir, assoupis,
Les bédouins batailleurs, à la vive prune,
Etendant sur le sol leurs somptueux tapis,
Blottissent leur sommeil au pied de la tourelle.*

NAOUM KHOUGAZ
Président.





LE FUGITIF

L'AUUBE commençait à poindre. Quelques timides rayons filtraient par la fenêtre mi-close d'une pauvre mansarde. La faible lumière décolorait déjà la flamme vacillante de la petite veilleuse posée sur la tablette de la cheminée.

Dans cette sombre demeure, aux solives enfumées, dénudée de tout ornement, dépourvue même de mobilier, un homme gisait sur un grabat. Il se trouvait depuis quelques jours en proie à une fièvre violente qui le torturait. A présent la fièvre avait atteint son paroxysme, la respiration devenait pénible ; de temps en temps sa poitrine se soulevait par soubresauts, ses yeux se noyaient dans le vague.

Un médecin mandé d'urgence constata, après une rapide inspection, que le moribond avait été atteint par une balle de revolver dans la région du poumon gauche. La blessure était grave et l'hémorragie avait été abondante. Le blessé, dont nous venons de retracer en quelques lignes l'état désespéré, était un homme qui frisait la quarantaine, d'une taille au-dessus de la moyenne et d'une robuste corpulence.

La contraction des muscles faciaux et l'épaisse arcade de sourcils noirs qui encadraient son visage, donnaient à ce masque l'expression d'une énergie farouche.

Cet homme ainsi gisant, après avoir lutté pied à pied contre la mort qui venait le surprendre, comme la bête fauve baignée dans son sang qui se raidit contre les balles mortelles du chasseur, épuisé par une trop grande perte de sang, expira dans la nuit.

Quelques jours après cet événement, je rencontrai dans la rue ce même médecin qui avait tâché de sauver l'étrange personnage. Pressantes furent alors mes questions auprès de mon interlocuteur pour surprendre quelques renseignements sur la vie de cet individu.

Il me répondit affirmativement, malgré le visible embarras dans lequel le jetait mon attitude indiscreète, mais il m'insinua que si la famille de cet homme venait à savoir qu'on se plaisait à divulguer de pareils secrets, elle en serait navrée !

Mais comme j'étais curieux et surtout très intrigué par les paroles évasives de ce dernier, je lui promis de garder le silence le plus absolu et de m'interdire même les allusions qui pourraient nuire à la réputation de cet inconnu.

Enfin, je suppliais tellement mon interlocuteur, qu'il finit par accéder à mon désir ; il commença ainsi son récit.

«Le blessé que vous avez vu l'autre jour, me dit-il, s'appelait Jacques Dufort. Riche, appartenant à une famille respectable et très ancienne, il avait fait de brillantes études au collège de sa ville natale.

Ses parents le destinaient à une carrière honorable : mais, fortement imbu d'idées romanesques, de voyages dans les continents mystérieux et de croisières dans les mers inexplorées, Jacques s'échappa de la maison paternelle.

Pendant des mois on le rechercha, ce fut en vain, Jacques demeurait introuvable.

Imaginez la douleur de ses parents ! Que n'auraient-ils donné pour revoir — ne fut-ce qu'un seul instant — leur fils bien-aimé !

A sa fuite, poursuivit le docteur, Jacques devait avoir une vingtaine d'années. Il s'engagea comme matelot sur un trois-mâts qui faisait voile pour l'Amérique du Nord.

Là-bas, il se lia d'amitié avec des mineurs qui lui firent part de leurs projets d'avenir. Enthousiasmé, et avide d'émotions violentes, Jacques accepta sur-le-champ leurs mirobolantes propositions.

Leur plan était simple, mais difficile à réaliser. Il s'agissait de découvrir un filon aurifère qui se trouvait, selon les dires de certains chercheurs d'or, dans la presqu'île de l'Alaska.

En effet, après quelques mois de fébriles recherches, Jacques et ses compagnons de fortune, crurent avoir découvert la roche aux gisements précieux.

Les fouilles furent entamées avec une activité croissante. Les travaux se poursuivaient, mais hélas ! les investigations demeuraient infructueuses.

Découragés, manquant de vivres, et se trouvant à la merci des loups qui infestaient cette région inhabitée, les mineurs avaient décidé de quitter au plus vite ce lieu inhospitalier et stérile.

Cependant dans leur hâte fiévreuse, une galerie avait été creusée ; ils travaillaient maintenant dans l'obscurité la plus complète ; des blocs de terre friable s'éboulaient sous les coups

redoublés de leurs pioches et s'abattaient sur le sol avec un bruit sourd. A la fin de la journée, avant de quitter la galerie, Jacques ramassa machinalement quelques cailloux provenant de l'éboulis.

En frottant ces pierres l'une contre l'autre il parvint à séparer la gangue, et quelle ne fut pas sa surprise en voyant sous ses yeux un métal à reflets jaunâtres : il tenait des pépites d'or !

Jacques et ses camarades, ivres de joie, ne pouvaient en croire leurs yeux ; ils avaient enfin découvert le filon tant convoité. L'allégresse était si grande, qu'ils n'avaient plus envie de poursuivre leurs travaux ; toute la journée se passa à mettre au point la question du partage.

Mais où la cupidité des gens, l'amour du lucre, les passions humaines sont mises en jeu, il est très malaisé de s'entendre ! La discussion s'envenima rapidement ; on ne tarda pas à s'apostropher et à s'insulter ; d'amis on devint ennemis ; bref ces invectives grossières conduisirent au meurtre. Jacques, égaré par la colère, l'écume à la bouche, s'était précipité sur un mineur truculent et l'avait transpercé d'un coup de poignard.

On a su quelques années plus tard que ce mineur avait survécu à sa blessure.

Eperdu, se croyant criminel et à jamais flétri par les hommes, le remords dans la conscience, Jacques s'enfuit loin de ce lieu tragique.

Il erra pendant vingt ans, traversant mers et montagnes pour échapper à l'œil vigilant de la justice, jusqu'au jour où je fus quéri d'urgence pour secourir un homme gravement blessé.

Vous savez le reste, me dit-il ; c'était Jacques qui se trouvait dans cet état déplorable. En vain je l'ai questionné pour connaître l'injuste agresseur, il est resté muet et insensible à mes supplications.

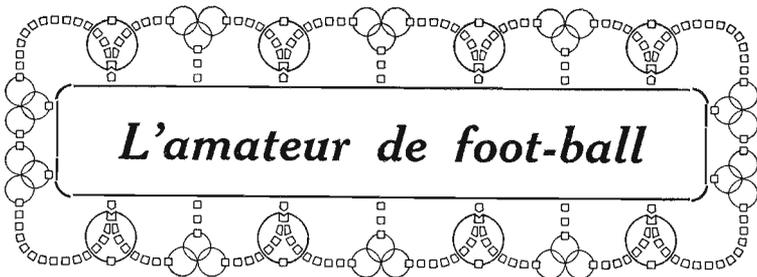
Mystère insondable, Jacques a pris avec lui dans la tombe la solution de cette énigme !

Est-ce une vengeance ? Est-ce la haine implacable de cet ex-mineur qui l'a poursuivi jusqu'au tombeau ? Je ne sais, me dit-il, d'une voix étranglée. »

LUCIEN SAVIGNON

Secrétaire.





L'amateur de foot-ball

O NUPHRE fait la satire de ces gens qui ont en horreur l'air, le soleil, la lumière, qui ne font ni promenades, ni sports, qui s'enferment chez eux toute la journée, et ne sortent que quand ils sont appelés au dehors par leurs affaires, qui ont peur du froid, de la chaleur, de l'humidité, qui ne peuvent se résoudre à faire un bout de chemin à pied, qui n'ont jamais goûté le plaisir d'une partie de jeu en plein air : et ce satirique parle juste et se fait écouter.

De tous ses discours, on ne peut dégager que cette moralité : si vous voulez être irréprochable, faites du foot-ball ; lui-même en est un amateur effréné.

Haut, trapu, fort et assez agile, il a toutes les dispositions naturelles, nécessaires à un foot-balliste : aussi s'en donne-t-il à cœur joie.

Il passe les jours, ces jours qui fuient et qui ne reviennent pas, à encaisser des coups de pieds ou à courir derrière une balle, jusqu'à s'essouffler. Ce n'est plus pour lui un agréable amusement, c'est une affaire laborieuse et à laquelle il peut à peine suffire.

Levé au point du jour, Onuphre endosse son maillot bariolé, chausse ses souliers à crampons et, d'un pas hâtif, se dirige vers son club qui se trouve à l'autre extrémité de la ville.

Arrivé là, sans même se reposer, il saisit un ballon et se met à le poursuivre ; il essaye les coups les plus difficiles ; voulant opérer un dégagement spécial, il se foule le pied, mais cela ne l'empêche pas de continuer son entraînement ; les coups de tête succèdent aux dégagements qui à leur tour, font place aux *dribblings* les plus extravagants.

Enfin, midi sonne, il s'arrête et va déjeuner ; il ne mange que deux œufs et un peu de salade assaisonnée d'un peu de vin blanc, car, dans un livre, il a lu que pour bien jouer et être « en forme » il ne fallait prendre que cela. Onuphre s'y conforme, car à 3 heures, il doit jouer contre le « New-Star F. C. » équipe redoutable, en voie de devenir champion de la ville.

La partie est engagée. Voyez Onuphre, il est partout ; il excelle surtout en dégagements, aussi le place-t-on toujours demi-centre. S'il vient à marquer un but, ses narines s'enflent, sa poitrine se gonfle.

Enfin la partie est terminée, Onuphre est vaincu par 2 buts à 1, mais il est content tout de même, vu la supériorité de son adversaire.

« Cet homme raisonnable qui a une âme, qui a un culte et une religion, revient chez soi, fatigué », meurtri et affamé, « mais fort content de sa journée » : il a joué au foot-ball.

GEORGES STATHIS.





Impressions nocturnes

DANS les vieux quartiers de la ville, les maisons caduques et grises ont une poésie intense... La tristesse des choses qui vont mourir plane sur les pierres effritées, elle se glisse dans l'âme même des habitants ; elle envahit les rues boueuses où les murs mal crépis, les balcons en bois vermoulus, les fenêtres basses toujours ouvertes, les portes qui grincent au moindre souffle et les pavés disjoints, inspirent une mélancolie profonde qui s'amplifie aux heures enchantées du soir...

L'air y est saturé d'une odeur étrange. Comme des fantômes, quelques indigènes aux masques rigides s'acheminent sur la route. Les rues sont silencieuses, à peine si l'aboïement d'un chien blesse de temps à autre la quiétude du quartier. Il semble que l'on vive au milieu de ruines bizarres, contemporaines des vieux âges et que rien, sinon le vent qui souffle ou l'oiseau qui niche sur les terrasses, n'y révèle la présence de la vie.

Quand la nuit tombe, plus un cri ne s'élève : tout se dissout dans l'ombre totale, tout dort dans l'inconscience et dans le rêve. Parfois un son d'horloge amorti et lointain s'effeuille lentement dans les ténèbres ; du papier, que le vent froisse et traîne sur le sol, imite un pas de promeneur ; puis, le calme reprend, un calme sinistre qui envahit l'étendue. Le promeneur attardé sent l'air vif le souffleter au visage ; il marche, mais la nuit l'ensorcèle, l'émeut... Il a presque peur du silence ; son souffle devient rapide, son cœur bat très fort... il écoute, mais aucun bruit ne frappe ses oreilles... il essaye de regarder... il ne voit que des ombres... il croit distinguer un spectre qui se détache d'une muraille... il est assailli par l'effroi qui le retient immobile pendant quelques minutes. Un frisson lui secoue le corps et lui imprime un mouvement brusque. Il marche et s'étonne du bruit de ses pas, sonore, imprévu, troublant, un bruit qui en éveille une multitude d'autres répercutés dans le silence.

Et ces bruits, mêlés à son « tousotement » nerveux, produisent un son grave qui trouble l'air et se propage, au delà des bâtisses, au delà des mosquées dont les minarets sveltes épousent la morne noirceur de l'ombre. Sur ses lèvres, il sent le baiser de la nuit ; son souffle rencontre la froide haleine des ténèbres. Il

s'engouffre, il s'ensevelit, il se trempe tout chaud dans le bain de l'obscurité. Il y agite ses membres ; il goûte à la volupté triste du froid ; il nage dans la nuit. Il se pâme presque, tant il trouve obsédante et surnaturelle sa marche en ces heures tardives à travers l'océan de ténèbres qui l'enveloppe... Il regarde derrière lui pour voir s'il n'a pas laissé d'empreinte sur l'ombre qu'il a traversée. Sa main tâte le vide... il le sent s'émietter, glisser entre ses doigts engourdis.

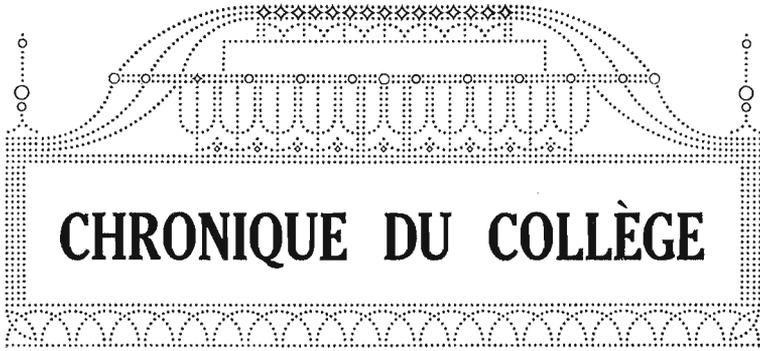
Quelquefois, fatigué, il regarde le ciel noir ponctué d'étoiles ; il y remarque des formes qui voguent ; il respire un arôme singulier ; il s'émerveille de voir tant d'or dans les étoiles, tant d'argent dans les nuages amorphes, pelotonnés dans l'espace... il marche doucement, lentement... il est las ! Il veut s'asseoir ; en regardant autour de lui, il s'étonne de voir plus clair, il écarquille les yeux, il distingue quelque chose de brillant. Un réverbère troue la nuit. ; il entend une rumeur, il voit des hommes dans des cafés encore éclairés. Immobile comme ces statues antiques aux poses graves, il savoure sa délivrance, il déguste sa joie.

Souvent un son nasillard le charme de sa sonorité et quelquefois un orgue de barbarie éparpillant dans l'air ses notes inégales, le captive et l'arrête.

Le son se propage monotone et triste, il gagne l'étendue, il vibre, il s'élance... on dirait qu'il déploie des ailes harmonieuses dans un azur idéal ! on dirait que la vieille cantilène s'anime, qu'elle danse en agitant ses grelots au bruit des tambourins, des violes et des cithares ; on dirait qu'elle l'enveloppe et le grise comme une sirène, qu'elle le fige sur l'écran des bâtisses endormies et qu'elle le fascine à tel point qu'il demeure longtemps, pâle, perdu dans sa rêverie, titubant au seuil de la lumière comme un malheureux qui ne voit plus.

GEORGES YAKED.





CHRONIQUE DU COLLÈGE

Revue théâtrale



Nous avons déjà dit avec quel empressement le groupe artistique du collège s'était constitué, au début de cette présente année scolaire, pour donner, en temps opportun, de saines et récréatives représentations théâtrales.

Cet empressement, joint à un dévouement qu'on ne peut qu'admirer, n'a connu aucun moment de ralentissement ; les séances ont succédé aux séances, à intervalles sagement réglés, apportant, à dates et heures fixes, le rayon qui égaye.

Le 4 février, il donnait, aux élèves pensionnaires, une véritable soirée récréative.

Au programme :

Tapatoff, <i>marche</i>	Orchestre.
Le Fourniment, <i>chansonnette</i> , par	M. E. GASPARO
Pampras Tralos Montès, <i>valse</i>	Orchestre.

Le Docteur Oscar

Comédie bouffe en un acte d'ANTONY MARS.

Oscar Morisseau, <i>peintre-médecin</i> ,.....	MM. M. GAVROY
Briquet, <i>domestique d'Oscar</i>	F. CÉPICH
Morisseau, <i>père d'Oscar</i>	H. BANNOUT
Groslait, <i>paysan</i>	E. JAOUCH
Jolibois, <i>peintre</i>	G. ATTA
Narcisse, <i>domestique de M. Morisseau</i>	E. GASPARO

Bonne nuit, *galop*

Orchestre.

Ces rôles si divers eurent la bonne fortune de rencontrer de parfaits interprètes. L'inimitable M. GAVROY, dans l'incarnation du peintre-médecin, n'eut pas son pareil ; avec quelle finesse et quel à-propos il faisait face à tout, ne se laissant déconcerter ni par les situations les plus embarrassantes, ni par les personnes les plus inattendues.

MM. JAOUICH et CÉRICH excitèrent au plus haut point l'hilarité générale : en cela, ils sont passés maîtres.

Par son jeu de physionomie, par son timbre de voix et ses gestes vraiment caractéristiques, M. BANNOUT sut donner, à Morisseau père, l'allure du paysan petit vieux, matois et dégoûrdi.

M. ATTA fut l'homme de la circonstance ; quant à M. GASPARO, bon acteur dans le rôle de Narcisse, il excella en mimant à la perfection la chansonnette militaire comique : *Le Fourniment*.

En résumé : soirée intéressante, artistes très applaudis. N'oublions pas l'orchestre dont les morceaux furent appréciés.

Tous nos remerciements et les plus chaleureux aux acteurs et organisateurs de cette agréable petite fête de famille.

Le 14 février. — L'année dernière, Polian nous avait charmés par les tours les plus prestigieux que nos jeunes imaginations — pourtant si fertiles — ne soupçonnaient même pas. Il nous avait semblé qu'avec ce Frégoli parisien le dernier mot, en passes et jongleries de tous genres, avait été dit. Eh bien ! Monsieur TOLROM nous prouva le contraire.

Son programme très varié comportait trois parties.

Dans la 1^{re}, ses opérations financières, ses manipulations de cartes, ses bijoux baladeurs et surtout ses anneaux enchantés, nous firent voyager, un temps délicieux, à travers *l'Impossible* ; nos yeux émerveillés s'extasièrent à toutes ces expériences d'illusion exécutées avec un talent remarquable.

A la deuxième partie, ce fut le *rire... aux éclats* provoqué par une série humoristique, satirique — et de bon aloi — de chansons d'après guerre. Mais le clou de cette partie du programme fut l'interprétation de *Mon Nouveau Théâtre*, une bouffonnerie musicale exécutée par l'auteur lui-même, notre célèbre prestidigitateur.

L'artiste battit le record théâtral en interprétant à merveille le rôle de tous les personnages, sans omettre la foule, mimant, chantant, imitant l'orchestre, exhibant le meilleur passage de tel

instrument soliste, en un mot remplissant à lui seul la scène, donnant ainsi la complète illusion d'un opéra célèbre, monté dans le plus féerique décor ; le succès dépassa toute attente, aussi les applaudissements ne furent point ménagés.

La troisième partie — véritable triomphe de la mnémotechnie et des improvisations les plus heureuses et les plus inattendues — fit défiler, sous nos yeux charmés, ces tours de force de la mémoire étonnante dans ses ressources et qui tient du prodige quand on a su l'entraîner. L'artiste ne fut plus Monsieur Tolrom, mais une chronologie vivante récitant de mémoire tous les faits, toutes les dates de l'Histoire de France ; une machine à calculer répétant avec une remarquable facilité les expériences du fameux calculateur INAUDI, jeune pâtre du Piémont qui, à 25 ans, devant l'Académie des sciences, donnait, avec une rapidité stupéfiante, la solution des problèmes les plus difficiles qui lui furent posés ; une bibliothèque musicale qu'un pianiste virtuose utiliserait avec un rare talent d'à-propos, donnant de mémoire tous les opéras, opéras comiques, opérettes et opéras bouffes, arrêtant un morceau commencé pour passer, sans heurt, à un autre et d'un tout autre auteur, cependant que sa prodigieuse mémoire classait des cartes à jouer qu'on avait tirées d'un jeu.

L'artiste mélomane fit sensation quand il exécuta, avec une dextérité surprenante, des improvisations musicales, sur des notes imposées par le public.

Cette séance merveilleuse eut sa première, sa deuxième, et jusqu'à sa cinquième représentation. On sait que Monsieur Tolrom est le Fondateur et le Directeur de l'œuvre si opportune du bon théâtre ; on sait aussi que la tournée de cette œuvre éminemment catholique et bien française a été faite au profit des orphelins de la guerre.

Le 24 février. — Ce jour-là fut un jour de liesse comme il convenait à un Mardi-Gras. Rien ne manqua à la fête ; et pour se mettre au ton du jour, notre groupe artistique inaugura, dans son répertoire, un genre de pièce tout nouveau. Il tenta de donner en matinée : *Le dit de l'homme qui aurait vu Saint-Nicolas*, un miracle en deux tableaux et en prose de Henri Ghéon.

Ce dramatisse catholique et français vient d'écrire pour le théâtre ; son œuvre assez hardie a fait jeter les hauts cris à un certain clan d'écrivains qui croiraient s'abaisser s'ils écrivaient des pièces pour jeunes gens — et jeunes gens chrétiens — par conséquent à chercher leurs sujets dans le christianisme.

Avec Henri Ghéon, nous voilà revenus en plein Moyen-âge pour y vivre notre foi, la foi des premiers jours, foi lumineuse, foi ardente, foi active, donnant à notre pauvre vie mortelle un sens et une raison.

Malgré les vives appréhensions et surtout les fortes résistances du *clan*, H. Ghéon, catholique de race et écrivain de talent, a composé depuis 1922, et sous le titre « Jeux et Miracles pour le peuple fidèle », des pièces dans le goût et la forme des « Mystères » et « Miracles » que jouaient les confrères de la Passion, et pour lesquelles « nos dévots aïeux » se passionnaient.

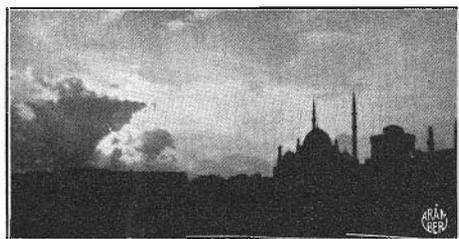
Tout en faisant œuvre d'assainissement nécessitée par le débordement malsain et ordurier qui a envahi la scène, H. Ghéon prétend, par sa nouveauté théâtrale, *édifier* le public et les interprètes; c'est lui-même qui nous l'annonce dans sa préface en tête de ses « Jeux et Miracles ». Voici ce qu'il dit : *Edifier*. Ne riez pas. Voilà encore un des plus beaux mots de la langue que le mauvais usage a affadi et disqualifié. *Edifier*, apporter sa pierre au temple secret que chaque homme peut espérer de voir grandir en lui et où Dieu régnera; édifier le chrétien, édifier *le saint* dans l'homme ». Quel beau programme de formation ou plutôt de régénération individuelle et sociale. Pour cela H. Ghéon cherche ses héros dans les saints. « Dieu n'a-t-il pas pris ses saints parmi les hommes? et n'est-ce pas pour que leur exemple humain nous instruisse? Et Lui-même n'est-il pas venu, en personne et sous les traits d'un homme, nous enseigner *la Voie, la Vérité et la Vie* dans un langage humain? » Par eux, Ghéon veut tâcher, dans la mesure de ses forces, de réaccoutumer le siècle *au merveilleux chrétien* comme à une réalité. Travailler à rendre la foi plus concrète, plus familière et plus intimement mêlée à notre vie de tous les jours. Enfin, « faire rentrer dans la société des hommes, ces hommes d'hier et de jadis, aujourd'hui saints, qui partageant notre condition, nos tentations, nos faiblesses, gagnèrent le ciel sur la terre et militèrent avant de triompher ».

Le collègue S^{te}-Catherine, voulant répondre aux efforts du grand dramaturge du théâtre populaire catholique, interpréta, le jour du Mardi-Gras, le jeu de S^t Nicolas; trois de nos meilleurs artistes s'y essayèrent, ce furent MM. H. BANNOUT, E. JAOUICH et M. GAVROY. Si un plein succès ne vint pas couronner les efforts d'une soigneuse préparation, il ne faut point en rendre responsables nos acteurs qui, en l'occurrence, et pour un tel début, surent incarner leur personnage avec assez de bonheur.

Le public ne serait-il pas pour quelque chose dans ce demi-succès ? Oui, car la nouveauté le surprit. Il n'était donc pas suffisamment préparé à cet art dramatique d'un nouveau genre. Que nos artistes ne se découragent pas ; au contraire, qu'ils soient fiers d'avoir ouvert la voie à cette renaissance du théâtre, du bon théâtre : l'œuvre est grandiose.

Le 19 mars.— L'Académie littéraire, pour conserver les bonnes traditions, donna, en la fête de la solennité de S^t Joseph, une séance récréative. On y applaudit MM. J. ZÉNIÉ, M. MICHALLA, E. JAOUICH, F. CÉPICH, M. ZOGHEB, F. ROMANO, J. VIVANTE. G. STATHIS, H. RABBATH, H. YESSULA et M. LOÏSIDIS, qui, dans « L'Ame des Héros » et « Son Altesse », soulevèrent la salle par l'entrain, le brio qu'ils donnèrent à ces deux pièces d'un caractère particulier.

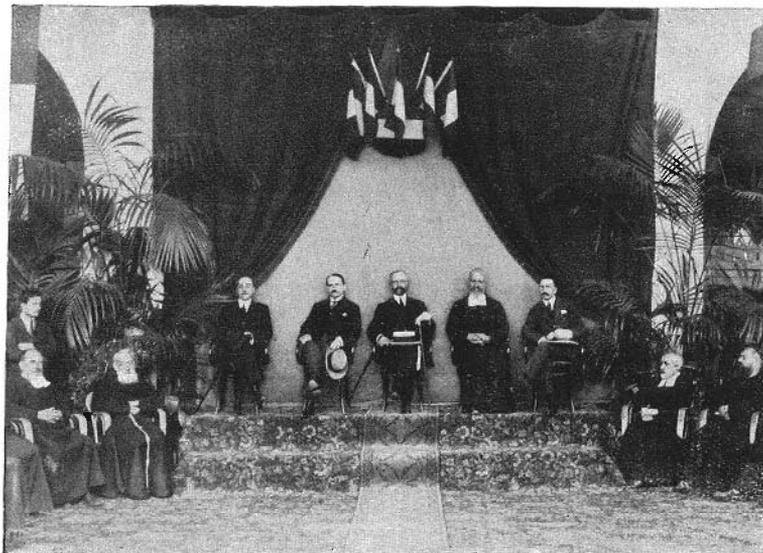
« L'Ame des Héros » a été apprécié dans *Echos de l'Académie* ; quant à « Son Altesse », le triomphe fut sans précédent. Aussi vouloir mettre en relief les qualités particulières de chaque acteur serait s'exposer à des redites. Nous votons une mention spéciale à tous ces acteurs déjà très applaudis en ce jour mémorable du 19 Mars ; ils le seront encore très prochainement.



La Marine française

Le deuxième trimestre de cette année scolaire devait compter, dans ses annales, la réception d'un des chefs les plus vaillants de la Marine française.

En effet, Monsieur l'Amiral LE COUÉDIC DE KÉRÉHAN, se rendant à Beyrouth, et de passage à Alexandrie, voulait bien,



Réception de l'Amiral Le Couédic de Kéréhan.

Photo Givinsian

accompagné de Monsieur F. GIRIÉUD, Consul de France, faire au collège S^{te}-Catherine une visite semi-officielle; cette forme, presque en marge du protocole, donnée à cette visite, n'enleva rien au décorum de brillante solennité, que le collège sait donner à toutes ses réceptions.

Une estrade d'honneur, des massifs de verdure très décoratifs, des faisceaux de drapeaux aux couleurs françaises et alliées, un agréable parterre de plus d'un millier d'élèves, les échos du collège répondant aux accents vibrants de la *Marseillaise* et aux joyeuses harmonies musicales d'un chœur bien fourni, les flots d'une prose déclamée saluant l'auguste visiteur, exaltant ses vertus

de grand patriote et d'illustre capitaine, chantant les gloires d'une France chevaleresque et magnanime, et le passé prestigieux de cette même France guerroyant en Egypte avec Bonaparte, les claironnantes envolées d'un poème de circonstance, le *Drapeau*,



Photo Ginivisian.
Monsieur l'Amiral avant de quitter le Collège Sainte-Catherine.

les enthousiastes applaudissements d'un public vivement impressionné : tels furent les éléments de fête qui créèrent l'atmosphère bien française dans laquelle se déroulèrent les numéros du programme de cette inoubliable réception.



Retraite de fin d'études

Le 3 mai au soir, vingt-neuf élèves des classes de mathématiques, de philosophie, de première D et de seconde année commerciale, prenaient le chemin de la Campagne pour s'y livrer aux douceurs salutaires d'une retraite de trois jours.

Ainsi éloignés de la vie trépidante de la Cité, ils se sont recueillis dans le calme des frais ombrages où la solitude leur



La Retraite de fin d'études.

Photo Ginivisian.

permettait de converser avec eux-mêmes. Dans les sentiers du grand parc, ils ont étudié les grands problèmes de l'existence qui, bientôt, allait leur livrer une guerre déloyale et perfide.

Le R. P. PAUL d'ORLÉANS, dont les paroles d'apôtre ne sont jamais demeurées sans échos, leur a prodigué les bienfaits de son éloquence entraînant, et les trésors de ses bienveillants conseils. Oh ! quels enseignements de tout premier choix n'ont-ils pas reçus de ce juge autorisé, doublé d'un penseur profond et délicat !

Par ses entretiens substantiels, le T. C. FRÈRE CYPRIEN seconda très heureusement dans sa tâche le R. P. Prédicateur. En lui on

retrouva ce zèle qui caractérise tous ses actes, toutes ses paroles, et qu'on ne surprend que dans les âmes dont la vie est faite de sacrifice et de dévouement.

Quelle abondante moisson engrangée par ces vingt-neuf retraitants, au cours de ces trois jours de fécond travail intérieur ! Que d'énergies accumulées ! que d'armes amassées et mises en bon état pour les luttes de demain !... Et, dans leurs âmes renouvelées, régénérées, baignant dans la pleine lumière de la grâce, quelle tranquillité douce ! quelle parfaite sérénité !

Avant de se disperser et de reprendre contact, pour ainsi dire, avec le monde, les bienheureux retraitants se réunirent une fois encore, dans la salle des conférences, non comme auditeurs attentifs au pied de la chaire du Maître, mais pour exprimer leur reconnaissance et leur joie à ceux qui leur avaient procuré tant d'ineffable bonheur.

Ce fut M. N. ΚΗΡΟΥΓΑΖ, président de l'Académie, qui prit la parole ; il s'exprima en ces termes :

MON RÉVÉREND PÈRE,
CHERS FRÈRES,

Comme vous nous le prédisiez au début de cette retraite, le calme et le pittoresque incomparable de la campagne nous ont été d'une salutaire utilité et ce n'est pas sans regret que nous avons vu se terminer la série si intéressante de vos sermons.

Sermons ! que ce mot convient mal à ces entretiens spirituels et graves à la fois, où, sans mettre une sourdine à votre cœur de père, vous avez su captiver nos esprits et affermir nos volontés, où l'érudition la moins rébarbative s'aiguise d'une ironie souriante et sans malice.

Nous avons écouté votre bonne parole, abondante et nourrissante comme la manne céleste qui neigeait sur les Hébreux en marche vers la terre promise, et nous ne voulons pas quitter cette campagne avant de vous témoigner notre profonde gratitude pour l'affection toute paternelle dont vous vous êtes montré prodigue durant ces trois jours de retraite.

A l'issue d'une récollection comme celle-ci où l'on envisage la vie comme une lutte sans fin, où chacun se sent meilleur et profite mieux de la grâce, nous voulons vous remercier, mon Révérend Père, d'avoir orienté nos désirs, vers un idéal, naguère entrevu par quelques-uns, soupçonné par d'autres, en tout cas embryonnaire encore ou pour le moins très vague. Non, la vie que nous regardions comme souriante et facile nous apparaît maintenant sous son angle véritable. Nous savons qu'il faut conduire nos passions pour en tirer le meilleur parti ; nous savons, pour les avoir entrevues durant le cours de nos réunions, les mille et une difficultés qui assiègent le jeune homme à sa sortie du Collège ; nous savons les multiples préoccupations qui nous solliciteront et c'est grâce à vous, mon Révérend Père, grâce à votre inlassable dévouement que, notre foi mieux

éclairée, notre caractère mieux trempé, résisteront aux artifices séducteurs du monde.

La foi et la vertu, les deux sauvegardes du jeune homme, seront pour nous le bouclier qui nous préservera des embûches de la tentation ; non pas un bouclier de parade, mais une défense puissante contre laquelle viendront déferler et se briser les flots tumultueux des sollicitations mauvaises.

Comment vous exprimer, comme nous le voudrions, toute la reconnaissance qui déborde de nos cœurs ! Les mots ne le pourraient avec décence. Du moins, en ce jour d'adieu, ou plutôt, espérons-le, d'au-revoir, nous vous promettons une fervente communion à laquelle tous les retraitants se donnent rendez-vous, le 15 Mai, jour de la fête de Saint Jean-Baptiste de la Salle. Nous mettrons toute la ferveur de nos âmes à accomplir cet acte, car mieux que nos paroles, nos prières iront porter, à Celui qui sait tout, les vœux de sainte et longue vie que chacun de nous a formulés à votre intention et à celle de tous les maîtres qui préparèrent nos âmes au bel essor qu'elles vont prendre ce soir même.

Cette halte, au seuil de la vie, a précisé, si j'ose dire, les perspectives de notre avenir, et nous a préparés à entrer résolument dans la lice pour y lutter et pour y vaincre.

Un Retraitant



Le T.C. Frère Absalon,

Visiteur de Syrie

Le 11 juin dernier, les journaux d'Alexandrie portaient à la connaissance du public la nomination du T.C. Frère ABSALON, directeur du collège Sainte-Catherine, à la haute fonction de Visiteur de Syrie.

Le T.C. Frère Absalon quittait donc le collège de Sainte-Catherine qui depuis 1893 l'avait vu successivement professeur, sous-Directeur et Directeur.

Le distingué professeur de mathématiques, par ses rares qualités d'ordre et de méthode, annonçait déjà l'administrateur qui prévoit, coordonne et met tout en mouvement, le chef qui dirige avec ce coup d'œil sûr et cette maîtrise de soi-même que rien ne déconcerte.

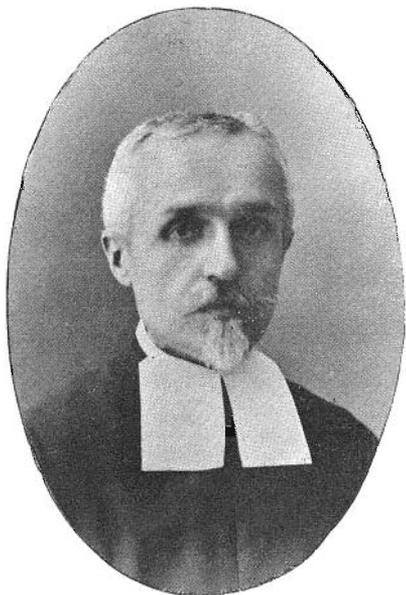
En 1914, la guerre le surprenait achevant sa 14^{m^e} année d'enseignement en classe de mathématiques, qui, sous son habile et paternelle direction, ne connut que des succès.

En juin 1918, le T. C. Frère Absalon était nommé Sous-Directeur du Collège. A ce sujet le *Lotus* écrivait :

La mobilisation, en 1914, trouva le T. C. Frère Absalon en France. Simple-ment, mais bravement, il se donna tout entier à sa nouvelle existence. Appelé bientôt à faire partie du contingent français de l'escadrille n° 124, dite escadrille Lafayette et formée de volontaires américains, il continua à remplir son devoir de bon Français. On sait comment ce groupe d'aviation se couvrit de gloire...

Mis en sursis, à cause de son âge et comme membre de l'enseignement, le T. C. Frère Absalon nous arrivait le 7 janvier. Quelques semaines après, il était nommé Sous-Directeur du collège Sainte-Catherine. Au risque d'offenser sa modestie, nous nous plaisons à reconnaître que le T. C. Frère Absalon est vraiment « *the right man in the right place* ».

Deux ans après, le T. C. Frère Absalon prenait en mains la



Le C. Frère Absalon.

haute direction de ce même vieux collège où il avait si laborieusement travaillé pendant plus d'un quart de siècle. C'est alors que resplendirent ses belles qualités d'administrateur sage, éclairé et prudent, d'organisateur actif et discret, et de promoteur clairvoyant de toutes les initiatives qui concourent au bon ordre et au développement normal de tous les genres de progrès dont sont susceptibles les œuvres nombreuses et variées d'un important établissement scolaire.

Plus particulièrement, sa dernière année de directorat fut féconde. On sait que depuis longtemps déjà, le collège Sainte-Catherine, trop étroit

pour recueillir une nombreuse population scolaire qui, en moins de 10 ans, s'était plus que doublée, cherchait à pourvoir au recrutement constant et toujours croissant de son personnel ; le T. C. Frère Directeur solutionna le problème. Après bien des démarches, c'est-à-dire en mai dernier, il faisait l'achat d'un terrain pour la construction d'un collège doté des plus récents perfectionnements.

A travers les multiples et absorbantes préoccupations de sa charge, le T.C. Frère Absalon n'oubliait pas que placé à la tête d'un personnel nombreux, il en était surtout le père. Qui dira le nombre de ceux qu'il a gagnés à la bonne cause, ou simplement maintenus dans le droit chemin ? . . . Mais de peur de blesser la modestie de celui que tout le collège regrette, nous nous voyons dans l'obligation de maintenir le voile sur cette partie de son œuvre qu'il juge, et à bon droit, la plus consolante et la plus féconde.

Tant de qualités ne pouvaient qu'attirer les honneurs. Aussi est-ce de tout cœur que nous applaudissons à sa nomination de Visiteur de Syrie.

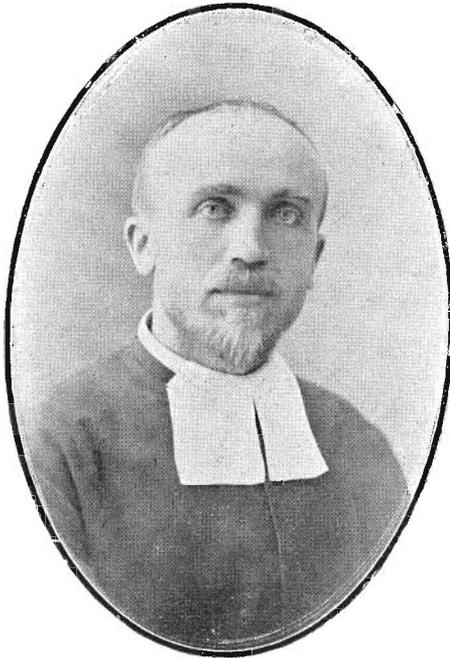
Que le Seigneur, qui vient d'étendre le champ d'action de son zélé serviteur, le remplisse de ses lumières et le comble de ses divines bénédictions.



Le C. Frère Cyprien-Pierre,

Directeur du Collège Ste-Catherine

Le 10 juin dernier, dans la vaste cour du collège, pavoisée comme aux jours des grandes réceptions, autour d'une estrade d'honneur, maîtres et élèves se pressaient pour présenter leurs hommages et leurs vœux au C. Frère CYPRIEN-PIERRE que ses



Le C. Frère Cyprien.

Vénérés Supérieurs venaient de placer à la tête du collège Sainte-Catherine. Une telle distinction ne pouvait rencontrer un sujet aussi marquant dont le nom prédestiné le désignait depuis longtemps à devenir l'une des pierres angulaires du splendide édifice élevé par tant de belles générations intellectuelles sur le sol fécond de l'Égypte.

Heureux bénéficiaires de son paternel dévouement et de sa sagacité dans les affaires administratives, alors qu'il exerçait les fonctions de Sous-Directeur, nous avons pu apprécier à leur juste valeur les

rares qualités qui l'avaient déjà placé sur le pavois, et qui depuis l'ont désigné pour de plus hautes dignités : nous en bénissons le Ciel et nous en remercions ceux qui l'ont, à si juste titre, distingué.

Nous déposons aux pieds du nouvel élu du Seigneur, avec l'hommage de nos cœurs, la gerbe opulente et fraîche de nos meilleurs souhaits de bienvenue, de santé, de bonheur et de prospérité.

Après avoir salué son nouveau Pilote, le collège exprime au C Frère ITALÉ, nommé Sous-Directeur, ses sentiments de filiale soumission et de parfaite fidélité.

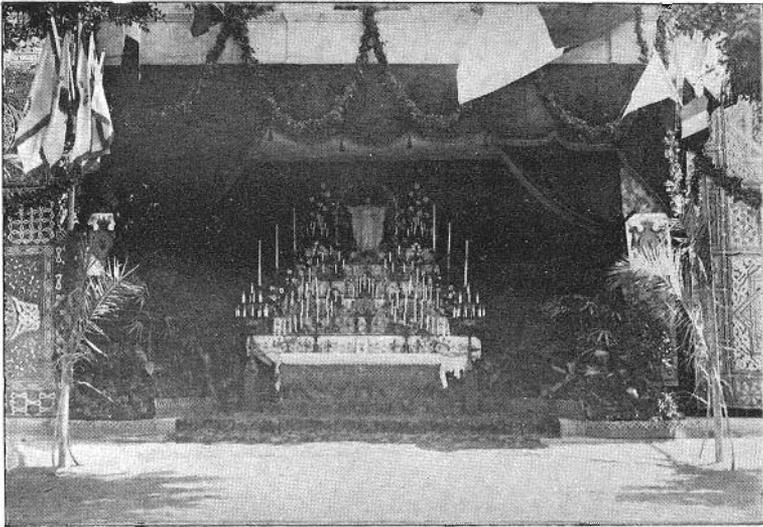
Ses incontestables qualités de professeur aux cours techniques, ainsi que ses vertus d'excellent religieux, le désignaient d'office à un si digne emploi. Nous en sommes fiers. Nous le prions d'agréer, avec nos félicitations, l'assurance de toute notre bonne volonté.



La Fête-Dieu

Ce fut une grandiose manifestation que tout ce déploiement religieux, au soir du 14 juin, pour bénir et exalter le triomphe de Jésus-Roi, dans l'ineffable sacrement de son amour.

Quelle fête et quel triomphe



Reposoir édifié dans la cour du Collège pour la Fête-Dieu.

A cet effet, rien ne fut épargné. Chacun comprenant l'importance du grand œuvre auquel il coopérait, donna le meilleur de lui-même. Longtemps à l'avance, de ci, de là, par fraction et par

numéro, s'organisa le superbe programme de cette fête divine : les enfants de chœur esquisaient leurs lentes et gracieuses évolutions que devaient illustrer des figures symboliques ; la chorale exerçait ses hymnes de choix, l'harmonie travaillait ses marches sacrées pleines de majesté royale, cependant que les prêtres préparaient les âmes du peuple fidèle, surtout les âmes des tout petits pour en faire des ostensoirs vivants agréables au Seigneur, que des mains pieuses édifiaient ce qui allait devenir le trône de l'Agneau, que les vierges tressaient leurs couronnes, et que les roses, sur leur tige nouvelle, tissaient les pétales de leur calice qu'un rayon colorait et embaumait...

De tels préparatifs ne pouvaient qu'assurer le succès de cette fête — la Fête-Dieu — qui, dans le ciel, doit être une fête perpétuelle...

Aussi avec quel délice, Jésus, porté par son pontife, dut parcourir le chemin que tant de mains et de cœurs tracèrent, et fleurirent de guirlandes et d'arcs de triomphe ; et comme ses mains divines, invisibles à nos yeux de chair, se tendirent vers nous, alors que lui formant une haie double nous nous tenions courbés en terre, les yeux fermés mais le cœur près de lui. Ses mains chargées de divins présents s'ouvrirent alors toutes grandes et laissèrent choir sur nos âmes la rosée bienfaisante de ses grâces.

O vous qui avez si pieusement préparé le jour si grand et si beau qui consacre merveilleusement l'amour de notre Dieu, faites que ce jour se prolonge, en édifiant, au dedans de vos âmes, le temple, l'autel, le tabernacle et le ciboire trois fois saint où Jésus aimera à résider pour le temps et durant toute l'éternité.



Fête Sportive

Ce fut le 21 juin que le collège Sainte-Catherine donnait sa fête sportive annuelle. Elle se déroula à la Maison de Campagne des Frères, et dans le féerique décor de jeunesse et de fraîcheur d'une splendide après-midi d'un printemps attardé, avec, comme éléments de choix, de jeunes sportsmen à l'allure martiale, et un public élégant et nombreux.

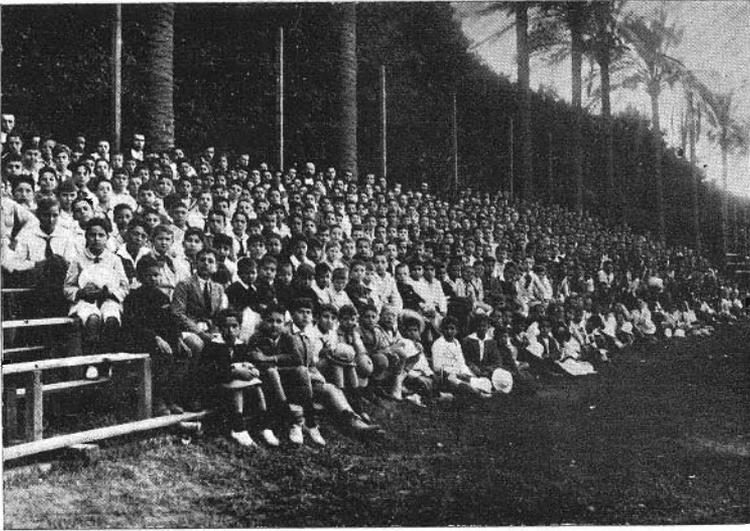
A 15 heures 30, une brillante *Marseillaise* et l'hymne égyptien, enlevés par près de 60 exécutants, saluaient l'arrivée d'un important cortège de hautes personnalités que le C. F. CYPRIEN, Directeur du collège Sainte-Catherine, conduisait à l'estrade



La fête sportive.

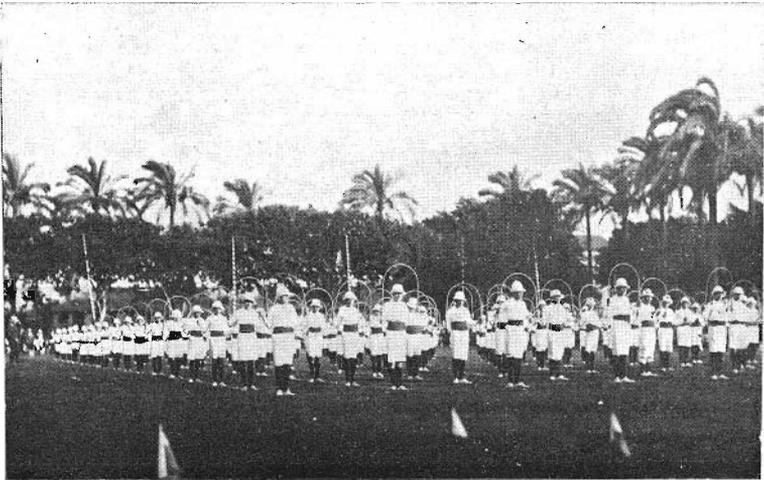
Photo Paslidès

d'honneur ; on y distinguait S. A. le Prince OMAR TOUSSOUN, M. F. GIRIEUD, Consul de France, M^{me} GIRIEUD, S. A. le Prince ABBAS IBRAHIM HALIM, le T. C. Frère ISMAËLIS, Assistant, le T. C. Frère OGER, Visiteur, M. E. GAUDAIRE, Agent général des M.M., M. L. JULLIEN, directeur de l'Union Foncière, Messieurs ARCACHE Bey et RAMADAN YOUSSEF Bey, conseillers municipaux, le Commandant du *Général Metzinger*, M. MONFRONT Bey, le Révérend Père Gardien du Couvent Sainte-Catherine, Monsieur J. DESVERNOIS, directeur du Comptoir National d'Escompte, M. STREATFIELD, directeur des Ports et Phares, M. le D^r Cégan, Chev. Ch. LUZIANOVICH, président du Cercle Sainte-Catherine,



Un groupe d'élèves.

Photo Ginivisian.

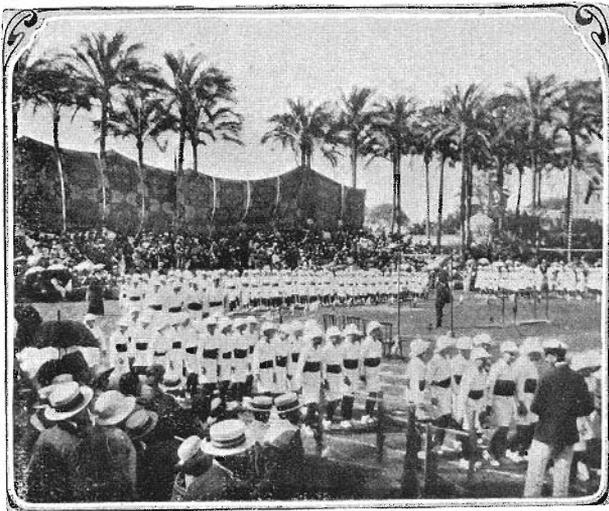


Mouvements d'ensemble avec arcs en bois.

Photo Ginivisian

les supérieurs des Communautés religieuses de la ville, et Monsieur E. NAUDI, commissaire général de la Fête.

Le défilé des gymnastes, suivi du salut, les mouvements d'ensemble à mains libres, puis avec arcs en bois, la boxe française, enfin et surtout les impressionnantes exercices d'ensemble des 600 gymnastes ajoutant à la sûreté de l'exécution, la grâce du geste et la souplesse du mouvement, eurent le succès triomphal qu'on devait en attendre, étant donné la haute compétence de M. ARTHUR ELMAS, professeur d'éducation physique, et dont l'éloge n'est plus à faire depuis qu'il a contribué à la création de ce genre de fête sportive imitée par la plupart des établissements



Le défilé.

de notre ville. Après avoir salué la compétence notoire du Maître, félicitons-le d'avoir rencontré au collège Sainte-Catherine un élément de tout premier choix fait d'activité, de discipline et de souplesse, sur lequel il a pu se livrer en toute certitude de succès ; aussi, la parfaite exécution de ces mouvements fut-elle des mieux réussies, et souleva-t-elle de très vifs applaudissements. Honneur donc à nos vaillants gymnastes ! Honneur surtout à leur distingué professeur !

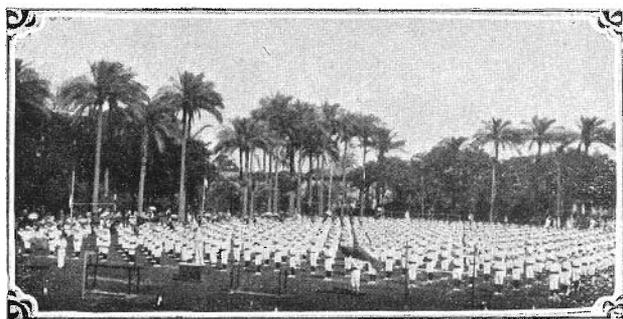
La gymnastique artistique eut un programme attrayant et varié ; le jeu de ses athlètes captiva, une heure durant, l'attention d'un public amateur des sports et qui applaudit sincèrement

aux judicieuses décisions du Jury quand il décerna : la coupe en argent à M. F. ZALZAL ; les médailles d'argent à Messieurs J. MARIKIAN et E. KOORI, celles de bronze à MM. T. TARABOULSI et H. STÉFANELLI.

Entre temps, les courses de 60, 200, 400, et 1500 mètres, la course à un pied, la course d'obstacles, la course de relais, l'hurdle race, le ball race, et la flûte enchantée, provoquaient dans le stand, une animation charmante, et sur les estrades un intérêt des plus passionnants.

Voici la liste complète des heureux gagnants :

Course de 60 mètres : MM. E. Philodème, J. Farugia, M. Beleidi, C. Hadzoglou, G. Dapéry, R. Bonguardo, F. Emon et C. Smyrniadis.



Le Salut au Drapeau.

Course de relais : les classes commerciales.

Flûte enchantée : MM. R. Coulon et R. Zottich.

Course à un pied : MM. A. Gubbay et A. Honeïni.

Course avec cerceaux : MM. B. Boutros et G. Soussa.

Course de 200 mètres : MM. D. Pavlidès, E. Jean, P. de Palo J. Messina, M. Abboudy et G. Issay.

Marche de 200 mètres : M. J. Marikian.

Hurdle race : MM. E. Jean, E. Philodème et A. Asfar.

Course d'obstacles : MM. G. Stathis et J. Farugia.

Course de 400 mètres : MM. D. Pavlidès, E. Papadopoulo, J. Messina, P. de Palo, M. Abboudy et G. Issay.

Ball race : MM. C. Sarris, et S. Moldovanos.

Course de 800 mètres : MM. D. Pavlidès, E. Papadopoulo, J. Messina, Nicolaïdès, G. Catsilidès et G. Issay.

Course des anciens : M. M. Gavroy.

Nous avons vivement regretté la suppression du lancement du poids, du javelot et du disque et les sauts en longueur et hauteur qui eurent lieu en séance privée sous le contrôle de MM. CAPTAIN W. L. MASON, P. BONETT et E. NAUDI, membres du Jury. Nous sommes heureux de connaître les deux premiers des concurrents qui prirent part à ces 3 épreuves ; ce sont :

pour le *lancement du poids* : MM. K. Fakry et J. Marikian ;

pour le *lancement du javelot* : MM. M. Belcidi et J. Marikian ;

pour le *lancement du disque* : MM. G. Stathis et J. Marikian ;

pour le *saut en longueur* : MM. E. Philodème et M. Milonadis ;

pour le *saut en hauteur* : MM. K. Fakry et J. Farugia.

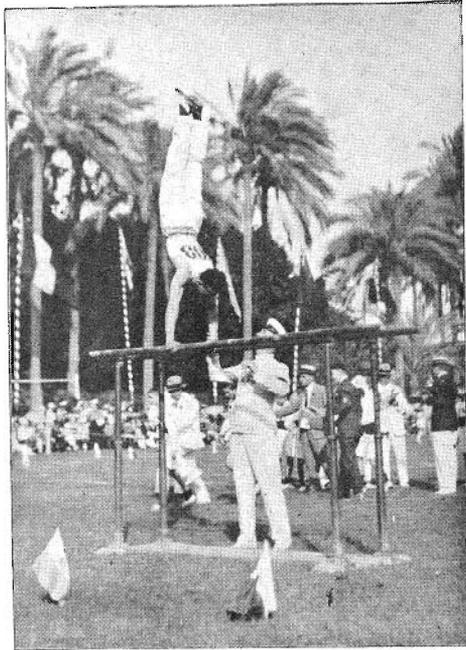


Les plus beaux prix du Concours.

Photo Ginivisian.

Une merveilleuse coupe en argent, dite *Coupe de Championnat*, présentée par S. A. le Prince OMAR TOUSSOUN, fut décernée à M. J. MARIKIAN, pour avoir obtenu le plus de points aux différentes épreuves de ce concours ; toutes nos félicitations au favori de cette séance sportive. Un second prix de Championnat offert par M. F. GIRIEUD, Consul de France, fut attribué à Monsieur FÉLIX ZALZAL.

L'harmonie du collège qui, au cours de ces trois heures de jeux et de fête, avait jeté sur un éblouissant parterre de personnalités marquantes, d'élégances et de printemps, les rythmes entraînants de ses marches, les sonneries éclatantes de ses cuivres, mêlait encore ses notes joyeuses au décor mouvant de cette fête qui, emportant ses couleurs et sa gaité, se coulait dans l'ombre et la fraîcheur des allées pour gagner le portail de cet Eden vraiment enchanteur et enchanté.



Gymnastique artistique.

Société St. Vincent de Paul

Le 15 mai, en la fête patronale de la Conférence Saint Jean-Baptiste de la Salle, M. H. ЧИЛИНОВ président de la Conférence Saint-Marc, lut, en présence de tous les Confrères de la ville, le discours suivant :

TRÈS RÉVÉREND PÈRE,
TRÈS CHERS FRÈRES,
MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

C'est réellement une bien bonne coutume de se retrouver au rendez-vous périodique après chaque année franchie pour renouveler l'étreinte loyale et fraternelle, pour vivifier les âmes par le culte du souvenir, par l'idée du bien accompli et pour les retremper au souffle de la foi, de l'idéal et de l'espoir indestructibles.

Est-il besoin de vous assurer, Messieurs et chers Confrères, que cette exaltation singulière s'empare des Membres de la Conférence Saint-Marc, dans les assemblées de ce genre ? Chacun d'entre nous a fait l'expérience qu'au sortir de ces réunions, il revient à ses devoirs de tous les jours avec un cœur grandi, car il vient de vibrer dans le tressaillement des nobles sentiments, des ardeurs conquérantes et des espoirs invincibles. Ce n'est pas une chose sans puissance, en effet, qu'une communion intime, resserrée et dominée par la présence du Christ, avec une centaine d'amis dont les espérances vibrent à l'unisson de la nôtre. Et, c'est une pensée vivifiante que celle de se sentir, par delà la pensée des cœurs, avec tous ceux qui par le monde luttent et se dévouent comme nous apprenons à le faire. Voilà pourquoi ces rencontres ont tant de valeur profonde.

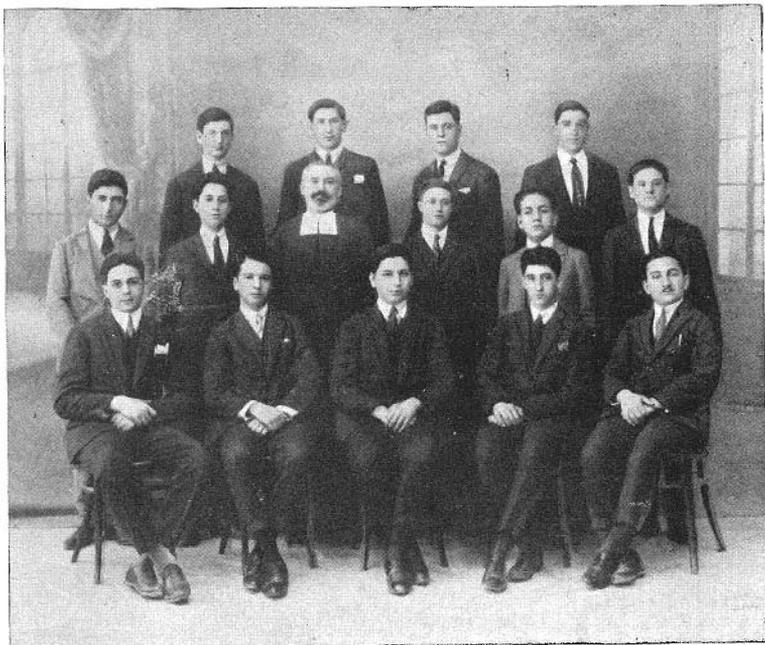
En vérité, Messieurs et chers Confrères, il est impossible, unis comme nous le sommes par les fils mystérieux de la charité qui lient nos cœurs, de penser à autre chose qu'à la formation en nous d'une vie intensément dévouée à la cause divine, accompagnée d'un prosélytisme toujours insatiable de conquérir davantage en faisant le bien. Et puisque le bien aime à se diffuser et que les joies mystérieuses de la charité veulent rayonner au dehors, nous traduisons notre fierté d'appartenir à la Société de Saint-Vincent de Paul, en faisant ce qui dépend de nous, pour grossir le nombre de ses membres par une propagande sage et pénétrante. Nous n'avons d'autre désir que de voir le plus grand nombre d'âmes participer aux bienfaits et aux grâces dont nous sommes comblés. Oui, vraiment, Louis Veuillot avait raison quand il écrivait : « La famille se rassure lorsqu'elle apprend que le fils s'est enrôlé sous la bannière de Saint Vincent de Paul ; elle augure bien de sa conduite, de ses études, de son avenir, et elle a raison. »

A ceux de nos compagnons qui seront jugés dignes de se joindre à nous, nous leur proposerons comme modèle *Ozanam*. Une vie si grande et si noble convient à l'ardeur des jeunes, et aujourd'hui ce grand apôtre nous apparaît plus moderne et plus immortel que jamais en revivant dans notre pensée, frère plus fort qu'il faut imiter, ami plus dévoué qu'il faut suivre.

Et maintenant, Messieurs et chers Confrères, permettez-moi de mêler à ces quelques pensées le mélodieux accord du sentiment de la reconnaissance inspiré par la promptitude de nos cœurs. Votre présence parmi nous flatte les frémissements juvéniles de notre âme qui se traduisent par ce seul mot : *Merci*.

Très Révérend Père Aumônier, vous êtes auprès de nous le représentant de Dieu. Lui seul pénètre nos âmes et Lui seul sait tout le bien que vous leur faites. Soyez-en remercié.

Merci à vous, Messieurs et chers Confrères, anciens élèves de ce vieux Collège où vous avez vu grandir vos jeunes ans. Votre vie nous dit bien haut



Conférence Saint-Marc.

Photo Ginivisian.

l'excellence de l'éducation que vous y avez reçue. Aujourd'hui, sous l'irrésistible impulsion d'une impression séductrice, vous nous apparaissez comme des chefs dont nous aurons besoin pour nous rendre victorieux dans les âpres luttes de la vie. Le vibrant appel que votre présence ici nous suggère, de ne jamais désertier le drapeau de la Société de Saint-Vincent de Paul, est entendu. L'honneur de cette maison qui abrite notre vertu nous y engage. A votre exemple nous montrerons à nos maîtres vénérés que cet honneur nous tient au cœur en le faisant épanouir plus largement quand nous serons dans le monde.

Je saluerai aussi, parmi ceux qui nous donnent l'exemple et l'apostolat, les ardeurs paternelles de nos professeurs que nos cœurs nomment tout bas et que nous connaissons si bien. Ils nous donnent tout ensemble la forme de l'exemple

du dévouement. Qu'ils veuillent bien trouver ici l'expression de notre très vive gratitude.

Et puisque je suis sur le chapitre des indiscretions, je veux le conclure en saluant ici le T. C. Frère Absalon, Directeur du collège. C'est un bienfaiteur dont notre Conférence a plus d'une raison d'acclamer le nom. Merci, T. C. Frère Directeur.

A tous et à chacun d'entre vous, Messieurs et chers Confrères, merci pour la chaude sympathie que vous ne cessez de témoigner à notre Conférence. Vos exemples sont de puissants stimulants pour nos éveils généreux, pour l'ardeur et la fraîcheur de nos sentiments, que nous ne cesserons de développer et de mettre au service d'une vie de plus en plus haute.

Je bois à vos chères santés et à la prospérité de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Examens Officiels

ÉCOLE FRANÇAISE DE DROIT DU CAIRE

Session de Décembre 1924

LICENCE EN DROIT

MM. Albert CARCOUR	MM. Albert LAGNADO
Edouard CHÉDIB	Néguib NAWAR
Michel KÉCATI	Michel MICHALLA
Artin KALEPDJIAN	Michel PAPANICOLAS

BACCALAURÉAT EN DROIT (2^{me} partie)

MM. Christo ANASTASIADI	MM. Antoine CHAMÉ
Joseph ISRAEL	Mustapha FARID
Khalil CHÉBOUB	Anast. ZACCAROPOULOS

BACCALAURÉAT EN DROIT (1^{re} partie)

MM. Khalil FAUZI	MM. Choucri MORCOS
Dimitri PASSADÈS	Anast. ZACCAROPOULOS
Mohamed SALEM	Henri ROCHI
M. Christo ANASTASIADI	

BACCALURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE

DEUXIÈME PARTIE

MATHÉMATIQUES

MM. Basile ASLANIDÈS
Raymond GARGOUR
Emmanuel GALANIS
Georges GALANIS
Grégoire MARCOULIS
Léon MAZZA
Jean-Baptiste ORSINI
Cléon PANAGOULOPOULO
Nicolas STEFANELLI
Joseph STIPANOVITCH
Mohamed TÉLÉMAT
Richard TRIGACI

Admissible :

M. Arthur ROCH

PHILOSOPHIE

Mention Bien

M. Maurice MOUSSALLI ⁽¹⁾

Mention Assez Bien

MM. Henri ROCH
Joseph BULTÉ
Aaron GOLDMAN
Lucien SAVIGNON
Gabriel TRABOULSI
Alexandre ZARIFFEH
Michel ZOGHEB

Admissibles :

MM. Louis COLAVOLPE
Antoine GABBOUR
Chafik NAKLÉ

(1) M. Maurice MOUSSALLI a été classé le 1^{er} de la Session.

PREMIÈRE PARTIE

SCIENCES — LANGUES VIVANTES

Mention Assez Bien

MM. Georges BALALAS
Antoine CATELOUZO
Antoine HABRA
Christo MENTZELOPOULO
Camille OFF
Salvatore PASSARO
Nicolas PASTIDÈS
Georges STATHIS
Nicolas STEFANELLI

MM. Albert ANGELO
Max APOSTOLOPOULO
Kamel BOUTROS
Joseph BRIFFA
Joseph BULTÉ
Charles CHOUÉRI
Louis COLAVOLPE
Rodolphe DE LEO
Helmy EL-DIB
Joseph FARHAT
Aaron GOLDMAN

PREMIÈRE PARTIE (suite).

MM. Michel LOISIDIS	M. Alexandre ZARIFFEH
Léon MAZZA	
Jean-Baptiste ORSINI	
Gérasime PANGALO	<i>Admissibles :</i>
Alexandre PILOTIADÈS	MM. Antoine FANOUS
Nicolas ROEHRBERG	René FOSCOLO
Lucien SAVIGNON	Mouktar MOUSSA
Antoine SAMNÈ	Edouard SACKS
Albert SIDHOM	Antoine SAVOPOULO
Jean VIVANTE	Louis TRAMONI

COURS COMMERCIAL

Le **Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales** est délivré par M. le Ministre du Commerce de France aux Candidats qui ont obtenu la moyenne $\frac{13}{20}$ aux Examens organisés par M. le Consul de France.

Les Candidats ayant obtenu la moyenne $\frac{11}{20}$ reçoivent le **Certificat d'Etudes Commerciales**.

Diplôme Supérieur d'Etudes Commerciales

MM. Christo ANASTASIADI	MM. René FERMON
Jacques BRAUNSTEIN	Armand ZACCAR
Moïse CABELLI	Raphaël DOUEK
Victor CASOLARO	Marc SIDHOM
André LASCARIS	Joseph AYOUB
Naoum KHOUGAZ	Alfred SETTON
André RENAU	Stéphan KANGAS
Georges PHOTIADÈS	Théodose KALOGÉRAKIS
André TRIPOS	Constantin PAGONIS
Salomon CÉSANA	Moïse SASSON

Certificat d'Etudes Commerciales

MM. Albert KARAM	MM. Elie GABBOUR
Etienne PAPADOPOULO	Méguerditch HOKHIKIAN
Joseph KHOURI	Yvon ISSAY
Gabriel MARTINO	Démétrius PAVLIDÈS

M. Stéphan HALLAL

NOTA. — Dans le classement général des *Examens du Commerce*, le collège a obtenu les numéros 1, 2, (Félicitations du Jury) 4, 5, 6, 7, 8, 9, 11, 12, 13, 14, 15, etc.

SOCIÉTÉ DE COMPTABILITÉ DE FRANCE

Candidats ayant obtenu le Certificat de Teneur de Livres (S.C.F.)

Session 1925 :

MM. Moïse CABELLI	MM. André TRIPOS
Georges PHOIIADÈS	Christo ANASTASIADI
Jacques BRAUNSTEIN	Victor CASOLARO
Raphaël DOUEK	Etienne PAPADOPOULO
Armand ZACCAR	Moïse SASSON
M. Albert KARAM	

Les 2 premiers Lauréats de la Session sont du Collège Sainte-Catherine.

INSTITUT STÉNOGRAPHIQUE DE FRANCE

Session de Juin 1924

DACTYLOGRAPHIE

DIPLOME DE CAPACITÉ :

MM. Joseph ARCADIPANE	MM. Charles ECKERLIN
Silvio FABRE	Alexandre DARWICHE
Raoul CIUCCI	Henri HANANEL
Isaac GANI	Nicolas SIMEONIDIS
M. Rinaldo TALIANA	

DIPLOME SCOLAIRE :

MM. Victor APOSTOLOPULO	MM. Jacques ROSENTHAL
Camille DICK	Gabriel NAHAS
Dimitri CHARITOU	Edouard SELIM
Jules DI GIROLAMO	Alexandre SOBHI
Noël ARRIGONI	Georges ZAMARIA
M. Mohamed SOBHI	

STÉNOGRAPHIE

Calligraphie.

M. Armand PANAYOTTI *B.* | M. Marcel THIERRARD *B.*
M. Georges SAIKALI *A. Bien*

50 Mots

MM. Marcel THIERRARD *T.B.* | MM. William WASSEF *A.B.*
Pierre VASDEKI *A.B.* | Aziz NAGUIB »

60 Mots

M. Edmond DEBONO *T.B.* | M. Hector BUHAGIAR *Bien*
M. Antoine CHATZIANTONIS *A. Bien*

70 Mots

MM. Livio BALICH *T. Bien* | MM. E. PAPADOPOULO *T.B.*
Marcel MOLKO » | Raoul CARASSO »
Christo ANASTASIADI » | Stéphan HALLAL *A.B.*

80 Mots

MM. Marc SIDHOM *T. Bien* | MM. André RENAU *Bien*
Antoine CATTANI *Bien* | Const. THOMAÏDES »
Félix KHOORI » | Armand ZACCAR *A. Bien*

90 Mots

MM. M. HOKHIKIAN *T.B.* | MM. Stéphanos KANGAS *Bien*
Alfred BLAIS » | Alexandre HOBEIKA »
Démétrius PAVLIDES » | Raphaël DWEK »
Georges PHOTIADES » | Victor CASOLARO »
Salomon CESANA *Bien* | Naoum KHOUGAZ *A.B.*
T. KALOGERAKIS » | Joseph KHOURI »

100 Mots

MM. Albert KARAM *T. Bien* | MM. Moïse SASSON *T. Bien*
Joseph AYOUB » | André TRIPOS »
Abramino MISAN » | André NAHAS *A. Bien*

RÉSULTATS DES EXAMENS OFFICIELS

pour l'année scolaire 1924 - 1925

COURS TECHNIQUES SUPÉRIEURS (Ecole des Travaux Publics de Paris)

COURS DE DROIT

BACCALAURÉAT DE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE FRANÇAIS

DIPLOME SUPÉRIEUR D'ÉTUDES COMMERCIALES

ÉLÈVES ADMIS :

Cours techniques supérieurs		5	
Cours de Droit.	Baccalauréat (1 ^{re} partie).....	7	
	Baccalauréat (2 ^{me} partie)..	6	
	Licence.....	8	
}		21	
Baccalauréat français	Première partie.	31	
	Deuxième partie {	Mathématiques. 12	51
	Philosophie....	8	
Etudes Commerciales	Diplôme supérieur.....	20	
	Certificat	9	40
	Certificat (S.C.F.).....	11	
	}		40
	}		117
	TOTAL.....		117

RÉSUMÉ DES RÉSULTATS GÉNÉRAUX

OBTENUS PAR LE COLLÈGE

DEPUIS L'ÉTABLISSEMENT DES TITRES OFFICIELS

Licences en Droit	23
Baccalauréats (Première Partie).....	481
» (Deuxième Partie).....	299
Diplômes d'Etudes Commerciales.....	206

Au Palmarès

PRIX FONDÉS À PERPÉTUITÉ

PAR

S. M. FOUAD I^{er}, ROI D'ÉGYPTE

A L'OCCASION DE LA VISITE

DONT IL DAIGNA HONORER LE COLLÈGE S^{te}-CATHERINE

LE 16 NOVEMBRE 1921

ET DÉCERNÉS AUX ELÈVES LES PLUS MÉRITANTS

POUR L'ANNÉE SCOLAIRE 1924-1925

Ces PRIX ont été attribués à :

- MM. RAYMOND GARGOUR, du Collège Sainte-Catherine.
ANDRÉ TRIPOS, du Collège Sainte-Catherine.
BRUNO LUCCHESI, de l'Externat Ste-Catherine.
ANTOINE ANTONIAN, de l'Externat de la Ste-Famille.
ANTOINE SPAZZAPAN, de l'Externat de la Ste-Famille.
JEAN KANGAS, de l'Externat St-Joseph de Bacos.
-
-

PRIX SPÉCIAUX

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

Monsieur FRÉDÉRIC GIRIEUD,
Consul de France

Décerné à M. MAURICE MOUSSALLI de la Classe de Philosophie.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

S. Exc. Mgr. ANDREA CASSULO,
Archevêque de Léontopolis, Délégué Apostolique d'Égypte et d'Arabie

Décerné à M. ANDRÉ RENU de la Deuxième Année Commerciale.

PRIX D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

OFFERT PAR

S. Gr. Monseigneur HYGIN NUTI,
Evêque de Papia, Vicaire Apostolique d'Egypte

Décerné à M. GUILLAUME GARRANA de la 6^{me} Classe B.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

LA CHAMBRE DE COMMERCE FRANÇAISE d'Alexandrie

Décerné à M. CHRISTO ANASTASIADI, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX D'EXCELLENCE

OFFERT PAR

L'ÉCOLE SPÉCIALE DES TRAVAUX PUBLICS DE PARIS

Décerné à M. ALEXANDRE MABRO, des Cours Techniques Supérieurs.

PRIX DE L'ALLIANCE FRANÇAISE

OFFERT PAR

LE COMITÉ D'ALEXANDRIE

Décerné à M. LOUIS TRAMONI, de la classe de Première D.

PRIX DE COMPTABILITÉ

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE ISMAËLIS

Assistant du Supérieur des Frères, ancien Directeur du Collège

Décerné à M. ANDRÉ LASCARIS, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ARABE

OFFERT PAR

Son Altesse le Prince OMAR TOUSSOUN

Décerné à M. ANTOINE HABRA, de la Classe de Première D.

PRIX DE LANGUE ANGLAISE

OFFERT PAR

Mr. T. A. F. CRITCHLEY

Directeur de la Banque Impériale Ottomane

Décerné à M. JOSEPH AYOUB, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE GRECQUE

OFFERT PAR

M. MICHEL SALVAGO

Président de la Communauté Hellénique

Décerné à M. ANDRÉ LASCARIS, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE ITALIENNE

OFFERT PAR

La Société Nationale DANTE ALIGHIERI

Décerné à M. VICTOR CASOLARO, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX D'HISTOIRE

OFFERT PAR

LE TRÈS CHER FRÈRE CYPRIEN

Directeur du Collège

Décerné à M. MICHEL ASCAR, de la Classe de Mathématiques.

PRIX SPÉCIAL DE STÉNO-DACTYLOGRAPHIE

OFFERT PAR

M. GEORGES KOLLER

Professeur-Délégué de l'Institut Sténographique de France

Décerné à M. MOÏSE CABELLI, de la 2^{me} Année Commerciale.

PRIX DE LANGUE GRECQUE

OFFERT PAR

M. SPIRO MONFERRATO

Licencié en Droit

Décerné à M. THÉODORE CHRISSOCHOIDÈS, de la 8^{me} Classe A.



La Dactylographie.

Photo Ginivisian.

LES ANCIENS ET AMIS

Distinction

LE Lotus est heureux de mêler sa voix au concert de louanges qui, de toutes parts, chante la nomination de Monsieur MICHEL CHARBIN, Directeur du Secrétariat et du Contentieux, à l'administration des Postes égyptiennes, aux hautes fonctions de Sous-Directeur Général.

M. M. Charbin est un ancien élève du collège Ste.-Catherine ; il parcourut avec bonheur tout le cycle de l'enseignement secondaire spécial et fut bachelier en 1891.

L'académie Saint-Jean-Baptiste se rappelle avec fierté que M. M. Charbin fut l'un des douze élèves privilégiés qui, en octobre 1888, se groupèrent pour lui donner naissance ; de plus elle se fait gloire de compter cet *Ancien et Ami* parmi ses premiers présidents, le troisième, de mai 1890 à juillet 1891.

A cet ancien, dont s'honorent à si juste titre l'académie littéraire, le collège Sainte-Catherine et le pays tout entier, nos plus sincères félicitations.



S. E. M. Charbin bey.

Succès

ÉCOLES TECHNIQUES SUPÉRIEURES

Ecole des Travaux Publics de Paris.

MM. Pierre GOUBRAN, Philippe ASSOUD, Gerasime GALIOUNGHI et Edouard DARR ont obtenu le diplôme d'ingénieur E.T.P.

MM. Charles AYRUT, Albert BENIN, Antoine CORBI, Lucien DANÉY, Antoine FORETICH, Antoine NAHOUL, Joseph SHAMA sont entrés en 2^{me} année technique.

MM. Annibal BARATTA, Achille HUTIN, Jacques KALEDJIAN, Joseph MANZONI, Jean NAHOUL ont été admis en 1^{re} année technique.

MM. Léon BARCELON, Jean RISGALLA, Constantin ROUSCHIAS et Eugène RAIMONDI ont suivi les cours de l'année préparatoire.

NOTA. — Dans la section *Electricité-Mécanique* :

M. Lucien DANÉY s'est classé 2^{me} sur 71 concurrents de la 2^{me} année technique.

En 1^{re} année technique (84 concurrents), M. Annibal BARATTA a été classé 3^{me} ; M. Joseph MANZONI 9^{me} et M. Achille HUTIN 12^{me}.

Ecole Centrale.

Ont obtenu le diplôme d'ingénieur E.C.P. : M. Charles RIBEYRE, avec le n^o 14 sur plus de 250 concurrents, et M. Vahé AZVAZADOUR.

MM. Antoine ESPOSITO et Antoine NAHAS ont été admis en 3^{me} année.

M. Christian GERMAIN est entré en 2^{me} année.

Ecole des Mines de Saint-Etienne.

M. Dikran SÉFÉRIAN est entré en 2^{me} année.

Institut de Chimie appliquée de Paris.

M. Georges SARKIS a réussi aux examens de passage en 2^{me} année

Institut Philotechnique de Bruxelles.

M. Vladimir DEPOLO a obtenu avec la mention *Grand Fruit* (75 0/0 des notes) le diplôme d'ingénieur architecte.

Ecole Polytechnique de Berlin.

M. Rodolphe BIAGINI a été admis en 4^me année.

ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR

Académie de Paris.

M. Alexandre POLNAUER a été reçu au Doctorat ès Sciences Economiques et Politiques (Mention Bien).

Faculté de Paris (Médecine).

M. Jean RISGALLA a suivi les cours de la 5^me année.

M. Joseph MATTA, ceux de la 1^{re} année.

Faculté de Paris (Sciences).

M. Jean PAPAZOURIS a obtenu le grade de licencié ès Sciences-Mathématiques.

Faculté de médecine de Toulouse.

M. Ernest SUMBATI a été admis en 3^me année.

Faculté de Beyrouth.

M. Alfred ANAWATI a obtenu le diplôme de Pharmacien avec le N° 1.

M. Georges ANAWATI a été admis en 2^me année de Pharmacie.

MM. Habib MOUSSA et Edouard MENASSA ont été reçus en 1^{re} année de Médecine.

Ecole Supérieure d'Enseignement Financier de Paris.

M. Edwin DE LUCOWICH a obtenu, dans la Section Banque, le diplôme de ladite Ecole.

Ecole de Droit du Caire.

MM. Alfred CARCOUR, Edouard CHEDID, Michel KÉCATI, Artin KALEPDJIAN, Albert LAGNADO, Néguib NAWAR, Michel MICHALLA, Michel PAPANICOLAS ont obtenu leur licence en droit.

Souvenir pascal

Je suis un des rares privilégiés, parmi les élèves du collège, qui aient eu le bonheur d'assister à la clôture de la retraite de nos aînés. Quel imposant groupe d'hommes et de jeunes gens ! Quelle splendide manifestation de foi et de piété chrétienne !

Plus de quatre cents anciens étaient là, profondément recueillis et goûtant dans l'intime de leur âme, les joies ineffables de la paix avec Dieu. Préparée par huit jours de captivantes instructions suscitées par l'évocation du souvenir des fameuses plaies d'Égypte, cette paix s'irradia de toutes les splendeurs et de tous les ravissements du ciel, lorsque cette admirable phalange se fut assise au banquet de l'Agneau Pascal.

Un tel spectacle dut réjouir le Seigneur qui, sous les formes eucharistiques, descendait dans chacune de ces âmes merveilleusement travaillées par la parole éloquente du Révérend Père Paul d'ORLÉANS, et la grâce vraiment efficace de l'Esprit Saint !

Puissent-ils, ces heureux prédestinés de la gloire divine, garder inaltérables au plus profond de leur être, les touches infinies de cette grâce et de cette parole, et les ineffables délices de ce jour de bonheur intense et de salut éternel.

Le soir, cérémonie religieuse, et combien impressionnante ! de la procession du T. S. Sacrement et de la rénovation des promesses du baptême.

Aucun du beau groupe qui m'avait tant édifié, ce matin, ne manqua à la fête : leur geste fut sublime !

Puis, cette journée qui m'avait présenté le spectacle touchant de toutes celles dont devait s'honorer, et à juste titre, l'Église chrétienne naissante, s'acheva par une séance récréative et musicale. Cette belle matinée récréative offrit, à M. CHARLES LUZIANOVICH, l'occasion de remercier, au nom du Cercle Ste-Catherine, le Révérend Père Paul pour tout le bien et le bonheur que, depuis une semaine, il avait répandu, avec un zèle vraiment apostolique, dans les âmes des jeunes gens.

Ensuite, le groupe théâtral du Cercle, que nous avons déjà si souvent applaudi, donna son « *Poisson d'Avril* » qui lui permit, une fois de plus, de mettre en vedette la valeur incontestée de tous ses artistes. Oui, *Poisson d'Avril* fut interprété avec talent ; aussi mérita-t-il les honneurs d'une première, d'une deuxième et d'aucuns s'attendent à une troisième, voire une quatrième.

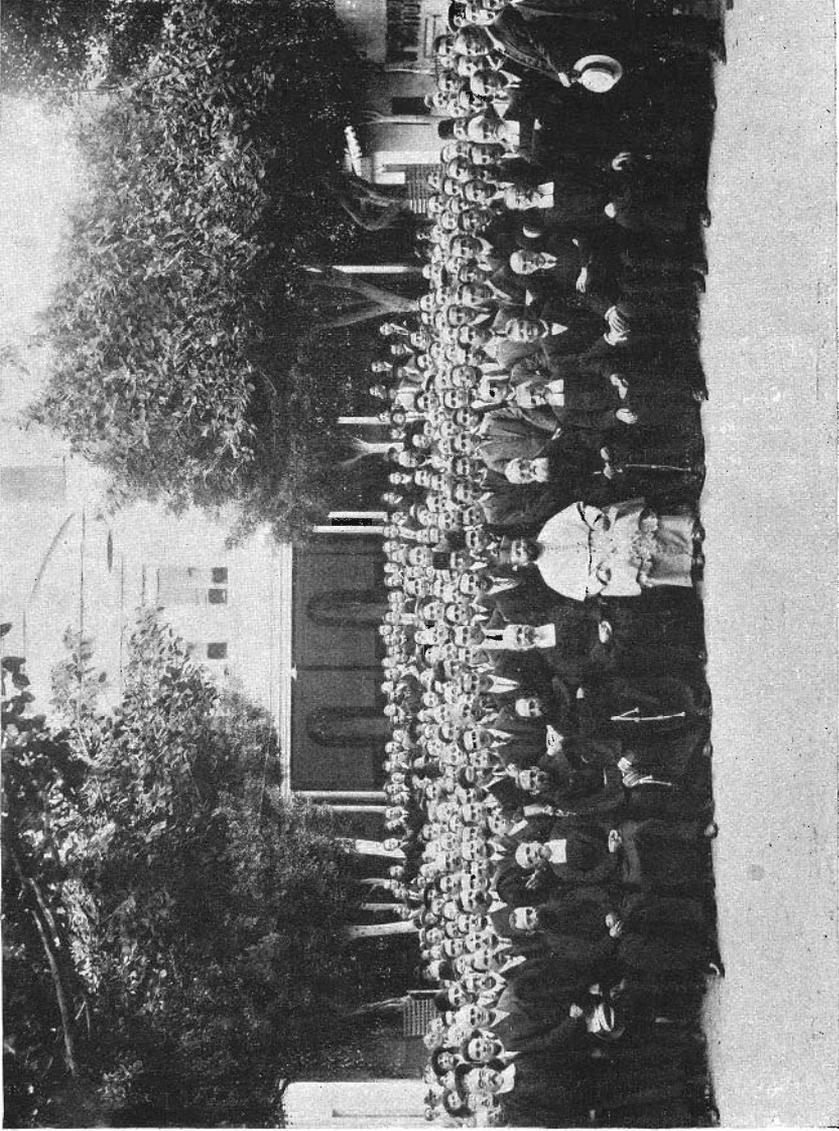


Photo Girivision.

CERCLE SAINTE - CATHERINE. — CLOTURE DE LA RETRAITE PASCALE.

FIGURE DISPARUE

M. Gerasime Cangellaris

NOTRE numéro de janvier nous apprenait la mort regrettée d'un ancien et d'un ami de notre société, M. Gerasime CANGELLARIS, frère de notre distingué professeur de droit, M^e E. CANGELLARIS.

Cette triste nouvelle, trop laconique dans sa forme, demandait un commentaire que nous sommes heureux de pouvoir donner aujourd'hui.

Gerasime Cangellaris naquit, le 17 novembre 1890, en Céphalonie, île Ionienne remarquablement belle par son climat élyséen et son sol fertile.



M. Gerasime Cangellaris

Gerasime n'avait pas huit ans, quand il dut quitter cette île enchantée qui avait charmé ses yeux et bercé ses rêves d'enfant. Cette première vision fut si forte qu'elle ne s'effaça jamais de son esprit et surtout de son cœur. Aussi, s'il a dû quitter la Grèce, ce jeune Hellène n'oubliera jamais le pays qui lui a donné le jour.

En 1898, nous le retrouvons à Port-Tewfick, au collège des Frères, bégayant les premiers rudiments de cette langue fran-

çaise qui déjà portait à ses oreilles ses notes sonores, ses phrases musicales, et dans laquelle — transfusant le génie de sa race — il chantera, d'abord, les Héros de la Grèce, et, plus tard, les Poilus de France.

Cinq ans après, Gerasime entra à l'école des Frères de Bacos (Ramleh) ; et, en 1905, le collège Sainte-Catherine lui

ouvrait ses portes. L'année suivante, l'académie littéraire de cet établissement l'accueillait et devint son cénacle préféré. Après le dur labeur de classe, il aimait à s'y retirer, comme dans une solitude peuplée d'amis de choix. Là, il complétait une étude critique laborieusement préparée au cours, ou bien il achevait



Frontispice illustrant le poème : « L'Assemblée Nationale »
de G. Cangellaris.

un travail de composition, ou simplement prolongeait une heure de lecture littéraire ébauchée un peu avant la fin d'une leçon de mathématiques ou de sciences...

Nommé secrétaire de l'Académie, en 1908, il quitte le collège, lauréat de la première partie du baccalauréat (sciences-langues vivantes). C'est alors que le démon de la poésie le

posséda tout entier — il avait déjà taquiné la Muse ; — en 1910, il donnait un fort long poème patriotique : « *L'Assemblée Nationale* », dédié à S. M. le Roi Georges de Grèce. Ce poème, écrit sur parchemin et enluminé par l'auteur, fut déposé à la Bibliothèque Nationale d'Athènes.

C'est dans ces heureuses dispositions qu'il quitta l'Egypte pour Paris. La patrie des Lettres françaises fit un accueil bienveillant à ce favori des Muses, ardent, mais encore sous la magie des ciels d'Orient, et dont l'âme vibrat, frémissante, aux aspirations de ses vingt ans.

A vingt ans donc, il fréquenta les cercles littéraires de Paris où il étonna par sa jeunesse et la culture supérieure de son esprit déjà très ouvert à tous les domaines de la littérature française et étrangère.

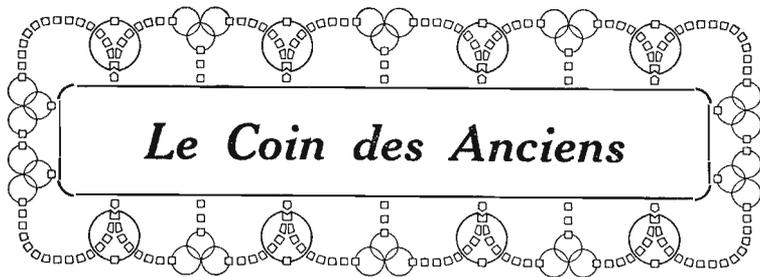
Le 6 juillet 1913, au cimetière de Montmartre, devant la dépouille mortelle de Henri de Rochefort, au nom des Hellènes de Paris, il prononça un discours qui attira sur lui les regards.

Alors s'ouvrit pour notre poète, une ère de fécondes inspirations ; et, pour en faciliter la production et surtout son expansion rapide dans le public, il fonda une revue : *L'Orient français*, où il insérait, au jour le jour, le travail de sa plume délicate et bien française.

C'est ainsi que parurent — par fragment — des recueils, assez volumineux, de *Poésies*, d'*Echos*, de *Souvenirs* en vers ; une série de poèmes en prose ; des romans en français et en grec ; des tragédies en cinq actes et en vers : *Judith*, *Le soldat de Marathon*, *Vercingétorix* ; *Quand l'Aigle se réveilla*, en vers, dédié à la France ; — cette œuvre lui valut les félicitations du président de la République française, M. Raymond Poincaré. Denys Cochin, à propos de ce poème de haute inspiration et de grande envergure, écrivait : « Je retrouve, en M. G. Cangellaris, le souffle qui, vers 1826, animait notre Victor Hugo ». —

Lors de la visite en France du Roi des Belges, il publia une ode « *A S. M. Albert, Roi des Belges* » ; le roi très flatté adressa à l'auteur du poème une lettre des plus élogieuses.

Il travaillait à la composition d'un nouveau recueil de vers et de deux romans, lorsqu'il mourut presque subitement, le 23 janvier 1925 ; il avait 34 ans. Ainsi ce beau talent s'est éteint au seuil d'une gloire nouvelle ; les dieux jaloux de tant de fortune amassée en si peu d'années l'ont moissonné dans sa fleur. Oh ! quel fruit pouvait donner une telle fleur !



Le Coin des Anciens

Psychologie d'écrivains

QUELLE est la meilleure manière de composer ? C'est une question que très souvent l'élève pose à son maître. Les traités de littérature sont à peu près muets ; ils se bornent à développer ce conseil de Boileau :

*Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement
Et les mots pour le dire arrivent aisément.*

Ce qui d'ailleurs n'est pas toujours vrai ; toutefois, d'une façon générale, le précepte de Boileau peut être considéré comme exact quand il s'agit d'être simplement clair. Mais, c'est une autre affaire si l'on veut exprimer sa pensée non pas seulement avec clarté mais avec élégance. Et Boileau le comprenait bien ainsi, lui qui disait un peu plus loin dans son *Art Poétique* :

*Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage,
Polissez-le sans cesse et le repolissez.*

On arrive rarement, en effet, du premier coup à une forme parfaite ; le premier jet a presque toujours besoin de retouches. On corrige le style comme le sculpteur le fait d'une statue ; il y a d'abord l'ébauche, puis le fini. Cette similitude de procédés entre la statuaire et le style a d'ailleurs donné cette métaphore : *ciseler les mots*. On dira, par exemple : Théophile Gauthier, de Hérédia sont des ciseleurs de phrases.

Pour arriver à une forme qui frappe, il faut, avec beaucoup d'imagination et de goût, avoir une mémoire ornée d'un vocabulaire abondant et choisi. Rien n'est difficile comme de rencontrer le mot propre. La Bruyère avoue que souvent il éprouva de grandes difficultés à trouver le mot propre ; il le cherchait pendant des heures, pendant des jours ; au moment où il n'y pensait pas, le mot se présentait de lui-même ; il s'étonnait qu'il ne l'eût pas trouvé tout de suite, tant le mot propre était simple et d'usage courant.

Mais ce travail de ciselure qui correspond aux préceptes du Législateur du Parnasse n'est que la partie technique de la composition : l'érudition suffit, et l'érudition n'est en somme qu'un exercice de mémoire. Pour composer une œuvre, il faut autre chose : savoir ce que l'on veut dire, méditer son sujet pour en concevoir les développements et diviser ce même sujet afin d'en ordonner les parties. Puis, l'on s'entoure de silence, de façon à éviter les distractions. Toutefois le silence n'est pas indispensable ; Théophile Gauthier ne sentait venir l'inspiration qu'au bruit des presses et dans le tumulte d'une imprimerie. Les journalistes écrivent facilement leurs articles dans les réunions les plus houleuses ; mais, ce sont des exceptions ou des obligations professionnelles qui demandent un entraînement.

L'expérience et d'ailleurs le simple bon sens, indiquent que le silence seul est fécond, que lui seul est propice aux œuvres de longue haleine et de forme châtiée.

Me voilà donc, dans le silence, devant un sujet à traiter ; je sais parfaitement ce que je veux dire, et tout de suite, je suis arrêté. Pascal a dit : « Ce qu'il y a de plus difficile dans un ouvrage, c'est de commencer ». La plupart des écrivains, avant d'écrire le moindre mot, ont soin de s'entraîner en lisant leurs auteurs préférés. Par « auteurs préférés », dans ce cas, il faut entendre ceux qui enlèvent l'âme, qui l'excite, comme le ferait la passion. Tout le monde sait qu'une forte passion, la colère, par exemple, délie facilement les langues. Un homme irrité trouve ses expressions avec une surprenante facilité ; c'est un fait d'expérience commune.

Le girondin Vergniaud, dont l'éloquence était si admirée de ses contemporains, ne prenait que rarement la parole. D'une paresse maladive, il lui fallait un stimulant pour le forcer à l'action. Quand ses amis avaient besoin de recourir à ses talents d'orateur pour faire échec aux montagnards, ils s'efforçaient de le faire sortir de son indolence sous une ironie ou même une insulte. Qu'un adversaire vînt à le cingler d'un mot malveillant, tout de suite Vergniaud bondissait à la tribune et terrassait l'ennemi.

En dehors de ces grands excitants, les écrivains vont chercher l'inspiration soit dans les écrivains, soit dans les spectacles de la nature. Aristote et ses disciples provoquaient le mouvement des idées en se promenant, — école *péripatéticienne* ; J. J. Rousseau raconte qu'il ne pouvait inventer qu'en marchant : le calme et le repos nuisaient à l'activité de son intelligence.

Platon interrogeait la mer ; il passait de longues heures devant les flots et notait ses impressions. Les métaphores, dont il émaillait ses écrits, étaient douces et harmonieuses, éclatantes et tumultueuses, selon que son âme avait été en contact avec une mer tranquille ou agitée. Platon, d'ailleurs, aimait la solitude ; il vécut toujours seul ; d'une vertu totale, on le voyait, dans un âge avancé, assis, seul, sur un rocher dominant la mer et méditant toujours. Sa belle tête blanche se profilait droite, immobile ; de temps en temps ses yeux se levaient vers le ciel comme pour une prière, et ses disciples n'osaient troubler ces longues et silencieuses conversations de leur maître avec le ciel et la mer.

A Démosthène, il fallait l'agitation des foules, l'imminence d'un danger ou les sophismes éclatants et applaudis de son rival Eschine pour provoquer chez lui une explosion d'éloquence qui brisait les résistances. C'était d'ailleurs un travailleur acharné, mais quand ses arguments ne lui étaient pas dictés par des conflits d'idées patriotiques, quand il n'était pas aiguillonné par une attaque de Philippe ou par la légèreté des Athéniens, ses phrases s'allongeaient en périodes régulières, correctes, mais sans chaleur. On disait alors que son discours sentait l'huile, c'est-à-dire, qu'il s'était escrimé à construire un discours péniblement, à la lueur fumeuse de sa lampe. Le travail pour lui ne suppléait pas l'inspiration.

Au contraire, nombre d'écrivains appellent l'inspiration par le travail, tels Descartes, Boileau, Bourdaloue, Octave Feuillet, Flaubert, Victor Hugo, Michelet et beaucoup d'autres de moindre envergure. Octave Feuillet se mettait difficilement au travail ; il disait : « Je vais au travail la mort dans l'âme, mais quand j'y suis, il m'en coûte encore plus de le quitter ».

Flaubert était un sertisseur de mots. Il était de cette pléiade d'écrivains qui faisaient de l'art pour l'art. Peu lui importait le sujet, le côté moral ne le préoccupait nullement, il alignait des mots sonores, des épithètes harmonieuses. Il ne cherchait de perfection que dans le style.

Victor Hugo n'était pas l'enfant chéri des Muses, comme on le croit généralement. Il ne trouvait pas ses magnifiques images à coup d'inspiration fulgurante : non. Il entretenait sa verve par un entraînement quotidien, il s'était imposé d'écrire, chaque jour le matin avant de sortir, un minimum de vingt pages. Il écrivait debout ; les pages s'emplissaient d'une écriture fougueuse et rapide, les feuillets volaient dans la chambre au fur et à mesure qu'ils étaient achevés. Puis il avait la patience de les colliger et

de les classer. Qu'il fût ou non disposé, il écrivait ses vingt pages ; quitte à les jeter au panier si, en les relisant ensuite, il jugeait qu'elles n'étaient bonnes à rien.

Bossuet écrivait avec une grande facilité. Son auteur de prédilection était Tertullien ; il en a souvent reproduit la sauvage et sublime énergie. Bossuet, en dehors des heures qu'il consacrait à son ministère, travaillait sans repos. Il se délassait en quittant l'histoire pour écrire des sermons ou composer ses élévations. Il couchait sur un matelas étendu sur le parquet, une veilleuse tout près de lui, de façon à avoir toujours sous la main ce qu'il fallait pour écrire. Une idée lui venait-elle soudain dans la nuit, tout de suite il l'écrivait.

Pascal avait à peu près la même méthode de travail ; il méditait continuellement et jetait de simples notes sur de petits bouts de papier ramassés au hasard. Il écrivait à la hâte, d'une écriture fine, serrée, parfois illisible. Aussi ses éditeurs ont-ils eu la plus grande peine à déchiffrer ces notes ; souvent même ils n'y ont pas réussi. Telle, cette pensée, entre autres : « L'homme ce raccourci d'abîme, ou ce raccourci d'atome ». On peut lire également *abîme* ou *atome*.

Alphonse Daudet imitait Bossuet et Pascal dans leur méthode de travail. On le voyait marchant allègrement, dans les rues de Paris, distrait, faisant des gestes d'orateur, puis s'arrêtant pour noter une idée ou un tour de phrase qui lui paraissait heureux.

Le poète Delille travaillait aussi assidûment avec ou sans inspiration, le plus souvent sans inspiration. Il ne faisait pas de l'art pour l'art, bien qu'il s'efforçât, au dire de Rivarol « de faire un sort à chacun de ses vers, sans se préoccuper de la fortune du poème lui-même. » De là ses lourdeurs dans le dialogue ou dans le drame ; mais de là aussi son succès dans le genre descriptif, le plus facile d'ailleurs et le plus commun. Delille comme presque tous les poète pensait en *vers*.

Racine écrivait d'abord ses tragédies en prose, et il les écrivait d'une façon parfaite. Quand il avait achevé sa prose, il s'écriait : « Voilà ma tragédie finie, je n'ai plus qu'à la mettre en vers. »

Molière écrivait en *vers* ; pourtant quelques-unes de ses comédies, comme le festin de Pierre, ont été écrites en prose, mais avec le dessein de les mettre en vers plus tard. C'est pourquoi, dans ces pièces, on rencontre nombre de phrases ou de parties de phrase qui contiennent des vers achevés. On sait que

ce fut Thomas Corneille qui transcrivit en vers le festin de Pierre et que le vers le plus heureux du début est tout entier dans la prose de Molière.

On voit que les poètes du grand siècle n'étaient pas toujours fidèles à leur méthode de travail. Toutefois, comme exercice préparatoire, ils relisaient les meilleurs auteurs classiques grecs ou latins. Victor Hugo et Chateaubriand n'entreprenaient rien sans se retremper dans Virgile. Ils ne se lassaient pas de lire Virgile ; et Virgile lui-même s'inspirait en relisant Homère et Homère.

Gambetta, lorsqu'il avait à prononcer un discours, lisait Rabelais, qui était son auteur de chevet.

L. Veuillot lisait, chaque jour, une page de la « Vie des hommes illustres », de Plutarque, dans la traduction d'Amyot.

C'est donc par la lecture, d'un bon auteur que, le plus souvent, on s'entraîne à la composition. De même que les coureurs — qu'il s'agisse du cheval, de la bicyclette ou simplement de la course à pied — ont besoin d'un entraîneur pour les tenir en haleine, de même dans les sports de l'esprit, la lecture d'un ouvrage, classique naturellement, fait office d'entraîneur.

De tout ce qui précède, il résulte que pour dire quelque chose, il faut avoir à dire quelque chose ; l'étude de la littérature, les exemples des grands écrivains indiquent la manière de dire ce quelque chose. Parfois l'auteur le mieux doué échoue là où il devrait réussir. Cet échec peut être attribué à un excès de timidité ; on veut écrire, on se place, en pensée, devant le public, et l'on ressent tout à coup le trac de l'orateur que la vue de foule effraye ; d'autres fois, on veut trop bien faire et l'on ne fait rien du tout. Quintilien, un rhéteur romain, avait de nombreux disciples qui se pressaient à ses leçons ; dans son *Institution oratoire* il raconte qu'un jour de composition, il aperçut un élève, pourtant assidu et intelligent, qui s'énervait, se lamentait et n'écrivait pas. Le maître s'approche de lui : « Pourquoi n'écrivez-vous pas ? — Je ne sais que dire, je ne trouve que des lieux communs et rien d'original — Ne serait-ce pas, reprit Quintilien, que vous voulez trop bien faire ? — Oui, c'est bien cela — Eh bien, mon enfant, commencez par faire ce que vous pouvez, écrivez des banalités si vous ne trouvez rien de mieux, mais écrivez. Par la pratique vous arriverez à écrire d'abord médiocrement, puis assez bien, ensuite bien, enfin très bien ».

A l'ami disparu

Ne va pas t'enivrant d'un bonheur oublieux :
Du côté de la terre incline encor tes yeux ;
Visite-nous parfois, forme muette et blanche.

LOUIS LE CARDONNEL, « *Carmina Sacra* »

J'espérais, exilé de la terre natale,
Que très longtemps encor, d'une belle amitié,
Se répandrait sur nous la fraîcheur liliale ;

La Parque aux froids ciseaux arrêta sans pitié
Les destins qui pour toi s'ouvriraient dans l'allégresse :
Par un martyr lent tu fus crucifié.

La mort nous a ravi, mon frère, ta jeunesse,
Ton esprit et ton cœur, magnifiques présents :
Le ciel nous a repris leur féconde promesse.

Ta sève s'est tarie un matin de printemps.
Notre âme, du foyer, désertant l'espérance,
Pleure sur un tombeau ses désenchantements.

Charmant Alfred, adieu. Nous aimions ta présence.
Que de rêves, hier — déjà c'est le passé —
Guidaient l'heureux essor de ton intelligence.

Aujourd'hui, plus de joie et le rire a cessé.
Rien ne peut alléger notre douleur austère,
Remplir le vide affreux que tu nous a laissé. . . .

Adieu, flambeau si pur. Avant que la lumière,
N'eût apparu pour toi, de l'unique Beauté,
Avant que ton regard n'ait vu pâlir la terre,

Lorsque, au souffle attiédi qu'apporte chaque été,
Tu moissonnais des fleurs de savoir, de sagesse,
D'un trône, ton élan ne se fût contenté.

O toi, pour qui n'est plus notre humaine tristesse,
Toi qui nous infusais la flamme des héros,
J'ai perdu ta gaieté, ta douceur, ta noblesse.

Prudent, tu dédaignais les futiles échos
D'un monde mensonger dont le néant s'agite.
Modeste, bon, sincère, ennemi des grands mots,

Tu voulais, quand la nuit au sommeil nous invite,
Lentement, effeuiller — corolles de vertus —
Les livres qui des saints illustrent le mérite.

Sur leurs pages ton front ne s'inclinera plus :
Et ces pages pour qui l'abandon semble étrange,
Attendront à jamais tes doigts si bien connus.

Adieu, mon bien-aimé. Je dirai ta louange
Tout le long de mes jours. Moissonne dans l'azur
Le laurier qui fleurit au jardin de l'archange.

Je vivrai comme toi, sage, modeste et pur,
Loin de la vanité des êtres et des choses ;
Et, voilant du destin l'arrêt fatal et dur,

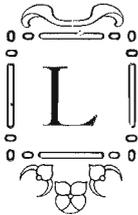
Ou tes pieds se posaient, je sèmerai des roses. . . .

M. BARAKATE



L'Antique Péluse

et son fécond épistolier.



LE 12 février, le Comité du Cercle Sainte-Catherine nous faisait l'honneur de nous inviter à une conférence que devait donner, quelques jours plus tard, dans la salle de la Mission américaine, le Très Révérend Père PAUL D'ORLÉANS, Vicaire Custodial de Terre-Sainte, Lauréat de l'Académie française.

Le sujet de la conférence était : *L'Antique Péluse et son fécond épistolier Isidore.*

L'audition de cette conférence fut véritablement un charme. Que ne pouvons-nous la donner, ici, en entier, sans en perdre une parcelle ! ... Qu'il nous soit cependant permis d'en relater quelques passages — nous ne disons pas *les meilleurs*, car pas de partie faible dans ce superbe monument historique, géographique et littéraire, élevé à la mémoire d'une ville qui fut grande, et d'un saint qui fut renommé.



Le R.P. Paul d'Orléans.

*
* *
*

« Assise mollement sur un monticule fangeux, au milieu de marécages étendus, près de la bouche du grand fleuve qui lui a

emprunté son nom, Péluse (1) développait son enceinte sur un périmètre de vingt stades (3.700 m.). Alors que de fort nombreux navires trouvaient place dans son port, elle était, pour ainsi dire, inabordable par voie de terre. Les routes gluantes qui y menaient étaient étroites et dangereuses par endroits. Les voyageurs, nouveaux venus dans ces parages, s'y enlisaient à plaisir, et disparaissaient parfois engloutis dans ses boues mouvantes. Diodore de Sicile s'en porte garant et insiste sur ces fondrières qu'il appelle *barathra*. De là, à faire du nom de ses habitants un qualificatif fangeux, il n'y avait qu'un pas, et la raillerie égyptienne l'eût vite franchi : « On nous traite de pélusconiotes et de crottés, ce qui est une injure. Passe encore d'appeler ainsi les mangeurs incorrigibles d'oignons. » L'épithète eut cours au moral comme au physique, et S. Jérôme ne s'en priva pas

« Péluse était considérable à tel point que comme importance elle pouvait, sous certains rapports, soutenir la comparaison avec Memphis et Thèbes. Le commerce y était intense, et si ses terrains trop maigres n'y produisaient guère que des oignons dorés et de légendaires lentilles, la voie fluviale déversait sur ses marchés les richesses dérivées de l'intérieur, et remportait jusqu'au fond de la Thébàide les importations de Tyr et de Sidon. Ses lentilles avaient une réputation mondiale, non qu'elle en fût la productrice unique, mais elle était l'entrepôt des lentilles égyptiennes de toute provenance, qui s'y donnaient rendez-vous pour, de là, se répandre dans le monde entier. Virgile, le doux poète latin, qui dégustait à la table de Mécène des mets autrement recherchés, fait mémoire d'elles dans ses Géorgiques et recommande aux jardiniers d'y consacrer tous leurs soins.....

« Malgré l'aspect grisâtre et maussade, que lui donnaient ses murs et ses maisons en briques cuites au soleil, Péluse exerçait un attrait séducteur, dont n'a pu se déprendre nul des grands conquérants de l'antiquité ; c'est ainsi qu'elle fut forcée de lier connaissance avec tous les envahisseurs dont la riche Egypte tentait la cupidité, ce dont, soit dit entre nous, elle se serait bien passée. Ayons hâte de dire que sa beauté sévère, si

(1) *Péluse*, auj. Tineh, ville et port de l'ancienne Egypte, au N.-E., sur la bouche orientale du Nil.

tant est qu'il y eût beauté, n'avait rien à voir dans l'affaire ; mais elle était une clé, la clé qui ouvrait toutes grandes, par eau et par terre, le royaume mystérieux et réputé des Pharaons. De ses forteresses redoutables sortait, pour aboutir à Héliopolis, une grande muraille protectrice jalonnée de citadelles, afin de défendre l'entrée du pays aux tribus envahissantes de l'Est, qui une fois du moins la franchirent pour de bon, établissant pour plus de deux cents ans le règne des Shosous ou Hycsos sur la Basse-Egypte humiliée.....

« Péluse, confluent des caravanes, était aussi le poste le plus exposé aux incursions des ennemis de l'Égypte ; les conquérants, assez habiles pour s'en emparer, tenaient la clé du pays ; la route de Memphis s'ouvrait toute grande devant eux : mais ils avaient à compter avec la ceinture de marécages qui rendaient difficilement accessible la ville convoitée.

« Malgré tout, elle soutint des sièges célèbres, qui portèrent son nom aux confins du monde ancien.....

« Avant de disparaître de l'histoire, Péluse devait subir un dernier et glorieux assaut. En représailles des incursions, faites jadis sur ses terres, par les Egyptiens, le roi de Jérusalem, Beaudoin I, se porta contre eux avec de nombreuses troupes, et attaqua violemment une de leurs cités frontières, Pharamia, la vieille Péluse. Il prit la ville et la pillà. Le lendemain, il sortit pour voir l'embouchure du Nil ; il en contempla les eaux courantes avec admiration, spectacle qu'il n'avait pas vu de longtemps ; et il le fit avec d'autant plus d'intérêt que l'on regardait alors cette branche du fleuve comme un des quatre du Paradis terrestre. On y fit une pêche abondante ; les poissons pullulèrent en cet endroit ; puis l'on s'en revint à Péluse. On prépara le repas. Les poissons frais furent un régal pour le roi. Mais, à peine levé de table, il se sentit torturé de violentes douleurs aux intestins. Les souffrances d'une ancienne blessure se ravivèrent et mirent sa vie en danger. Il fit rebrousser chemin. Dans son incapacité d'aller à cheval, on lui confectionna une litière. Le cortège tout endeuillé arriva à Laris (El-Arish), où il mourut (1138).

« Ainsi descendait dans la mort un des plus valeureux guerriers des Croisades, pendant que disparaissait pour toujours, dans les rafales d'un incendie allumé par ses troupes, l'antique

Péluse, le boulevard de la frontière, la clé de la terre des Pharaons.

« Une enceinte en ruines, des décombres, des débris d'édifices, des tells recouverts de fragments de poteries : voilà tout ce qui reste de cette cité jadis si florissante ; la bouche du Nil désertée s'est envasée de plus en plus ; les bandes cultivées furent envahies par les eaux de la mer, qui pénétra dans les marécages, et la région, conquise sur le désert par les vieux Pharaons, est retournée à son état primitif d'abandon et de solitude, où elle croupit encore aujourd'hui
... ..
.....

*
* *

« Le moine Isidore, pélusote d'occasion, vit le jour à Alexandrie dans la seconde moitié du IV^e siècle. De la date précise de sa naissance et de sa famille, on ne connaît rien de certain. L'éducation soignée qu'il reçut, comme il appert de ses lettres, atteste qu'il appartenait à une noble famille ; le franc-parler qu'il se permet dans sa correspondance avec les deux patriarches Théophile et Cyrille, les lui a fait donner pour parents proches ; ce dernier le traitait avec une déférence insigne et ne l'appelait jamais que son père

« De bonne heure il choisit sa vocation, dit adieu au monde qui lui souriait, et quitta la docte et remuante Alexandrie pour le monastère. Il jeta son choix sur un lieu difficile d'accès (j'en sais quelque chose) situé non loin de Péluse, à Lychnos vraisemblablement. Ce qu'il fut dans sa retraite, il est facile de le déduire de sa volumineuse correspondance : il fut un ascète parfait, prodige de mortification et d'étude. Son modèle était saint Jean-Baptiste ; c'est pourquoi il ne portait qu'un vêtement de poil, et à défaut de sauterelles, se nourrissait uniquement de feuilles et d'herbes. Zénon, lui ayant envoyé une tunique neuve afin d'avoir celle qu'il portait, si possible, reçut une réponse le remerciant, d'une part de lui avoir donné de quoi se garantir du froid, et, de l'autre, de lui faire pratiquer la défense du Seigneur d'avoir deux habits ; il ne sortait que fort rarement, et seulement pour faire visite à quelques anachorètes. Le saint évêque Ammonius l'ordonna prêtre et, certain jour, il fut promu à la charge de supérieur de son monastère.

« Cependant la qualité maîtresse qui le signale à l'attention de tous est un zèle ardent. La vertu tenait de famille. Pour qui

a tant soit peu étudié l'histoire, il est indiscutable que le bouillant Théophile, son cousin peut-être, et l'intrépide Cyrille, son neveu, étaient de feu pour défendre le dépôt de la foi et l'intégrité des bonnes mœurs. Ainsi en fut-il d'Isidore, qui se donna la mission de fulminer contre les offenses faites à Dieu. Son monastère est le premier servi ; il en accomplit la réforme, puis, de là, travaille à ramener les gens du dehors à la pratique du devoir. Cette fonction ingrate le tient sans cesse en éveil, les yeux ouverts non seulement sur les Pélusiotes qui s'agitent sur le monticule voisin, mais encore par delà les frontières de la province Augustamnique. Il n'intervient pas dans l'action par un verbe de feu, fustigeant en chaire l'immoralité et l'injustice ; son arme est une plume bien taillée. Des lettres, brèves, concises ; presque toujours de simples billets, qui arrivent à destination inopinément, et produisent dans la fangeuse Péluse l'effet d'une pierre dans une mare à grenouilles. De son monastère, perché sur une butte d'où il domine la plaine marécageuse, Isidore lance ses foudres. Semblable aux chevaliers, retirés dans leurs châteaux-forts, il domine et surveille l'ennemi, puis tire à boulets rouges dans le tas, sans égard aux situations ou aux personnes, sans qu'aucune responsabilité l'effraye ni lui tienne la langue liée ; il a le verbe franc, incisif, mordant ; il ne mâche point ses expressions, dore encore moins ses pilules ; toutefois il est poli, châtié, élégant même dans son style, qui ne dédaigne pas le bon mot ni la citation littéraire. Le célèbre Photius, intrigant et ambitieux s'il en fût, mais fin gourmet en fait de littérature, vantait les lettres de S. Isidore de Péluse comme des modèles du genre épistolaire. On pourrait leur appliquer la parole profonde de Joubert : « Concision ornée, beauté unique du style. » L'estime qu'avaient pour elles les anciens nous a valu d'en posséder 2.000, adressées à 565 destinataires. Le lexicographe Suidas affirme dans son *Glossaire* qu'il en composa 3.000 rien que sur les explications de la sainte Écriture ; et le moine byzantin Nicéphore Calliste, le Thucydide ecclésiastique, assure qu'il en écrivit 10.000. C'est un record. Cette volumineuse correspondance, émaillée de citations littéraires (poètes, historiens, orateurs, philosophes de la Grèce,) démontre le fruit qu'il avait retiré de brillantes études et corrobore l'opinion qu'il était né de belle famille. Il n'a pas l'abandon de Cicéron, ni le naturel semillant de Mme de Sévigné, ni la verve endiablée de Voltaire aux 12.000 lettres ; les sujets qu'il aborde ne prêtent guère à la plaisanterie : il est tout simplicité, tout cœur, tout élégance. Il court droit au but ; et son but charitable est d'avertir les

délinquants, pour leur inspirer de la honte et les remettre en bon chemin, si possible.

« Mais, qui mieux que lui pourra nous indiquer les qualités du genre épistolaire telles qu'il les conçoit ? « Une lettre ne doit manquer ni d'élégance ni d'ornement, tout en fuyant l'affectation. Le premier défaut la rendrait peu intéressante ; le second, ridicule ; une élégance discrète joint l'utile à l'agréable ».

« Sa méthode, son procédé ? Il nous l'explique lui-même ; en voici la clé : « Avec gens de bien, il faut se montrer doux et modeste ; avec gens outre-cuidants et orgueilleux, il faut le prendre de haut. Ceux-là regardent la douceur comme une vertu, c'est pourquoi il en faut user aimablement à leur égard pour les consoler. Ceux-ci n'estimant que la force et la violence, l'on doit marquer de la fermeté pour rabattre leur superbe. Par cette conduite sage et prudente, on soutient les uns et l'on humilie les autres. On ne gagne pas tout le monde par les mêmes procédés, pas plus qu'on ne guérit toutes sortes de maladies avec les mêmes remèdes ».

« Il devait commencer par avertir discrètement les coupables, c'est ce que dit en termes exprès le billet suivant : « Je vous ai écrit à couvert et en secret, afin que vous cessiez de commettre ces crimes qui révoltent la conscience, et qui dépassent toute mesure, afin de vous préserver aussi des graves peines qu'ils accumulent sur vos têtes. »

« Pour vous donner une idée exacte du genre de notre épistolier, j'ai hâte de parler des missives qui piqueront davantage votre curiosité, en raison de la notoriété de leurs destinataires. On peut les ranger sous trois chefs différents : les lettres à l'autorité civile, celles à l'autorité ecclésiastique, celles enfin au clergé de Péluse.

« S'étant imposé le rôle de redresseur de torts, Isidore devait à sa vocation de s'adresser à l'autorité responsable, responsable trop souvent des désordres et des excès de tout un peuple ; il n'a garde d'y manquer.

« Péluse, comme métropole, donnait hospitalité au gouverneur de la province Augustamnique. Dans les hauts personnages qu'il vit défiler sous ses yeux, l'or fut souvent mêlé aux scories. C'est Simplicius, un brave et saint homme, qui pour l'instant détient les rênes de l'administration ; Isidore s'en félicite, et envoie au sénat pélusote ses compliments : « Dieu a pris en mains les intérêts de Péluse. Il y a encore en elle de bonne semence ; les martyrs la protègent du haut des cieux. Vient de

nous arriver un excellent préteur, qui gérera au mieux nos affaires. C'est donc une vie nouvelle qui va commencer. Recevez admirablement ce personnage ; exposez-lui vos ennuis et vos difficultés ; il possède la sagesse d'esprit et la bonne volonté ; il saura compatir à votre sort ; il a reçu de Dieu la force ; par lui beaucoup ont pu opérer le bien ». Et au nouvel arrivé il écrit : « Je vous congratulate de votre nomination. Ici tous se réjouissent de voir enfin la justice marcher en ville la palme du triomphe à la main. Dieu sera votre compagnon et votre aide ; il vous donnera le flair pour dépister les mauvais citoyens et découvrir les bons. »

« Cet excellent homme de préfet avait toutefois un défaut, oh ! pas méchant celui-là ; il était bibliomane. Isidore, le redresseur de torts, s'est vite aperçu de cette innocente manie. « On me rapporte que vous venez d'acheter beaucoup de livres : vous ne les lirez pas ; mais vous vous en trouvez enrichi ; cela pose un homme, pensez-vous. Vous imitez ainsi ces originaux qui amassent du froment pour en nourrir les vers. Les livres aussi engendrent et alimentent les vers. C'est pourquoi, ou servez-vous de vos trésors, ou ne nuisez pas davantage à la science en les conservant inutilement. Votre manière d'agir ne vous évitera point les railleries ; on vous appellera coffre à livres, bibliotaphe, vermiculteur ».

« Les gouverneurs de la trempe de celui-là étaient plutôt une rareté ; jugez-en par son successeur, Cyrénus. « Des habitants nous ont apporté une affiche placardée aux portes de l'église, avant votre arrivée, par laquelle vous interdisez le droit d'asile : cette mesure a un relent de cruauté et d'impiété ; vous débutez bien ! Si l'on ne peut plaider, et si le droit d'asile est supprimé, vous avez aiguisé l'astuce des calomnieurs et trouvé le secret d'accroître les iniquités. Comment rendre la justice ? comment protéger les victimes de l'arbitraire ? alors que sans juge pour les venger, elles ne peuvent trouver asile dans les temples » ? A quelque temps de là, nouveaux passe-droits de l'autorité, nouveau billet de l'impitoyable moine. « Ce fameux Cyrénus développe son négoce, (je n'ai pas dit son tribunal) : il n'a empoché pour ses vols qu'une somme honnête. Pélusconiotes, vous feriez mieux de ne rien lui donner ; vous ne vous tresseriez point ainsi des cordes ; ce qui causerait votre bien deviendrait calamité pour lui ». Cyrénus outré prend le parti de traiter par le dédain les objurgations de cette tête fêlée de moine, à qui il ne clora pourtant pas les lèvres ; bien au contraire, Isidore prend

sur soi les intérêts du pays et dénonce le tyran au préfet augustal d'Alexandrie : « Ou les délits des Pélusiotes ou les graves affaires de l'Empire que vous dirigez avec tant de compétence, ne vous ont pas laissé le loisir d'examiner comment Cyrénus entend le rôle de préteur ; il administre les affaires à la diable. Le prix des denrées est exorbitant, la misère est profonde. De justice, il n'y a plus ; la loi est lettre morte ; c'est la terreur pour qui ne plie point sous l'arbitraire ; c'est pourquoi, éloignez-nous cet homme ; sinon, sachez que vous répondrez avec lui de la perte de cette ville au tribunal de Dieu ».....

« L'inlassable épistolier déposa sa plume combative et élégante dans les premiers mois de l'an 449, et se coucha dans la mort entouré de la double auréole de la science et de la sainteté. Son prestige était immense. On gardait comme reliques les vêtements qui avaient été à son usage ; on s'adressait à son intervention pour obtenir des grâces de Dieu : aussi Orientaux et Occidentaux ont-ils consigné son nom dans la liste des martyrologes »...



A. Vermenouze

ARSÈNE VERMENOUCZE naquit, le 25 septembre 1850, près d'Aurillac, en Auvergne.

Son enfance, des plus humbles, se passa en tout pareille à celle des petits auvergnats de Vieilles d'Ytrac, parmi les gens et les bêtes de la campagne. Il fréquenta fort assidûment l'école des Frères de sa paroisse ; il y apprit à lire, à écrire et à compter. C'est chargé de ce mince bagage intellectuel qu'il partit « comme les autres », vers les terres ensoleillées de Castille pour y gagner son pain.

Les sites charmants de l'Espagne et ses ciels toujours bleus touchent son âme sensible qui s'éveille aux beautés de la nature. A l'instar de La Fontaine il aime les bêtes et excelle à les mettre en scène avec leur physionomie propre et dans le décor qui leur convient ; sa préférence va aux êtres inutiles et sauvages.

A 35 ans, Vermenouze revient au pays natal qu'il n'a jamais oublié. Aurillac reçoit donc avec joie cet enfant prodigue.

Désormais, la poésie, par toutes les voix de la terre natale, se saisit des fibres de son âme, et en fait le chantre de l'Auvergne.

Vers 1890, il donne un premier recueil de vers, mais en langue d'oc : *Flour de Brouso*, révélateur de son talent d'artiste auquel on regrette cette sûreté de main dans la résurrection du détail ; mais, le reste est si frais, si vivant ! . . .

En plein vent paraît en 1900. C'est son Auvergne tout entière qui revit dans ces hymnes, ces sonnets, toute cette poésie qui peint, qui sculpte et qui chante, avec des coloris de ton, des précisions de ligne et des richesses de modulation qui saisissent et qui donnent l'illusion des formes et l'impression fortement sentie des sensations les plus variées.

L'apparition de ce premier volume de vers français, valut à l'auteur, des amis et des admirateurs ; dès lors, Vermenouze avait sa place parmi les poètes. Sa gloire naissante ne le vit



ARSÈNE VERMENOUCZE

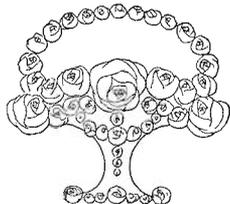
point chômer. Quatre ans après, un deuxième recueil est publié : *Mon Auvergne*, où s'étale avec grâce la plénitude du talent qui lui avait été départi. Cependant, comme le disait si bien l'un de ses meilleurs amis et de ses plus francs admirateurs, Louis Mercier : « l'œuvre de Vermenouze n'est pas sans défaut ; elle a pourtant, croyons-nous, plus de chances de durer que bien d'autres, qu'un métier consommé, qu'une facture impeccable défend mal d'être insignifiantes. Combien d'œuvres, contemporaines, ressemblent aux cadavres d'or que d'Annunzio a évoqués dans la *Ville Morte* ! Orgueilleuses, elles scintillent de gemmes admirablement taillées et serties, mais leur splendeur est vide et leur attrait mensonger.

« L'œuvre de Vermenouze, au contraire, bouillonne de vie, et surabonde de beautés vraies. Jaillie d'une âme sincère et profonde, elle respire la santé et la force ; une vertu d'énergie et de réconfort rayonne d'elle.

« Ces poèmes, à la gloire de la terre natale, tout imprégnés du souvenir des morts et de la religion des ancêtres, ne sont point de frivoles chansons faites pour amollir les caractères. Au charme d'une œuvre d'art, ils allient le prestige salutaire d'une bonne action. C'est pourquoi le bon Dieu leur accordera de vivre dans la mémoire des hommes, comme il a accordé, sans doute, son saint paradis au poète qui les a créés, car Vermenouze n'était pas un désenchanté, un désabusé ; et lorsqu'on appartient, comme lui, à une race vigoureuse, et lorsqu'on peut, comme lui, rehausser la vie de nobles ambitions et de féconde activité, on l'aime, cette vie, de tout son corps et de toute son âme.

« Enfin, lorsqu'on est croyant, comme le fut Vermenouze, on sait la quitter sans révolte, et sans peur, à la volonté du Maître, et dans le calme des certitudes éternelles. »

Vermenouze s'éteignit pieusement le 8 janvier 1910.



Salut au Christ

*Vous êtes mon Seigneur et mon Dieu : je Vous aime,
Non pas pour les splendeurs de votre Paradis,
Mais parce que, naissant pour nous dans un taudis,
Vous avez commencé par nous aimer Vous-même.*

*C'est parce que vos pieds, vos mains, votre front blême
Ont saigné longuement sur un gibet, tandis
Que vos bras se dressaient, suppliants et roidis,
Comme pour désarmer la Justice suprême ;*

*C'est enfin parce que, Vous, le Dieu tout-puissant,
Vous avez dit : Mangez ma chair, buvez mon sang !...
Et que vous nourrissez de Vous la race humaine ;*

*C'est pour ce tendre amour, sublime et violent,
Que le mien, jusqu'à Vous, montant d'un grand élan,
Au pied de votre Croix à tout jamais m'enchaîne.*

A. VERMENOUE



Ce qu'on dit

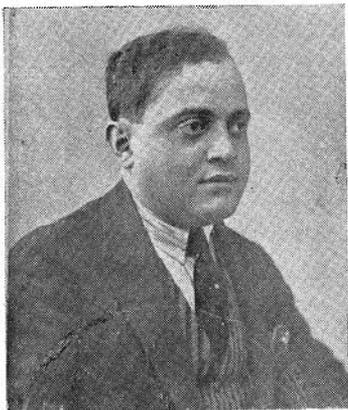
On dit — et le bruit court avec persistance — que les Frères des Écoles Chrétiennes ont l'intention de construire un collège à Chatby. Renseignements pris, le fait est exact, et nous sommes à même de donner les précisions suivantes : ce sera un grand collège dont les bâtiments, dernier modèle, occuperont une superficie de plus de trois hectares.

Les travaux de construction commenceront incessamment et seront terminés — sauf imprévu — pour la rentrée d'Octobre 1927.

Dernière heure

Une correspondance de Paris nous apprend la mort, survenue le 20 mai, de JOSEPH BDAOUNI, étudiant en médecine de troisième année.

Joseph Bdadouni suivit les cours du Collège de Ste-Catherine



Joseph Bdadouni

à Alexandrie ; il y a laissé le souvenir d'un très bon élève. En quelques jours, la maladie l'a enlevé à l'affection de ses parents et de ses amis, interrompant des études médicales très sérieusement faites et que d'excellents résultats avaient marquées jusqu'à présent. Tous les Anciens de Sainte-Catherine, étudiants à Paris, consternés par la nouvelle de la mort presque soudaine de leur camarade, se sont fait un devoir d'assister à ses obsèques célébrées à l'église maronite de la rue d'Ulm, près du Panthéon, et l'ont accompagné ensuite jusqu'au cimetière de Bagneux. Le

Cher Frère GORDIEN était à leur tête.

Nous recommandons l'âme de Joseph Bdadouni aux prières de nos lecteurs et nous offrons à sa famille si cruellement atteinte nos condoléances émues.



LISTE DES PRÉSIDENTS DE L'ACADÉMIE

depuis sa fondation (17 Octobre 1888)

MM. Alfred Tilche	1888-1889
Léopold Jullien	1889-1890
Michel Charbin	1890-1891
Hussein Héral	1891-1892
Alfred Lian	1892-1893
Alexandre Vivaldi	1893-1894
Tewfick Gargeoura	1894-1895
Halil Craissati	1895-1896
Elie Toriel	1896-1897
Mourad Arian	1897-1898
Fernand Braun	1898-1899
Emin Gabriel	1899-1900
Edmond Braun	1900-1901
Franklin Bernard	1901-1902
Paul Lévy	1902-1903
Jean Thuile	1903-1904
Aziz Antoine	1904-1905
Mario Monferrato	1905-1906
Antoine de Zogheb	1906-1907
Georges Tasso	1907-1908
Victor Sisto	1908-1909
Elie Cangelaris	1909-1910
Nicolas Zahar	} 1910-1911
Elie Malouf	
Gabriel Ackaoui	1911-1912
Jacques Messéca	1912-1913
Albert Shama	1913-1914
Réginald Zarb	} 1914-1915 1915-1916
Félix Savidis	
William Farès	1916-1917
Armand Bellanti	1917-1918
Gabriel Sarrouf	1918-1919
Rafi Aboussouan	1919-1920
Robert Sabbagh	1920-1921
Raymond Arcache	1921-1922
Jules Pensa	1922-1923
Naoum Khougaz	1923-1924
	1924-1925

Les anciens numéros du LOTUS sont vendus aux prix suivants :

Nos	2, 3, 4, 5, 6, 7.....	chacun	P.T.	1 ¹ / ₂
„	8, 10, 11.....	„	„	3
„	12, 13, 14.....	„	„	4
„	15, 16, 17.....	„	„	6
„	(18-19), (20-21), (22-23),			
„	(24-25), (26-27), (28-29),			
„	(30-31), (32-33)	„	„	15
Les 21 Numéros non épuisés.....		„	„	130

— IMPRIMERIE
DE
L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DES FRÈRES
30, RUE SIDI-EL-WASTI
ALEXANDRIE
(ÉGYPTE)